12808 72 3
Ch. 780/52.

CAMILLE,
OU
LETTRES
DE DEUX FILLES
DE CE SIÈCLE.

BRITISH MUSEUM

CAMILLE,

OU

LETTRES

DE DEUX FILLES

DE CE SIÈCLE;

TRADUITES DE L'ANGLOIS
sur les Originaux.

TOME PREMIER.

A LONDRES,

ET se trouve à PARIS,

Chez DELALAIN le jeune, Libraire,
rue Saint-Jacques, N°. 13.

M. DCC. LXXXV.

BRITISH MUSEUM

AVIS
DU LIBRAIRE.

NOUS ſommes fâchés de préſenter ces Lettres au Public, ſans épître dédicatoire, ſans préface, ſans nom d'auteur, quoique ce ſoit ainſi qu'aient paru les meilleurs Romans. Nous croyons cependant que cet Ouvrage, ou Recueil de Lettres, auroit beſoin de quelqu'indication ſur ſon objet; nous ne ſavons comment prévenir le Lecteur là-deſſus; tout ce que nous pouvons dire, c'eſt que le Gentilhomme anglois qui nous a remis le manuſcrit, nous a aſſuré qu'il ſavoit de très-bonne part qu'il avoit été trouvé parmi les papiers de ***, qu'il avoit été enlevé à ſa mort par quelqu'un qui le croyoit de lui, & que voyant ſon erreur dès les premières pages, il avoit voulu les jeter au feu. Nous n'avons point ſu ce qui l'en avoit détourné, nous ſouhaitons ſeulement qu'il ait eu raiſon de ne pas ſuivre ſon premier mouvement.

Fragment d'une lettre de miſs Betty Pultnei à Richardſon.

. . . . OUI, mon divin ami, vous avez peint avec la même force, avec la même vérité & l'homme vertueux, & l'homme

méchant; vous avez pris les traits de Grandisson dans votre cœur, & ceux de Lovelace dans votre génie; vous avez rassemblé sur ces deux héros de Roman les vertus & les vices qui sont épars chez tous les hommes. Heureuse la femme qui, dans son amant, trouve une seule des vertus de Grandisson! Et où est celle qui saura résister aussi longtems que Clarisse à son amour, & aux petites scélératesses d'un séducteur! Vous nous avez appris à quel point les hommes peuvent allier l'amour, la méchanceté & l'intrigue. Jamais les femmes n'ont eu ce caractère; quand elles aiment, leur cœur est sans artifice, elles se laissent aller au sentiment qui les entraîne sans raisonner: jamais l'esprit n'a dirigé leur passion; l'amour nous ôte toujours la tête, il ne peut y avoir de femme comme Lovelace, un tel être ne seroit pas dans la nature, l'imagination même ne pourroit le produire: une femme qui emploie l'art & la ruse avec celui qu'elle aime, ne peut être intéressante; nous ne verrons jamais un tel Roman, & si vous.....

CAMILLE,

OU

LETTRES DE DEUX FILLES

DE CE SIÈCLE.

LETTRE PREMIÈRE.

CAMILLE BAKINSON, A NANCY TOMFIELD.

De Clamſted, le 10 Avril.

NES-TU point en peine de moi, ma chere Nancy ? me crois-tu morte, ou ton amie Camille n'eſt-elle plus rien pour toi ? un ſilence de quelques mois peut-il m'effacer de ton eſprit ? Je ne ſaurois le croire ; & c'eſt moins pour ménager ta ſenſibilité que je n'ai pas

méchant; vous avez pris les traits de Grandisson dans votre cœur, & ceux de Lovelace dans votre génie; vous avez rassemblé sur ces deux héros de Roman les vertus & les vices qui sont épars chez tous les hommes. Heureuse la femme qui, dans son amant, trouve une seule des vertus de Grandisson! Et où est celle qui saura résister aussi longtems que Clarisse à son amour, & aux petites scélératesses d'un séducteur! Vous nous avez appris à quel point les hommes peuvent allier l'amour, la méchanceté & l'intrigue. Jamais les femmes n'ont eu ce caractère; quand elles aiment, leur cœur est sans artifice, elles se laissent aller au sentiment qui les entraîne sans raisonner: jamais l'esprit n'a dirigé leur passion; l'amour nous ôte toujours la tête, il ne peut y avoir de femme comme Lovelace, un tel être ne seroit pas dans la nature, l'imagination même ne pourroit le produire: une femme qui emploie l'art & la ruse avec celui qu'elle aime, ne peut être intéressante; nous ne verrons jamais un tel Roman, & si vous.....

CAMILLE,

OU

LETTRES DE DEUX FILLES

DE CE SIÈCLE.

LETTRE PREMIÈRE.

CAMILLE BAKINSON, A NANCY TOMFIELD.

De Clamſted, le 10 Avril.

NES-TU point en peine de moi, ma chere Nancy ? me crois-tu morte, ou ton amie Camille n'eſt-elle plus rien pour toi ? un ſilence de quelques mois peut-il m'effacer de ton eſprit ? Je ne ſaurois le croire ; & c'eſt moins pour ménager ta ſenſibilité que je n'ai pas

voulu t'écrire, que pour te donner de bonnes nouvelles de ma ſanté. Depuis quelques jours, elle ſe rétablit à merveilles. Je m'empreſſe de te le dire aujourd'hui, dans l'eſpérance que tes plaiſirs & tes occupations ne t'empêcheront point d'y prendre quelqu'intérêt; j'aime à me le perſuader. Tu ſais combien je te ſuis attachée, & je ſens que c'eſt encore plus que je ne croyois moi-même; tu m'as liée à toi par les chaînes de l'intérêt & de la reconnoiſſance; & ce doit être pour la vie, puiſqu'elles partent de la bonté de nos cœurs. Il n'y a pas encore un rapport bien exact entre nos caractères & nos façons de penſer; mais loin de nous ces lieux communs de jalouſie & de rivalité de femmes. Je languis d'être tout-à-fait rétablie pour revoler vers toi, & j'eſpère que ce ſera dans peu. L'air de la campagne, le repos, le lait, ont achevé la cure du docteur Tuttonn. Dieu te préſerve, ma

chère amie, de tomber jamais entre ſes mains ; j'étois un être fort peu intéreſſant pour lui, & il m'a traitée en conſéquence. Tu ſais combien j'ai ſouffert. Ce qui me tourmentoit le plus cependant, étoit la crainte extrême de devenir laide à faire peur ; j'ai vu le moment où j'allois être réduite à devenir tout au plus ta confidente. Tu as vu comme, après cette fièvre violente où tes ſoins m'ont rendu la vie, je tombois dans une langueur, & comme j'étois menacée de la conſomption : maigre, ſans couleur, les yeux éteints, je me faiſois peur à moi-même ; l'avenir m'effrayoit plus que la mort ; je te faiſois pitié, & ce n'eſt pas ce que je craignois le moins. Diſpoſée à la mélancolie, mes réflexions étoient bien triſtes ; je murmurois contre le ſort, contre ce bonheur & ce malheur qui nous gouvernent ; j'en ai l'ame encore affectée ; & je ne ſais ſi c'eſt vapeurs ou philoſophie, mais

ſouvent je prends le parti de vivre dans la retraite, dans l'éloignement du bruit & du monde. La campagne que j'habite dans ce moment me plaît, & quelquefois il me ſemble que je m'y fixerois ſans peine ; tu ſais qu'en me vouant aux privations, ma fortune me permettroit de ſuivre mon goût là-deſſus : peut-être me trompai-je moi-même ſur ces privations, & j'avoue que la réſolution tient beaucoup à ma coquetterie & à mon amour-propre de femme : je veux ſimplement dire que je ne retournerai à Londres que lorſque je ſerai auſſi bien, auſſi belle que lorſque j'y arrivai la première fois. Si je continue, j'ai tout à eſpérer, je renais tous les jours ; fraîcheur, embonpoint, tout revient ; tu me haïras peut-être quand tu me reverras ; prends-en ton parti, ma chère amie, je ne pouſſerai pas la reconnoiſſance juſqu'à reſter laide. Pendant mes maux & mon abſence, tu as été ſans ri-

vales ; à mon retour je te permettrai d'être la mienne, c'eſt tout ce que je puis faire ; tu voudras bien me céder quelques-unes de tes conquêtes, ou plutôt je te laiſſerai celles qui ne me conviendront pas. Je ne ſais encore ſi je me déciderai pour la fortune ou pour les ſentimens, pour la cour ou pour la ville ; j'en ſerai la maîtreſſe. Quel empire plus ſûr que celui de la beauté & de la nouveauté! oui, Nancy, de la beauté ; dans deux ou trois mois je t'en convaincrai, je te donne tout ce tems pour t'y préparer : je te connois aſſez de généroſité pour me pardonner tous les avantages que j'aurai ſur toi, même celui de la nouveauté, car je ſerai un vrai bouton de roſe ; j'aurai même cet air naïf & ingénu que donne la vie champêtre ; je n'aurai pas ſeize ans. — Mais il me ſemble que je prends tout-à-fait ton eſprit ; à cela, reconnois bien plus mon amitié pour toi

que mes diſpoſitions : — il eſt vrai que je t'aime beaucoup & que je t'aimerai toujours.

Adieu.

LETTRE II.

De la même.

Du 13 Avril.

JE ne veux point attendre ta réponſe, ma chère Nancy, pour t'écrire encore. Depuis que je t'ai quittée, je n'ai preſque rien reçu de toi; je t'ai auſſi très-peu écrit. Si je t'aimois moins, nos liaiſons ſeroient peut-être rompues, & ce que je t'ai dit de moi & de mes prétentions, n'eſt pas fait pour les renouer; au lieu de l'amitié, j'ai peut-être excité dans ton ame que de la jalouſie: j'en ſerois fâchée, & je ſens que ſi ma figure nuiſoit à notre attachement, je l'en aimerois moins. Tu ne connois pas tous les ſentimens dont mon cœur eſt capable, tous les jours ils prennent une ſingulière force; je ne ſais ſi c'eſt le déſœuvrement ou la vie ſimple & uniforme que je mène au village, qui en eſt la

cauſe ; quelle qu'elle ſoit, je t'aime ; Nancy ; j'ai un beſoin de t'être attachée, de te le dire, de te le prouver & d'obtenir de toi du retour. Ne trouve rien là de ridicule : ſeule, iſolée dans le monde, il me faut une amie & mon cœur te choiſit. Oui, toi, Nancy, toi qui parois n'avoir que de la légéreté dans l'eſprit & dans le cœur, que le plaiſir pour objet & l'art de plaire pour occupation, tu es à mes yeux cent fois plus eſtimable que ces femmes qui ſe parent de leur mérite & de leur vertu ; ton ame généreuſe eſt capable de toutes les bonnes actions, & jamais la dureté, la méchanceté n'entrèrent dans ton cœur. Avec quelle bonté tu m'as prévenue, lorſque le haſard nous fit rencontrer ! avec quelle cordialité tu m'as offert & témoigné ton amitié ! comme tu m'as ſecourue dans mes maux ! tes ſoins ont été ceux d'une ſœur ; je ne l'oublierai jamais ; & cette bonté eſt dans ton caractère. D'ailleurs,

ne ſais-je pas tout ce que tu fais pour ta mère, comme tu l'entretiens, comme tu te prives de mille choſes pour lui rendre la vie plus douce; & ta ſœur, ne la fais tu pas élever avec le plus grand ſoin? Loin de ton train de plaiſirs & de coquetterie, ſouvent même tu oublies l'un & l'autre pour elles; & n'ai-je pas été témoin comme tu vas au-devant des pauvres, des malheureux pour les ſecourir? Ah! ma chère Nancy, qui connoît ton cœur & te mépriſe, n'a pas l'idée de la vertu. Et qu'eſt-ce que c'eſt que ce mépris ſi redoutable, qui dépend des conventions de quelques ſociétés & ſur-tout des circonſtances? qu'eſt-ce que c'eſt que cette opinion tyrannique qui n'écoute ni nos droits, ni nos beſoins, ni le cri de nos cœurs? Je murmure, je me révolte contre tant de choſes qui décident de notre ſort ſans nous avoir conſultées ſur rien. — Toi, par exemple, la nature t'avoit faite belle, aimable,

bonne; mais loin de la fortune, il falloit gémir dans la privation de tout. Et ma vie, que ſera-t-elle ſi quelque évènement ne vient à mon ſecours? Faut-il laiſſer languir les avantages & les talens que je tiens de la nature? & que feraï-je de l'envie de plaire & du beſoin d'aimer? J'ai bien appris à penſer & à raiſonner; mais plus je penſe & plus je raiſonne, & moins je parviens à être contente. Quels que ſoient mon eſprit & ma figure, ce ſont-là toutes mes reſſources : je ſuis femme, & j'ai de l'ambition. Je ſuis un compoſé biſarre, perpétuellement en contradiction avec moi-même : à l'âge des eſpérances, je ne ſais ſur quoi les porter; je n'ai de projet bien fixe que celui de ne me laiſſer maîtriſer ni par les circonſtances, ni par l'inſtinct du cœur. Le paſſé a déjà ſervi à m'éclairer : tu n'as jamais eu la curioſité de ſavoir mon hiſtoire, ni le tems de l'entendre; j'ai vu ſouvent que tu

ne me connoiſſois pas aſſez; ton opinion me fait du tort, & je crois que tu me juges mal. Je veux qu'en m'aimant tu me rende juſtice, & que tu voies bien ce que je ſuis. — Tu ſais que je ſuis née pour n'être rien; & à la fille du pauvre Miniſtre de Palmill, il ne falloit, je crois, ni un eſprit bien cultivé, ni beaucoup de connoiſſances & de ſavoir. Mon père, mon bon père s'étoit imaginé qu'avec cela j'aurois tout le reſte, & il ne penſoit pas au danger d'exalter la tête d'une femme naturellement ambitieuſe. Je vivois ſeule avec lui dans ſon presbytère; je fus l'objet de tous ſes ſoins: il m'enſeigna tout ce qu'il ſavoit; il m'apprit d'abord la muſique; nous avions une vieille épinette, dont il jouoit aſſez bien; enſuite il me fit apprendre les langues & les ſciences, le latin, le françois, la philoſophie & même la théologie: ſon deſſein étoit, je crois,

de me faire faire ſes ſermons lorſqu'il ſeroit las & ennuyé de les compoſer. Déjà je commençois à choiſir fort bien un texte, & à en faire la diviſion. — Il étoit enchanté de mes progrès & de la diſpoſition de mon eſprit à ſaiſir tous les objets, & à les raiſonner, lorſque malheureuſement la mort vint me l'enlever tout-à-coup. Je me trouvai avec bien du ſavoir, beaucoup de livres, & à-peu-près rien pour vivre, & de plus, ſans parens, ſans protection & ſans autres connoiſſances que celles du village de Palmill. — Mon père m'avoit ſouvent recommandée à un de ſes amis, vieux, infirme & qui vivoit dans une chétive maiſon auprès du presbytère : il devint naturellement mon tuteur ; je devois vivre chez lui & il prit ſoin de mon héritage, qui ſe réduiſit à quelques centaines de livres ſterlings, quand on eut vendu quelques champs, les meubles & la bibliothèque que mon père avoit laiſſés. — Un vieil-

lard infirme, atrabilaire, de qui j'allois dépendre, ne me promettoit pas un avenir heureux. Milord *Drumore*, qui diſpoſoit du bénéfice de mon père, & dont la maiſon de campagne étoit près de Palmill, avoit un fils; mon père lui avoit donné des leçons; il venoit au presbytère, nous avions formé quelques liaiſons; j'avois des idées de roman dans l'eſprit, & écoutant bien plus mon ambition que mon cœur, je comptois pouvoir en faire un, pour changer mon ſort & ma fortune. J'avois aſſez bonne opinion de moi pour l'eſpérer; non pas avec ce jeune homme qui n'étoit âgé que de dix-neuf ans, & qui n'avoit pas de quoi flatter mon amour-propre. Depuis quelque tems il me diſoit bien de ces choſes flatteuſes que les hommes diſent à toutes les femmes; je les regardois comme un échantillon des éloges que je méritois & que j'entendrois un jour. Le village de Palmill étoit un trop petit théâ-

tre, & c'étoit trop peu que ce jeune ſir George. Sans l'écouter, je l'avois laiſſé parler de ce qu'il appeloit ſa paſſion; je mépriſois ſon âge, ſon peu d'eſprit, & ſa figure ne me plaiſoit point. Nous nous connoiſſions dès l'enfance, & à peine étoit-il un homme pour moi. Il vit ma poſition, il entendit mes plaintes, il voulut en profiter: il flatta ma vanité; il augmentoit mes craintes, m'exhortoit à changer mon ſort, & il m'en offrit les moyens; il me parloit ſur-tout du bonheur & de la liberté, & des plaiſirs dont je jouirois à Londres: il connoiſſoit une femme chez laquelle je ſerois parfaitement bien placée; c'étoit une honnête veuve d'un négociant de la cité, qui vivoit ſeule, & il pouvoit compter ſur elle à cauſe des obligations qu'elle avoit à ſa famille. Il m'aſſura qu'au moyen de ſes bons offices & de mes talens, je trouverois des reſſources & un genre de vie plus convenable; il

me preſſa d'accepter ſes offres, me promit le ſecret, & dès le lendemain matin, une voiture avec un domeſtique, devoient être à mes ordres & m'y conduiroient; il ne négligea rien de ce qui pouvoit me décider; je devois aller ſeule, & je trouverois tous les ſecours que je pouvois déſirer. Il en falloit moins à une tête remplie d'idées chymériques, pour faire prendre un mauvais parti. — Sir Georges arrangea tout avec aſſez d'adreſſe & de promptitude, la voiture ſe trouva à la porte que je n'avois pas encore réfléchi; & j'étois dedans & partie, que je ne ſavois pas trop ce que je faiſois. — Il ne ſe crut point obligé de tenir la promeſſe qu'il avoit faite de ne point venir avec moi; il me joignit dès que nous fûmes hors du village, & monta dans la voiture en me faiſant mille proteſtations d'amitié & de paſſion. Je m'apperçus bientôt que le jeune homme croyoit faire un enlévement. —

Je commençois à avoir des regrets & de l'inquiétude, lorſque nous fûmes arrêtés par des domeſtiques que milord *Drumore* avoit envoyés à notre pourſuite : il avoit été informé des meſures & de la folie de ſon fils, & pour l'en faire mieux revenir, il avoit jugé à propos de nous faire arrêter enſemble. Les gens de milord ſe moquèrent un peu de moi, me laiſsèrent ſeule dans la voiture, & mirent ſir Georges dans une autre : il fallut bien retourner chez mon tuteur, avec mes regrets & ma honte. — L'aventure ayant fait aſſez de bruit, il craignit de déplaire à milord *Drumore* en me gardant auprès de lui ; il préféra de m'envoyer chez une vieille parente qu'il avoit à Londres, & à laquelle il me recommanda pour ma conduite & pour ma vocation. Cette femme m'a tenue pendant deux ans dans une grande ſujétion : je ne ſortois point, je ne voyois perſonne ; des livres & une vieille gui-

tare étoient toute ma reſſource. Tous les jours il s'agiſſoit de me placer dans quelque maiſon, ou de me mettre chez quelque marchande, pour me faire un ſort ; je répugnois à toute eſpèce de dépendance, & je m'y refuſois ſous différens prétextes. — Enfin cette femme mourut : j'écrivis à mon tuteur que j'étois libre, que je voulois reſter à Londres, & que je le priois de m'envoyer ce que mon père m'avoit laiſſé. Il me répondit qu'il étoit charmé d'être débarraſſé de moi ; qu'il m'envoyoit un billet de banque d'environ 300 liv. ſterlings ; qu'il y en avoit encore une centaine dont il n'avoit pas été payé, & qu'il me feroit parvenir dans la ſuite ; que c'étoit-là tout ce que j'avois à prétendre de mon héritage. — Je me trouvai extrêmement riche, & ne penſai plus à aucune autre reſſource. J'employai d'abord une partie de mon argent en robes & en ajuſtemens, & tu

as vu l'établiſſement que j'avois fait chez ces bonnes gens de la cité, chez leſquels je m'étois retirée ; je vivois avec eux en famille, & j'attendois l'avenir ſans inquiétude. — Londres fut d'abord pour moi un monde où j'étois perdue, & où je ne connoiſſois perſonne ; je me trouvois ſeule au milieu d'un peuple immenſe. Contente d'être libre, je vécus d'abord dans la retraite, & je ne changeai point le genre de mes occupations ; je n'avois ni amies ni connoiſſances, j'attendois qu'il en vînt. Ce ne fut qu'au bout de trois ou quatre mois, que commençant un peu à prendre eſſor, je te vis chez un peintre où j'étois allée par haſard. C'eſt-là où après nous être regardées avec curioſité, nous nous approchâmes par ſympathie, & nous commençâmes à nous connoître : ma phyſionomie te plut ; tu me fis des prévenances, j'y répondis avec amitié, & nous promîmes de nous re-

voir. Ta vivacité avoit quelque chose de piquant qui m'attacha d'abord à toi ; ton esprit & tes grâces me plurent, je t'aimai, & je cherchai à te le témoigner ; mon caractère te convint, nous nous liâmes sans trop nous embarrasser de nos situations différentes ; je voyois chez toi une gaieté & une franchise qui rendoient ton commerce charmant, je m'y livrai, & je voulus aussi te plaire. — Cependant je m'apperçus bientôt que nos façons de penser n'étoient pas les mêmes ; j'avoue que je te trouvois un peu trop dégagée de l'opinion ; tu mettois trop de liberté dans ton indépendance ; mais j'étois séduite par les agrémens de ton esprit & par la vérité de ton caractère : plus j'apprenois à le connoître, & plus il me sembloit y trouver de vertus. — Tu me témoignois le plus tendre intérêt ; je n'étois qu'une nouvelle connoissance, & tu me traitois comme une sœur ; plus habile que moi dans les af-

faires du monde, tu me pris ſous ta protection, tu me flattois & tu me corrigeois; tu cherchois ſur-tout à combattre ce que j'avois de trop ſauvage dans l'ame & dans l'eſprit. Je pourrois te reprocher d'avoir travaillé à détruire un peu trop ce que tu appelois des préjugés : je regrettois le tems, le plus beau tems de ma jeuneſſe que je venois de perdre. Je me livrai à toi, je vis tes connoiſſances & ce que tu nommois tes amis; tu voulois me former au monde, & tu m'appris à connoître & à juger les hommes : un jour je veux écrire les leçons que tu m'as données; elles eurent plus de ſuccès que tu n'en attendois, & j'ai vu quelquefois ta jalouſie combattre ton amitié : tu m'apprenois comment il falloit joindre les grâces au naturel, le goût à l'eſprit, la modeſtie à la gaieté, la politeſſe à la réſerve, & à la fierté dont tu diſois que j'avois trop. Je ne ſais ce que tout cela ſeroit devenu

ſans cette maladie cruelle qui vint m'aſſaillir : ce fut alors que tu n'écoutas plus que ton amitié pour moi ; tu me prodiguas tes ſoins & tes ſecours ; tu oubliois tes plaiſirs, tu négligeois tes intérêts : Ah ! ma chère Nancy, mon cœur en eſt encore pénétré ; non, jamais rien ne me détachera de toi ; je puis te condamner, mais jamais ceſſer de t'aimer : toujours je me ſouviendrai de ce que je te dois, & je t'en prie, que notre attachement dure auſſi longtems que ma mémoire : toute ma vie tu ſeras la première de mes amies, la ſeule peut-être que j'aurai jamais. Ne ſois donc point étonnée ſi dans ma ſolitude tu as toute ma confiance, & ſi je t'écris ſouvent ; c'eſt, ſans doute, le ſeul plaiſir que j'y aurai, & ton amitié pourra bien aller juſqu'à lire tout ce qu'il me plaira de t'écrire. — Voilà que déjà je viens de te raconter mon hiſtoire, que tu n'a-

vois pas encore eu la curioſité de ſavoir, ni le tems d'écouter; tu n'auras peut-être pas celui de la lire; mais apprends au moins le retour de ma ſanté: je redeviens ce que j'étois, peut-être mieux encore; mes yeux reprennent leur éclat, mon teint ſe colore: il faut que le déſœuvrement convienne à la beauté, ou plutôt que la perſpective de reparoître plus brillante que jamais, contribue à la ſanté, & ſoutienne contre l'ennui.—Je ne t'ai point encore parlé de la vie que je mène ici, je veux auparavant être sûre que tu m'aime encore, & que ce qui m'intéreſſe ne t'eſt pas indifférent. Adieu, ma chère Nancy; je relis ma lettre, je trouve que je dis aſſez de bien de toi pour me faire pardonner celui que j'avois dit de moi.—Je ſuis peut-être la première perſonne qui t'aime pour tes vertus. Tu aurois préféré que j'euſſe été jalouſe de tes

charmes, de tes grands yeux noirs, de ta mine friponne ; mais tu as tous les jours des preuves de leurs attraits, qui valent mieux que tout ce que j'en pourrois dire. Adieu ; réponds-moi.

LETTRE III.

De la même.

Du 25 Avril.

EST-IL bien vrai, chère Nancy, que tu te réjouiſſes de me revoir? que le retour de ma belle ſanté ne te faſſe point de peine, que même tu te faſſes plaiſir de me voir plus belle que jamais? Dois-je en croire ton billet là-deſſus? Sans doute tu m'aime, je me le perſuade; ton cœur en eſt capable. L'amitié ſincère entre des filles comme nous, étonnera peut-être quelques femmes: ſoyons amies & rivales; c'eſt un phénomène qui nous eſt réſervé. — Je ne ſais ſi c'eſt l'air que je reſpire, ou ſi rendue à la nature, & loin du cahos du monde, mes ſentimens reprennent leur première force; mais mon cœur s'ouvre ſinguliérement à l'amitié; c'eſt pour lui une jouiſſance qu'il connoiſſoit peu encore;

oui,

oui, chère Nancy, nos ames ſont faites pour ce ſentiment; ſi l'amour-propre, ſi les paſſions, ſi l'intérêt l'éteignent chez nous, hélas! il n'y a plus de bonheur, la vie n'eſt plus qu'une guerre avec le genre humain. Il eſt peu de miſérable, de pauvre même dont la vie ne ſoit conſolée par quelque objet préféré. — Reſtons donc amies en dépit de notre ſexe & de nos prétentions; peut-être un jour la fortune moins cruelle, laiſſera-t-elle plus de liberté à nos ſentimens. Ton eſprit d'ordre & d'économie qui perce au travers de ta vivacité, me fait juger que tu penſes à vivre un jour dans l'indépendance: pour moi, quel que ſoit mon ſort, je fais vœu de le partager avec toi; ton amitié entrera toujours dans les plans de ma vie. Dans ce moment, je n'en fais point d'autre que de ſatisfaire à l'impatience que j'ai de te revoir: en attendant, ne ſois étonnée ni de mes idées, ni de mes ſenti-

mens, j'allois preſque dire de ma philoſophie; tu ſais que c'eſt ma folie, & que je vais toujours raiſonnant & calculant tout, c'eſt tout ce qui me reſte de la lecture d'une bibliothèque entière. — Oh! mon père, j'eſpère que vous ignorez le fruit de vos peines; je penſe, je raiſonne beaucoup; mais le ſort, je voulois dire le diable, fait le reſte, & c'eſt l'eſſentiel. — Souviens-toi auſſi que je ſuis ſeule, & que je m'ennuyerai ſi je ne bavarde pas avec toi. Il fait un tems affreux, je ne ſais trop que faire; je ſuis en train d'écrire, tu vas être la victime du ciel & de mon oiſiveté; je t'annonce une lettre d'une longueur effroyable, tâche d'avoir le tems de la lire; je penſe qu'elle arrivera dimanche matin; oui, tu pourras me donner quelques momens, peut-être même me répondre: ne néglige pas cette bonne action. — A propos, je t'approuve fort d'avoir éconduit ce gros homme de la cité; il me ſemble qu'il étoit économe, & les maris amou-

reux ont un air coupable, si gauche, si désagréable; j'étois étonnée que tu pût le souffrir aussi longtems. Sans doute qu'à tes yeux le poids de ses millions diminuoit celui de sa personne; mais enfin tu l'as renvoyé, & tu as bien fait. — Milord *Belton* convient mieux: jeune, libre, excessivement riche, il méritoit de venir plutôt; mais eût-il été plus heureux? Tu connoissois moins l'art de plaire, ton esprit étoit moins formé, tes talens moins développés; tu ne savois pas encore conserver. — Quelles que soient nos prétentions, la consolation de notre état est d'inspirer un peu de sentimens à ce qui s'attache à nous par légèreté, par espérance, par fantaisie: il faut tant de choses pour fixer ces hommes! il faut tour à tour flatter leur vanité, leur amour-propre, leurs sens; ils sont inquiets & légers, ils ont l'esprit & le cœur libertins: l'amour n'a des chaînes que pour nous autres pauvres

femmes; nous aimons toujours de bonne foi. Tu ne le crois pas & tu ris; tu me traiteras de précieuſe, de romaneſque; je crois en vérité que tu as raiſon; ſi je reſte longtems loin de toi, je ſuis perdue; je deviens tout-à-fait morale dans ce pays; j'oublie tes leçons & je perds mon tems en réflexions. — Ne me mépriſes pas encore, cependant; j'ai des reſſources; je dépends, je l'avoue, un peu des perſonnes que je vois & des lieux que j'habite; je veux te parler de celui où je ſuis aujourd'hui & de ce que j'y fais. J'aime à croire, & je me perſuade que ce que je te dis de moi, ne t'eſt pas indifférent, & que tu veux même ſavoir tout ce qui me regarde. — Tu ſais que lorſque le docteur *Tuttom* m'eut ordonné l'air de la campagne, notre bonne voiſine *Maknar* m'indiqua celle-ci, & la fit louer pour moi; elle connoiſſoit le logement & les maîtres de la maiſon; j'étois ſi malade, qu'elle ne vou-

lut point me laiſſer aller ſeule, & elle m'accompagna avec ma femme de chambre. — Nous mîmes deux jours à faire la route ; nous étions près d'arriver, lorſque notre voiture ſe caſſa ; nous attendions au chemin qu'elle fût raccommodée, & pendant que le voiturier & d'autres hommes étoient occupés à la rattacher avec des cordes, il paſſa un carroſſe à quatre chevaux avec des domeſtiques en livrée ; il étoit vuide, & c'étoit l'équipage de milord *Darby*. La *Maknar* propoſa au cocher de nous conduire où nous voulions aller ; il n'y avoit plus que deux milles de chemin, & le détour n'étoit pas d'une lieue : on promit une récompenſe au cocher, & il accepta. — Nous arrivâmes donc à cette maiſon, qui eſt une ferme appartenante à un homme qui vit toujours à Londres ; elle eſt à cent pas du village de Clamſted, qui eſt éloigné de vingt-cinq milles de Briſtol, & de quinze de Bath. — Les

femmes; nous aimons toujours de bonne foi. Tu ne le crois pas & tu ris; tu me traiteras de précieuſe, de romaneſque; je crois en vérité que tu as raiſon; ſi je reſte longtems loin de toi, je ſuis perdue; je deviens tout-à-fait morale dans ce pays, j'oublie tes leçons & je perds mon tems en réflexions. — Ne me mépriſes pas encore, cependant; j'ai des reſſources; je dépends, je l'avoue, un peu des perſonnes que je vois & des lieux que j'habite; je veux te parler de celui où je ſuis aujourd'hui & de ce que j'y fais. J'aime à croire, & je me perſuade que ce que je te dis de moi, ne t'eſt pas indifférent, & que tu veux même ſavoir tout ce qui me regarde. — Tu ſais que lorſque le docteur *Tuttom* m'eut ordonné l'air de la campagne, notre bonne voiſine *Maknar* m'indiqua celle-ci, & la fit louer pour moi; elle connoiſſoit le logement & les maîtres de la maiſon; j'étois ſi malade, qu'elle ne vou-

lut point me laiſſer aller ſeule, & elle m'accompagna avec ma femme de chambre. — Nous mîmes deux jours à faire la route; nous étions près d'arriver, lorſque notre voiture ſe caſſa; nous attendions au chemin qu'elle fût raccommodée, & pendant que le voiturier & d'autres hommes étoient occupés à la rattacher avec des cordes, il paſſa un carroſſe à quatre chevaux avec des domeſtiques en livrée; il étoit vuide, & c'étoit l'équipage de milord *Darby*. La *Maknar* propoſa au cocher de nous conduire où nous voulions aller; il n'y avoit plus que deux milles de chemin, & le détour n'étoit pas d'une lieue: on promit une récompenſe au cocher, & il accepta. — Nous arrivâmes donc à cette maiſon, qui eſt une ferme appartenante à un homme qui vit toujours à Londres; elle eſt à cent pas du village de Clamſted, qui eſt éloigné de vingt-cinq milles de Briſtol, & de quinze de Bath. — Les

fermiers, qui ſont de bonnes gens, voyant une voiture à quatre chevaux, & une livrée, nous témoignèrent les plus grands reſpects : le cocher, preſſé de regagner ſon chemin, ne ſe donna pas le tems de parler de nous. La voiture raccommodée vint prendre la *Maknar* au bout de quelques heures, & elle repartit tout de ſuite en me recommandant extrêmement à mes hôtes. J'étois arrivée malade, fatiguée du voyage, mais encore plus triſte, plus mélancolique : je ne vis rien, je n'examinai rien ; je me jettai dans mon lit, & je défendis à ma femme de chambre de parler de moi. Bientôt elle s'eſt ennuyée de cette ſolitude & de la campagne, j'ai été obligée de la renvoyer, & elle eſt retournée à Londres. — Je reſtai pluſieurs jours dans mon lit ſans en ſortir, n'ayant d'autre envie que de recevoir de tes nouvelles, & de t'écrire. — Cependant ma ſanté ſe rétabliſſoit inſenſiblement,

je reprenois des forces, le retour du printems me rendoit à la vie; alors j'ai un peu regardé autour de moi, je ne me ſuis point trouvée trop malheureuſe, j'ai été contente de mon logement, & ſur-tout des bonnes gens chez leſquels je demeure; ils ſe nomment *Wilſon*: ce ſont de bons fermiers, payſans occupés des ouvrages de la campagne, vivans de leur travail & du loyer de leur maiſon: la famille eſt compoſée du père, de ſa femme, & d'une fille de ſeize ans; les ouvriers & les gens de la campagne ſont logés dans une autre maiſon ſéparée par une cour. Le logement des fermiers eſt compoſé d'une grande cuiſine, d'une chambre & d'un petit cabinet; mon appartement eſt au-deſſus, j'ai une petite anti-chambre, une chambre qui pourroit être un petit ſalon de compagnie; une chambre à coucher & un petit cabinet où j'ai mis ma toilette: le tout eſt proprement arrangé, & ſimple-

ment meublé ; je me trouve très-bien logée ; je ſuis fort bien nourrie ; la mère eſt aſſez bonne cuiſinière, & ils ſont accoutumés à tenir des penſionnaires, & à loger des malades qui vont à Bath, ou qui en reviennent. — Je t'aſſure que je ſuis heureuſe d'être tombée entre leurs mains, ce ſont les meilleures gens du monde ; le père eſt abſolument occupé des ouvrages de la campagne, je le vois peu ; la mère ne quitte la maiſon que pour porter quelquefois les repas aux champs ; elle n'eſt point cauſeuſe, point curieuſe, point empreſſée, & cependant douce & honnête. — Pendant les premiers jours que j'étois malade, ils ne m'ont donné que les ſoins que je demandois ; ils ont été officieux & diſcrets ; cette manière m'a attaché à eux, je les aime & ils ſont contens de moi. — Leur fille, qui ſe nomme Betty, ſeroit jolie ſi le ſoleil n'avoit brûlé ſon teint ; je l'ai priſe en affection à cauſe de ſa douceur & de ſa

naïveté; j'en ai fait ma femme de chambre à la place de celle que j'ai renvoyée; ſes parens en ſont charmés, ils croient ſa fortune faite; ce qu'ils ont vu à mon arrivée leur en a impoſé ſur mon compte, & les recommadations de la *Maknar* ont achevé de les tromper & de leur perſuader que je ſuis un perſonnage de grande conſidération. Ils me traitent avec un reſpect extrême; je t'avouerai que j'en ſouffre en ſecret; je ſens que je ne mérite pas tout-à-fait la bonne opinion qu'ils ont de moi, & j'en ſuis humiliée; je t'avouerai auſſi que leur confiance là-deſſus me flatte, & l'idée qu'ils ont que je ne puis pas les tromper, excite chez moi une indéciſion pénible, c'eſt un combat entre la vanité & la franchiſe. Je ſuis jalouſe de leur ſimplicité, de leur bonne-foi; en attendant je jouis de leur erreur, & pour ne pas les en tirer, ils n'ont encore vu chez moi que fierté, & généroſité. J'ai toujours avec eux un

air de dignité & d'affabilité qui t'amuſeroit, & il ne tiendra qu'à moi de leur faire croire tout ce qu'il me plaira. — Je mange toujours ſeule dans ma chambre; il ne me faut que des mets fort ſimples, des légumes, du laitage, & mon hôteſſe les apprête fort bien. — Betty m'aime & me reſpecte, elle m'intéreſſe & je la traite avec une familiarité convenable; elle eſt régulièrement à ma toilette, elle a très-vîte appris à l'arranger, elle a de l'adreſſe, & je pourrai peut-être en faire quelque choſe. La parure, les pompons la réveillent ſinguliérement: je trouvai l'autre jour en rentrant chez moi qu'elle s'étoit ajuſtée une coëffure, des rubans, du rouge, des mouches; ſa figure t'auroit fait rire. — Ma chambre donne ſur un petit jardin fermé d'une haie, au-delà eſt un verger planté irrégulièrement d'arbres fruitiers très-touffus: dans ce moment ils ſont en fleurs, c'eſt un bouquet déli-

cieux; j'y fais mes promenades ordinaires, je ne les ai pas encore étendues plus loin. — Je n'ai que des notions fort confuses de mon voisinage; je veux cependant le connoître, ce sera une occupation, peut-être un amusement, & je t'en ferai part. — Je ne veux te faire grâce de rien, au risque d'exciter ta colère & ton dépit. — Aujourd'hui je ne te dirai rien de plus. Le courier va passer. Adieu, ma chère Nancy; écris-moi.

LETTRE IV.

De Nancy Tomfield, à Camille Bakinſon.

Londres, le premier Mai.

TU es plaiſante, Camille, de t'imaginer que je puiſſe te craindre : moi, être jalouſe de toi? de toi; pauvre fille! Tu ſerois belle comme l'aurore & le ſoleil, ce que tu n'es pas, que tu ne me ferois pas la moindre peur; je ſerai toujours plus adroite que toi, & ſi tes traits ont quelque choſe de plus régulier que les miens, ſi tu crois avoir l'air plus noble, j'aurai toujours plus d'agrémens. — D'ailleurs, tu es un compoſé ſi biſarre de vanité & de ſentimens, de hauteur & d'ambition, de prétentions & d'indifférence, que je ne te craindrai jamais : crois que ce ton précieux ennuie les hommes, que ta fierté les rebute; tu veux qu'on te reſpecte & qu'on

eſpère, qu'on t'aime & qu'on languiſſe: tu as fort mal écouté mes leçons là-deſſus. — J'eſpérois que cet homme de la cité, ſi riche, & qui avoit l'air de penſer à toi ſérieuſement, & qui t'a plantée-là, t'auroit un peu changée; mais je crois que tu es incorrigible, & ſi je t'aime, c'eſt par pitié. Tu me fais bien rire avec ce bel éloge de mes vertus, & ſi tu n'avois pas le ton de la bonne foi, je croirois, en vérité, que tu te moques de moi. C'eſt, ſans doute, une belle action que d'avoir ſoin de ſa mère; tu ſais bien d'ailleurs que par-là j'achette ma liberté; je n'aime pas la contradiction, & à ſon âge on a tant d'humeur! il faut tant de ménagemens! Pour ma ſœur, ne voudrois-tu pas que j'en fiſſe une rivale? ne faut-il pas chercher à ſe faire des protections en tâchant de la marier? Ne faut-il pas quelqu'appui contre les accidens que notre gaieté peut nous attirer? Crois-tu en-

core que ce ſoit ſans deſſein que je ſuis généreuſe, & que je fais des charités? Ne vois-tu pas que c'eſt un moyen d'être intéreſſante : tu es quelquefois bien novice, j'allois dire bien imbécille, & dans ton village, tu ne te formeras pas. Profites au moins de ce que je te dis, & ſur-tout reviens bien vîte ſi tu ne veux pas qu'on t'oublie. — Je ſuis aſſez contente de milord *Belton;* il eſt gai, aimable, généreux : il voudroit que j'allaſſe paſſer une partie de l'été à la campagne dans une jolie maiſon à trente milles de Londres; nous ne ſerions plus qu'à quarante milles l'une de l'autre; nous pourrions nous voir : il y aura bonne compagnie. Adieu; je vais à la comédie, de-là à Renelagh. — Demain nous aurons une aſſez jolie partie ſur la rivière. — Je te laiſſe avec tes payſans, tes vergers & ta vie champêtre. — Ecris-moi tant que tu voudras : il y a toujours dans tes lettres quelque choſe qui amuſe.

LETTRE V.

Camille à Nancy.

Le 5 Mai.

QUE tu es cruelle, ma chère Nancy; tu ne crains point d'empoiſonner ma ſolitude par des idées de plaiſir, par le contraſte de ta vie avec la mienne. Je t'avouerai que cette comédie, que Renelagh, que ta gaieté, ont porté dans mon ame un inſtant d'ennui & d'impatience. Je crois que ſi Betty n'étoit venue dans ce moment m'interrompre en me propoſant de voir paſſer une noce de village, je partois tout de ſuite, & je retournois vers toi; mais le calme eſt bientôt revenu, & de la foibleſſe & un mal de tête m'ont fait ſentir que je devois reſter encore ici. Je te garde tout le mal que tu me fais; une fois rétablie & à Londres, il n'y aura plus de ménagemens pour toi; tu auras beau te défendre de la ja-

louſie, tu en ſeras dévorée. — Il eſt plaiſant à toi de te juſtifier de tes vertus ; à t'entendre, on diroit que ce ſont des vices. Ta modeſtie, ta franchiſe, ta naïveté ſont charmantes : tu ne veux pas te parer de ce qui feroit la vanité de tant d'honnêtes femmes ; voilà ce qui m'attache à toi, voilà les raiſons de mon amitié. Va, ma chère Nancy, je te croirai bonne, généreuſe, compatiſſante malgré toi, & j'admirerai les actions qui le prouvent. J'aime ton ame, je me confie en elle ; j'attendrois de toi tous les ſecours, tous les ſacrifices, ſi le malheur me les rendoit néceſſaires. Tu es capable d'être une vraie amie, je le vois au travers de ta gaieté & de ta légéreté. — Aujourd'hui ne contrarie point mon goût, laiſſes-moi jouir à la campagne des reſſources que j'y trouve; ces vergers, ces arbres, cette vie champêtre que tu mépriſes, ſont ma conſolation : la nature a toujours des droits ſur nous, &

dans ce moment, je l'aime, je m'y attache : c'eſt dans ce verger, c'eſt à l'ombre de ces arbres, que plus tranquille, je refléchis ſur tout, & que je penſe à toi. C'eſt-là où je médite ſur l'avenir, où je vois le paſſé ſi mal employé. — Je n'ai point voulu rentrer chez moi avec l'inquiétude & le trouble que tu m'avois cauſés; j'ai voulu, ou me raccommoder avec mes objets inanimés, ou m'en détacher tout à fait. — J'ai paſſé quelques momens dans mon verger avant que de te répondre; la verdure en étoit plus belle que jamais; mille oiſeaux faiſoient entendre leurs chants; l'air doux & frais étoit embaumé du parfum des fleurs. Je ne ſais quelle tendre émotion a agité mon ame, mais il eſt tombé des larmes de mes yeux; alors je t'ai vu voler à tes plaiſirs ſans regrets, ſans envie: j'ai préféré ma tranquilité & cette eſpèce de ſentiment tendre & réfléchi qu'elle fait naître. — De la confu-

ſion de mes idées, il en eſt réſulté un déſir de paix & de liberté; j'ai envié le ſort des gens de la campagne; il me ſemble qu'eux ſeuls jouiſſent des beautés de la nature, & que le bonheur eſt plus près d'eux. Laiſſe-moi donc aimer cette vie ruſtique, je veux m'y livret, au moins auſſi longtems que j'en aurai beſoin; je verrai des payſans, je m'entretiendrai avec eux; je n'entendrai que la vérité; je m'intéreſſerai à leurs travaux, à leurs eſpérances, & lorſqu'elles ſeront trompées, je les conſolerai, & je m'affligerai avec eux. — Quand mes forces ſeront revenues, je parcourrai les prairies, les bois; je ne ſuis point miſanthrope; j'irai juſqu'au village voiſin, il y aura peut-être quelque compagnie; le curé eſt un vieux bon-homme qui a une nombreuſe famille; je ferai ſa connoiſſance, elle me conviendra: je ſuis parfaitement inconnue dans tout le canton; fière, réſervée, généreuſe, j'en impoſerai; on

me croira peut-être quelqu'illuſtre perſonnage; je m'amuſerai de l'erreur, & je tromperai la curioſité, ce ſera une occupation. — Tu vois, chère Nancy, que mon imagination ne s'en tient pas aux arbres & aux bergers, & déjà même j'ai pris quelques informations ſur mon voiſinage, d'une eſpèce de galerie qui eſt au haut de mon eſcalier, & où je prends quelquefois le thé. On découvre une aſſez grande étendue de pays, pluſieurs hameaux, & quelques grandes maiſons de campagne. La plus conſidérable appartient à un milord *Walmore*, qui y demeure toute l'année avec ſa famille. J'ai voulu ſavoir quelques détails ſur eux; j'ai queſtionné la mère de Betty. Dites-moi, ma bonne femme, connoiſſez-vous les gens qui habitent cette grande maiſon? Oh oui, miladi! Ce ſont des gens bien honnêtes, bien riches! — Je ne ſuis point miladi, mon enfant, je m'appelle miſs Camille. — Oh nous

avons beaucoup de reſpect & de conſidération pour vous, miladi. — Je vous remercie; je vous prie, appelez moi miſs Camille, & dites-moi qui demeure dans ce château? — Miſs, ſauf votre reſpect, c'eſt milord *Walmore* avec miladi ſa femme, & miſs Henriette leur fille, & ſir Robert leur fils.—Et comment vivent-ils? —Ils ſont fort honnêtes, fort généreux; ſir Robert eſt un charmant homme..... Elle vouloit entrer dans de plus grands détails; elle m'avoit appelé miladi, je n'avois plus que de la vanité, & je n'ai témoigné que de l'indifférence. J'en ai impoſé à ces bonnes gens, ai-je penſé; ce n'eſt pas par ma dépenſe, par mon train, c'eſt peut-être cet équipage qui m'a amenée; mais encore mieux, c'eſt quelque choſe de noble qu'il y a dans ma perſonne, dans mes manières. Je n'empêcherai point l'illuſion, mon amour propre eſt tout diſpoſé à ſe prêter à l'erreur & à en jouir; elle ſe répandra dans les en-

virons, on me reſpectera, on me recherchera; plus j'affecterai de me cacher, mieux on croira ce qui n'eſt pas : & voilà un riche ſujet pour mon imagination. Tromper ces bonnes gens de la campagne, de même tout le canton, ſeroit aſſez mon goût; ils s'y livreront de bonne grâce. Bien différens du monde de la ville, ils croyent tout, s'étonnent de tout, ſont curieux d'hiſtoires & de contes, & s'occupent volontiers des autres. Sera-ce ma faute, ſi je les trompe? Je puis en faire un amuſement dans ma retraite : c'eſt me rapprocher de tes leçons, Nancy, & exercer utilement mon eſprit; il ne faut point, je crois, le laiſſer languir dans le repos. Mais où me conduit un mot échappé à cette bonne femme, & que je ſuis loin de mes premières idées! L'imagination, l'amour-propre, les paſſions, ſont là toujours prêtes à ſe repaître de tout ce qui peut les mettre en jeu; mais je ſais apprécier les objets, & je retourne

à ma première tranquillité. — Je t'ennuye ſûrement, je t'excéde; tu n'aimes pas à penſer, & moi je ne ſais faire que cela : ce ſera ſur-tout en te diſant que je t'aime. Adieu.

LETTRE VI.

De la même.

Du 10 Mai.

JE doute, ma chère Nancy, qu'il y ait eu dans ma dernière lettre quelque endroit qui ait pu t'amuſer; il te faudroit des faits, des évènemens, & je n'ai que des raiſonnemens, du verbiage. Tu ne ſeras pas beaucoup plus heureuſe aujourd'hui; tout ſe paſſe dans ma tête, & j'ai beſoin de cauſer. Il faut que tu ſaches tout ce que je penſe, pour juger de tout ce que je fais : je t'en prie, écoute-moi; j'aurai peut-être recours à toi, & à tes conſeils; tu peux m'être utile;

ainsi je te prends par ton foible, & je te vois déjà curieuse de ce qui peut en être l'objet. — Je t'ai parlé vaguement de ce château, de ce lord qui l'habite, de son fils Robert, de ce jeune homme de vingt-deux ans qui doit être charmant, qui n'est point sorti encore d'avec ses parens, qui est riche; il en faudroit moins pour échauffer mon imagination. Le calme ne peut régner longtems dans l'ame d'une femme: le plus petit mouvement de vanité & de coquetterie, le moindre soupir de l'amour la trouble & l'agite: les tempêtes se succèdent & le cœur est emporté. Me voilà donc avec l'idée de ce sir Robert; eh bien! que veux-tu que j'en fasse? Sera-t-il pour moi un arbre, une pierre? Je suis femme cependant. Un milan qui, du haut des cieux, découvre une colombe, voit sa proie; ses yeux perçans ne la perdent point de vue; il continue cependant de planer tranquillement jus-

qu'au moment favorable où il peut fondre ſur elle & la ſaiſir : devine qui eſt le milan, devine qui eſt la colombe, & reconnois-tu ton amie? crois-tu mon eſprit ſans projet, ſans occupation? D'abord la curioſité a voulu être ſatisfaite, & tu vois de quel air indifférent j'ai ramené les queſtions ſur ce ſir Robert : on m'a tout dit : il chaſſe beaucoup, il paſſe ſouvent par ce chemin, il vient quelquefois ici; il eſt affable, parle à Betty ; il veut la marier, il eſt généreux & fait du bien aux pauvres; & ſa figure? — Il eſt grand, bien fait; ſi miſs vouloit le voir? — Je ne veux voir perſonne, ma bonne femme, entendez-vous? Perſonne; je ne ſuis ici que pour ma ſanté, — & je ſuis rentrée bruſquement chez moi. — As-tu entendu ce portrait, chère Nancy? ne vois-tu pas ce jeune homme, veux-tu que je le laiſſe échapper? Dois-je lui laiſſer la liberté? Il tombera dans mes filets; il y

tombera

tombera, je te le promets; il me verra dans ce jardin, il me rencontrera dans ce chemin; il ſera frappé d'un objet nouveau: il n'a vu que des campagnardes, leur ſimplicité eſt ſi gauche, leur modeſtie eſt ſi bête! Voilà ma tête qui ſe remplit de projets; adieu paix, adieu tranquillité; mes vergers ne verront peut-être plus que ſoucis & inquiétude: la nature a déjà perdu à mes yeux: un mouvement de l'ame, un déſir, une eſpérance valent mieux que toutes les prairies & tous les bois du monde. Mais je ne ſuis pas encore aſſez inſtruite: cet homme n'eſt peut-être que quelque grand nigaud, qui n'a jamais quitté ſes parens, qui a peur des femmes, & qui ne court qu'après les renards de ſa terre: vingt-deux ans cependant, Nancy! je dois au moins valoir un renard, qu'en penſes-tu? — Après avoir promené mes idées ſur toutes les poſſibilités, je m'en ſuis tenue à

celle de te rejoindre le plus vîte qu'il ſeroit poſſible. Je me ſuis trompée quand j'ai cru pouvoir languir ici dans la paix & le déſœuvrement, & je ne penſe plus qu'à te revoir bientôt. — A toute bonne fin, cependant, j'ai voulu examiner un peu les habillemens que j'avois avec moi; j'ai défait un coffre qui étoit reſté fermé juſqu'à ce moment; j'ai trouvé avec plaiſir des robes ſimples, des robes parées, des déshabillés de toutes les eſpèces : celui-là petit-ſoufre eſt marqué pour les jours où l'on croit qu'il peut venir quelqu'un; ce roſe & blanc pour les promenades peu éloignées; cette robe noiſette pour les premières viſites; celle-là verd-d'eau pour les châteaux. Mais il y a bien longtems que je ne me ſuis habillée. — On dit qu'il vient quelquefois du monde dans ces chemins chez les *Wilſon*; il paſſe des hommes à cheval près de la maiſon : ſi je ſortois, je ne voudrois pas que l'on me vît dans

cet équipage de malade : voyons ſi je puis encore mettre ce déshabillé ſoufre. — Je ne ſais comme il s'eſt fait que je me ſuis trouvée coëffée, habillée & parée. Je me portois aſſez bien ; j'ai voulu prendre le thé ſous ces arbres, pas fort loin du chemin, & pendant ce tems-là, il n'a tenu qu'à Betty de me parler de qui elle auroit voulu : elle n'a dit mot de qui que ce ſoit. Le chemin eſt une route de traverſe peu fréquentée, & perſonne n'a voulu y paſſer. — On ne veut pourtant pas avoir mis ſon déshabillé ſoufre en vain, & tout d'un coup je me ſuis reprochée de n'avoir pas encore fait de viſite au miniſtre du village. Une femme de ma conſidération ne doit pas être inconnue à ſon paſteur, quand même elle garde l'*incognito ;* c'eſt une viſite honnête, décente, dont tu comprends que je ne puis pas me diſpenſer. Je me ſuis ſentie des forces, & j'ai dit à Betty de m'y

conduire. Nous marchions lentement, & ſans rien dire; mais la curioſité étoit toujours-là. Il parle ſouvent à Betty, diſois-je, ſa naïveté peindra avec vérité. — Dites-moi, Betty, nous n'avons point de voiſins? — Pardonnez-moi, miſs, il y a de ce côté, à deux milles, une grande maiſon, où demeurent deux demoiſelles; elles ſont pauvres, elles ne ſortent preſque point. — Deux demoiſelles? ſont-elles jolies? — L'une n'eſt plus jeune, l'autre eſt encore jolie. Dieu ſoit béni! des campagnardes vieilles, je ne les crains pas, j'en ferai peut-être des amies.— Betty m'a menée encore dans deux ou trois maiſons tout auſſi intéreſſantes : l'une, c'étoit un vieux militaire goutteux; l'autre, une vieille veuve retirée. — Mais Betty, ai-je repris, ce château que nous voyons-là entre ces arbres? — J'ai cru que miſs ſavoit qu'il étoit à milord *Walmore :* ſon fils vient quelquefois au village; c'eſt un ſeigneur

fort affable. — Vous le connoiſſez, vous lui avez parlé, Betty? — Oh! oui, miſs; quand il me rencontre, il me prend ſous le menton, il dit toujours qu'il veut me marier; il eſt ſi bon, & il a une figure ſi charmante! — La petite m'a dit cela d'un ton animé qui m'a fait plaiſir. Tu as entendu, Nancy, ſous le menton. M'échappera-t-il, ſi je veux me donner quelques peines, & faut-il le mépriſer, qu'en penſes-tu? Enfin, nous ſommes arrivées à la cure, j'ai demandé à voir M. le docteur : dans ce moment, j'ai été dans le plus grand embarras; j'ai réfléchi qu'il faudroit dire à ce bon homme qui j'étois, mon nom, mes qualités; tu comprends que je ne puis pas être la fille du pauvre miniſtre de Palmill, ni ton amie, ni celle de ſir B... Je ne veux pas détruire une opinion qui me vaut des reſpects, de la conſidération. — Dis-moi donc qui je ſuis; ſuis-je de Londres, d'Irlande, d'Ecoſſe? Si c'eſt de Londres, il

me faudra des parens, des connoiſſances, & où les prendre? — D'Ecoſſe, d'Irlande? je ne connois perſonne de ces pays-là; je n'en ſais point le langage. — Il a vîte fallu forger une hiſtoire; j'ai penſé que je pouvois très-bien être une jeune Irlandoiſe élevée à Londres, avec des parens qui s'y ſont ruinés par des procès, & qu'ayant été malade preſque toute ma vie, mes chers parens m'avoient miſe ici pour ma ſanté, & auſſi par économie pendant un voyage qu'ils font dans leurs terres au fond de l'Irlande; ce pays-là n'eſt-il pas aſſez éloigné pour ce petit menſonge? Il faut bien auſſi changer un peu mon nom, c'eſt le vrai moyen de faire croire que l'on en a un: mais tes lettres ont toujours été adreſſées à C. Bakinſon, & mes parens qui m'écrivent, ſavent bien comment je m'appelle; cependant on peut fort bien ſubſtituer une M au B; Makinſon eſt plus Irlandois, ſouviens-

t'en. Tu vois, má chère Nancy, qu'un roman eſt aſſez vîte inventé ; peut-être mon hiſtoire en deviendra-t-elle un ; en attendant, tâche de t'en amuſer. — Dans ce moment, je n'eus pas beſoin de cette fiction qui ſe préſenta d'abord à mon eſprit : une vieille ſervante du curé vint nous dire qu'il étoit allé avec toute ſa famille juſqu'à un mille d'ici, accompagné d'un de ſes fils qu'il envoyoit à Oxford ; j'ai donc été hors de peine. J'étois un peu fatiguée, j'ai demandé à me repoſer, & je ſuis entrée dans le presbytère ; en y entrant, j'ai éprouvé un ſerrement de cœur, dont je n'ai pu dans cet inſtant me rendre raiſon. Lorſque j'ai été dans le parloir, j'ai vu au-delà, par une porte entr'ouverte, une eſpèce de bibliothéque ; l'image de mon père s'eſt retracée dans mon eſprit, la triſteſſe s'eſt emparée de mon ame ; mille idées funeſtes ſont venues m'aſſaillir ; j'ai éprouvé un trouble dont je n'ai pu ſortir qu'en

me faudra des parens, des connoiſſances, & où les prendre? — D'Ecoſſe, d'Irlande? je ne connois perſonne de ces pays-là; je n'en ſais point le langage. — Il a vîte fallu forger une hiſtoire; j'ai penſé que je pouvois très-bien être une jeune Irlandoiſe élevée à Londres, avec des parens qui s'y ſont ruinés par des procès, & qu'ayant été malade preſque toute ma vie, mes chers parens m'avoient miſe ici pour ma ſanté, & auſſi par économie pendant un voyage qu'ils font dans leurs terres au fond de l'Irlande; ce pays-là n'eſt-il pas aſſez éloigné pour ce petit menſonge? Il faut bien auſſi changer un peu mon nom, c'eſt le vrai moyen de faire croire que l'on en a un: mais tes lettres ont toujours été adreſſées à C. Bakinſon, & mes parens qui m'écrivent, ſavent bien comment je m'appelle; cependant on peut fort bien ſubſtituer une M au B; Makinſon eſt plus Irlandois, ſouviens-

t'en. Tu vois, má chère Nancy, qu'un roman eſt aſſez vîte inventé ; peut-être mon hiſtoire en deviendra-t-elle un ; en attendant, tâche de t'en amuſer. — Dans ce moment, je n'eus pas beſoin de cette fiction qui ſe préſenta d'abord à mon eſprit : une vieille ſervante du curé vint nous dire qu'il étoit allé avec toute ſa famille juſqu'à un mille d'ici, accompagné d'un de ſes fils qu'il envoyoit à Oxford ; j'ai donc été hors de peine. J'étois un peu fatiguée, j'ai demandé à me repoſer, & je ſuis entrée dans le presbytère ; en y entrant, j'ai éprouvé un ſerrement de cœur, dont je n'ai pu dans cet inſtant me rendre raiſon. Lorſque j'ai été dans le parloir, j'ai vu au-delà, par une porte entr'ouverte, une eſpèce de bibliothéque ; l'image de mon père s'eſt retracée dans mon eſprit, la triſteſſe s'eſt emparée de mon ame ; mille idées funeſtes ſont venues m'aſſaillir ; j'ai éprouvé un trouble dont je n'ai pu ſortir qu'en

fuyant ce lieu qui me rappeloit les premières années de ma vie. — Dis-moi, Nancy, qu'eſt-ce que c'eſt que mon ame qui cède à toutes les impreſſions, qui en reçoit de tout ce qui l'environne, qui dépend de tous les objets qui la frappent? Tu ris de ma foibleſſe, je le vois; ces ſentimens ſont loin de toi: je devrois te les cacher. — Je ſuis donc revenue chez moi bien fatiguée, bien ennuyée, bien humiliée de mes idées & de mes projets : cependant, je n'ai pu renoncer à celui de paroître ce que je ne ſuis pas, pour quelques ſemaines que je ſerai dans ce pays : qu'eſt-ce que je haſarde? J'y ai penſé ſérieuſement depuis cette viſite au miniſtre de Clamſted; je ſerai connue de ſa famille, ils voudront me traiter comme leur égale, & ma fierté s'y refuſe. — En me repentant de cette viſite, je m'amuſai de l'idée de changer de nom & de qualité; l'opinion des autres eſt toujours au deſ-

ſous de ce que l'on mérite, & je veux atteindre à celle que je dois avoir donnée de moi. — Au reſte, je ne ferai que de confirmer ce que l'on a commencé à croire : depuis mon arrivée avec l'équipage de milord *Darby*, je ſuis une ladi, les *Wilſon* en mettroient la main au feu; d'ailleurs, ma chère amie, penſons un peu; ce ſir Robert, ou quelque autre homme du voiſinage me verront ou ne me verront pas; ils entendront parler de moi, je les rencontrerai dans le chemin, dans quelque maiſon : n'eſt-il pas important d'éblouir & d'en impoſer d'abord; on voudra ſavoir qui je ſuis, & ſi on le ſait, l'impreſſion ſera manquée. Camille Bakinſon n'eſt rien : je vois lever les épaules, hocher la tête, & j'entends le ton de la pitié & du dédain; on m'abordera avec familiarité, on me traitera avec une politeſſe & une complaiſance qui dira ſi bien que je ne ſuis qu'une petite fille de Londres; je ne ſerai qu'une ſotte

ſi je veux affecter de la réſerve, & qu'une impertinente, ſi j'ai de la hauteur. Mon enfant, je ne veux abſolument pas être Camille Bakinſon. Les campagnards ſont fiers, & je crains leur franchiſe; ils ſont crédules, je ſaurai leur en impoſer; je ſerai ce qu'il me plaira, & les tromper là-deſſus ne tient pas du prodige. Tout bien réfléchi, je m'attache à l'idée d'être Irlandoiſe: je ſuis pauvre, mais d'une très-grande condition; ſi le nom de Makinſon n'eſt pas connu, c'eſt que rien ne l'eſt dans la province, dans un village ſi loin de la ville & de la cour. Je parlerai de mes parens avec une aſſurance orgueilleuſe: mon père n'eſt pas lord, mais j'ai un oncle qui eſt pair d'Irlande; il a ſervi avec diſtinction, je crois même qu'il eſt eſtropié depuis la bataille de *Menden;* il porte le nom de *Fitzmary*, qui eſt le titre de la famille; c'eſt un terrible homme, & il trouveroit bien mauvais que

ſa nièce ne fût pas reſpectée de tout le monde : je vais l'attendre tous les jours. — Voilà de quoi je repaîtrai le peuple de ce pays, pendant les quatre ou cinq ſemaines que j'y ſerai. — Hélas ! ma chère amie, lorſque j'eus bien occupé mon imagination de ces fagots & de ces folies, je n'en fus que plus triſte & plus humiliée, & j'étois ſi fatiguée de ma toilette, de ma promenade & de mes projets, que j'en ai eu des vapeurs. J'ai paſſé près de deux jours entre mes rideaux : aujourd'hui je ſuis mieux, j'en profite pour t'écrire. Si ma lettre eſt trop longue, penſes que je n'ai que toi, & que je t'aime tendrement. Adieu, ma chère amie.

LETTRE VII.

De Nancy à Camille.

Londres, 25 Mai.

TU me fais pitié, ma pauvre Camille, je n'ai pas voulu te le dire d'abord; mais, en vérité, je crois que la tête te tourne tout à fait, je ne te reconnois plus. Mes amies auxquelles j'ai lu des morceaux de tes lettres, me diſent que tu es folle : Milord *Belton* qui eſt plus honnête, aſſure que tu as des vapeurs très-fâcheuſes, & ce malheur l'intéreſſe à toi: il te croit capable de prendre une paſſion malheureuſe. — Dis-moi, je t'en prie, où as-tu pris ces idées extraordinaires & romaneſques qui te paſſent par la tête ? Tu pleures, parce que tu vois du gazon verd & des arbres en fleurs; tu t'arracheras donc les cheveux quand ils auront des fruits? Tu te perds entiérement à la campagne, & permets-

moi de douter un peu que tu deviennes ſi jolie, car tu ne ſerois pas ſi triſte. — Ce ton langoureux de tes lettres nous a bien fait rire; ſi tu continue, nous te verrons en bergère, & avec ta houlette conduire tes moutons dans la prairie, écouter le murmure du ruiſſeau, chanter la douce muſette, tandis qu'un tendre berger fera réſonner ſon chalumeau; tu vivras de ſentimens, tu te nourriras de ſons, tu t'habilleras de verdure, tu te pareras de fleurs champêtres, & ta vie ſera charmante. — Allons, ma pauvre Camille, renonce à ce galimathias ſentimental, il eſt ridicule; reviens avec nous, & ſi je ne te revois pas ici dans peu de tems, je te croirai très-malade, ou du moins fort enlaidie.... Tu as toujours été fort raiſonneuſe; mais pleurer pour des arbres, pour une cure de village! En vérité c'eſt folie. Et ce ſir Robert, qu'en veux-tu faire? Son nom ſeul me fait bâiller. Je t'avouerai que hier, à

un ſouper chez moi, nous nous égayames un peu à tes dépens; il ne fut queſtion que de la bergere Camille & du berger Robert, que nous ne manquâmes pas d'appeler Robin; nous voulions t'envoyer un chien avec un ruban couleur de roſe. — Encore une fois, ma chère Camille, reviens vîte; je ſuis en peine de toi & de ta tête. Nous t'aimons tous encore beaucoup, on ne t'oublie point; mais ne nous laiſſes pas long-tems penſer à toi ſans te voir, & n'attends pas que la néceſſité te ramène. Nous irons, je crois, bientôt à la campagne, je penſe que nous y mènerons une vie très-agréable: je voudrois bien que tu fuſſes avec nous. — Adieu, ma pauvre Camille, reviens, tu trouveras toujours ton amie Nancy.

LETTRE VIII.

De Camille à Nancy.

Le premier Juin.

IL n'y a qu'un mot dans ta lettre, ma chère Nancy, c'eſt que tu m'aimes; je ris de tout le reſte, & je n'y vois que ta gaieté, que ta légéreté; tu comprends bien que tout ce que tu me dis d'ailleurs, ne peut pas combattre les ſentimens que j'éprouve, & que tu éprouverois toi-même dans les circonſtances où je ſuis. Oui, Nancy, ſi rendue à toi-même, ſi loin du bruit du monde, ſi livrée à tes réfléxions, tu laiſſois rentrer dans ton ame le calme & la paix, tu ſerois plus ſenſible aux beautés de la nature, aux douceurs de l'amitié; l'amour ſeroit pour ton cœur un ſentiment de préférence qui ſe voue à un objet unique; ce que tu appelle romaneſque, devient jouiſſance pour nos ames, & ce ſont les

plus vives. Si nous en ſommes privées ; ſi nous ne les connoiſſons pas, c'eſt que dans le monde, notre vie eſt livrée à l'inquiétude, à l'ambition, à l'activité brûlante de l'amour propre mal entendu ; c'eſt que dans le tourbillon de la ſociété, il n'y a que le choc des paſſions, & jamais l'eſſor libre du ſentiment ; la tranquillité nous paroît le néant, & le repos une mort. Pour nous y ſouſtraire, nous préférons l'intrigue, l'apparence du plaiſir, les évènemens, & la vie s'eſt écoulée ſans avoir joui du plus grand des biens. — Je ſais que les arrangemens de la fortune, les conventions de la ſociété le veulent ainſi ; mais c'eſt de quoi je murmure, que dans tout cela la nature ait été ſi peu écoutée, que nous ſoions faits d'une manière, & qu'il faille vivre d'une autre ; que l'opinion ſoit tout, & la réalité ſi peu : on veut exiſter hors de ſoi, & on ſe perd de vue ; on vit entre la révolte & la ſoumiſſion, & tout échappe. Il

ſemble que les hommes n'ont cherché qu'à multiplier les poiſons de leur vie; ils ont craint de rendre les jouiſſances trop faciles, & ils les ont preſque anéanties: je ſais qu'ils s'éblouiſſent avec ce beau nom de vertu. C'eſt cette ſuperbe vertu qui tient aux apparences, aux circonſtances, & dont ils ſe jouent quand il leur plaît. A quoi tiennent-elles, ſurtout chez la plupart des femmes? A plus ou moins d'artifice & de bonheur. Une fille eſt perdue, de ce qui fait la gloire d'une femme. Le mariage n'eſt plus qu'un jeu dont il s'agit de corriger la fortune; & la vie, qu'un métier qui dépend de l'adreſſe & du haſard. Tu penſeras comme moi, ma chère Nancy, quand tu voudras refléchir; & ſi tu parviens jamais à goûter le calme & le repos, tu ſeras étonnée d'avoir cherché le bonheur ailleurs que dans le ſentiment vif de ton cœur; tu regretteras tant de peines perdues, tant d'eſpé-

rances trompées. Aujourd'hui tu étouffes, dans le bruit, les diſpoſitions de ton ame, tu te fuis, tu craindrois de te trouver avec toi-même; & à force de t'échapper, tu ne te connois plus, & ta gaieté naturelle te ſauve de la refléxion. — Que j'ai envié ſouvent cette gaieté charmante qui te caractériſe ! Tu ſais l'inſpirer, & l'on te croiroit heureuſe en te voyant preſque toujours rire & plaiſanter. Moi, je ne ſais être que ſérieuſe, mélancolique, je penſe trop peut-être, & toujours j'ai éprouvé un combat entre mes idées & mes ſentimens; c'eſt ce qui me cauſe cette triſteſſe que tu m'as ſouvent reprochée. Mon éducation, cette belle éducation qui avoit donné tant de peine & tant d'eſpérances à mon père, n'a fait qu'ouvrir un champ plus vaſte à mes déſirs. Il y a au fond de mon ame une ambition que je ne puis pas toujours maîtriſer. Une conquête, un homme n'eſt rien à mes yeux, s'il ne réunit pas

tout ce qui peut flatter mon amour-propre. Si je ne captive pas en entier toutes ſes facultés, & ſi mon eſprit n'achève pas tyranniquement ce que mes attraits ont commencé, je mépriſe mon ouvrage. — Voilà mon ſecret, Nancy, voilà la ſource de toutes mes idées, voilà celles que j'ai ſur les hommes que j'ai vus, & ſur ſir *Robert* que je verrai j'eſpère; je ne t'en parlerai point aujourd'hui; ce que j'en ai appris, ne vaut pas la peine de t'être mandé : tu n'auras que mes refléxions, dont tu ne te ſoucies guères, mais elles ſont le produit de tes folies, de tes plaiſanteries. La contradiction réveille mes idées, je veux me rendre raiſon de tout ce que je penſe, approfondir tout ce que je ſens, & me juſtifier à tes yeux. Tu ſais comme j'aime raiſonner, diſcuter, prévoir, c'eſt ce qui me rend un peu cauſeuſe, & comme j'en ai le tems aujourd'hui, je m'y livre; tu ſauras exactement & ce que je penſe, &

ce que je fais. — J'ai cru entrevoir que tu étois en peine de mes moyens de ſubſiſter ; tu ſais que je n'ai pas dépenſé tout l'héritage de mon père; & avant mon départ, mon tuteur m'a envoyé ce qu'il avoit encore à moi. Ici, je dépenſe peu, & je pourrois y vivre deux ou trois ans ſans autres ſecours. Je n'attendrai cependant pas tout ce tems-là pour te rejoindre; c'eſt bien le plus vrai de mes projets.— Remercie milord de l'intérêt qu'il prend à moi; & vous autres, ne vous moquez point de la pauvre Camille qui t'aime bien ſincérement. Adieu, chère Nancy.

LETTRE IX.

De Nancy à Camille.

De Londres le 6 Juin.

MA foi, ma pauvre Camille, je n'ai pas trop compris ta dernière lettre; c'eſt un galimathias au-deſſus de mes forces; ne pourrois-tu pas être un peu plus bête, c'eſt-à-dire, un peu plus claire avec moi? Que veux-tu que je faſſe de tes raiſons, de tes refléxions? Je te prie de m'en faire grâce, elles me ſont inutiles. — J'ai bien, comme tu dis, un ſentiment de préférence, mais c'eſt pour le plaiſir, & je m'accommode fort bien de ceux que l'on trouve dans ce tourbillon, dans ce monde dont tu parois ſi dégoûtée. Que ceux qui les mépriſent s'en paſſent, c'eſt fort bien; mon opinion vaut bien la leur, & je ne crains celle de perſonne. — Milord eſt toujours plus galant; des parties de plaiſirs, des préſens, des billets charmans;

je trouvai l'autre jour ſur ma toilette des boucles de brillans ſuperbes. — Dans quelques jours, nous irons en bonne compagnie admirer ces beautés de la nature que tu vantes ; je te promets d'y être extrêmement ſenſible. A propos de beautés de la nature, ce pauvre *Bromby* que tu as vu quelquefois chez moi, & qui paroiſſoit aſſez amoureux de toi, eſt venu demander de tes nouvelles ; il a été malade, il eſt pâle & maigre à faire peur ; il vouloit ſavoir le nom & le lieu de ta retraite ; je n'ai pas voulu le lui dire ſans ta permiſſion. Il m'a prié inſtamment de te faire au moins parvenir cette lettre ; je la joins ici, & je ne veux pas en retarder la lecture. Adieu, chère Camille, nous nous réjouiſſons beaucoup de te revoir ; mais ſi tu reſtois encore bien longtems ſans revenir, nous pourrions bien ne pas te reconnoître.

LETTRE X.

De Maſter Bromby à miſs Camille.

JE n'ai plus beſoin, mademoiſelle, de rappeler ici le ſentiment que j'ai pour vous, & que je vous ai témoigné ſouvent chez miſs *Tomfield*; il eſt toujours le même, & c'eſt pour vous en parler que j'ai le plaiſir de vous écrire anjourd'hui. — Je ſais que vous avez été malade, que vous vous êtes retirée à la campagne; j'aurois été vous y chercher, ſi j'avois pu découvrir votre demeure; mais quelle que ſoit la raiſon de votre retraite, j'ai toujours le même attachement pour vous; votre caractère & votre figure me ſont tout à fait convenables; vous ſavez que je poſsède une très-ample fortune, & que je ne regarde pas à quelques centaines, ni même à quelques milliers de livres ſterlings. — Je dois retourner

pour une année ou deux à la Jamaïque, je vous propoſe, miſs, d'y venir avec moi; je vous ferai une bonne promeſſe de mariage ſeulement ſous quelques conditions; & quoi qu'il arrive, je vous aſſurerai une très-groſſe portion de mon bien. — Vous pouvez juger par-là de mon amitié & de ma paſſion, & j'attens votre réponſe favorable, & j'ai l'honneur d'être bien tendrement, &c.

LETTRE

LETTRE XI.

Camille à Nancy.

Le 10 Juin.

JE te pardonne bien, ma chère Nancy, de ne pas comprendre mes lettres; je te pardonnerois même de ne pas les lire, j'aurai malgré tout cela du plaiſir à les écrire. — J'ai été accoutumée de bonne heure à penſer; j'aime à cauſer & à écrire: je ſuis un peu bavarde, ce qui eſt aſſez naturel à vingt-deux ans. J'ai entrevu le monde, & je raiſonne comme ſi j'y avois été toute ma vie: paſſes-moi tout cela, & je prendrai en bonne part tous tes ſarcaſmes; tes défauts valent bien les miens; mais que ſurtout rien n'altère notre amitié; ainſi ne te rebutes pas, aujourd'hui tu me comprendras mieux. — D'abord je te prie de dire à Maſter Bromby que j'ai pour lui la plus grande horreur; s'il étoit venu me cher-

cher, j'aurois fui au bout du monde. Voilà toute ma réponſe, & pour me diſtraire bien vîte de ſon idée, laiſſes-moi te continuer mon journal hiſtorique. — L'autre jour après t'avoir écrit, me trouvant plus gaie & mieux portante, je mis ſans trop m'en appercevoir plus de ſoin à ma toilette; je me coëffai très-bien, je mis un très-joli chapeau & le déshabillé blanc & roſe : il faiſoit un de ces beaux jours de printems où la nature eſt ſi belle, & où tout invite à en jouir. — Pour mieux rêver encore à tout ce que je venois de te dire, j'allai dans mon verger; quand je fus au bout, je trouvai dans la haie un endroit facile à paſſer; je le franchis, je me trouvai dans une grande prairie. Tout en ſuivant mes idées, je ſuivis mon chemin, & je ne m'arrêtai qu'à une haie qui m'empêchoit d'aller plus loin, & qui bordoit un bois. Il y avoit près d'une demi-heure que je marchois; je m'aſſis à l'ombre ſur

l'herbe, & comme j'avois un peu chaud, j'ôtai mon mantelet & mes gands. La fraîcheur, la ſolitude de cet endroit, le bruit du vent dans le touffu des arbres, la beauté du jour faiſoient naître chez moi une douce mélancolie; à demi-couchée, la tête appuyée dans une main, je me livrois à mes refléxions; j'en fus tirée par un bruit de chaſſe; les cors, les chiens retentiſſoient dans la forêt. Il en ſortit bientôt une meute, & un moment après, j'entendis briſer la haie derrière moi, & je vis paroître un chaſſeur qui, lorſqu'il m'apperçut, reſta dans l'attitude où il s'étoit trouvé en franchiſſant la clôture du bois, le corps plié, la tête tournée de mon côté, les bras pendans, un fuſil à la main, de grands yeux ouverts & étonnés. Je pris le parti de me lever & de m'en aller avec quelque précipitation; j'oubliai mes gands & mon mantelet ſur l'herbe, & après avoir fait quelque pas, je revins

en arrière pour les prendre. Alors la ſtatue reprit le mouvement ; il voulut me ſaluer, ſon fuſil lui échappa, il laiſſa tomber ſon chapeau ; il voulut prononcer quelques mots. Pendant ſon embarras, je repris ce que j'avois laiſſé & je m'en fuis, & je fus éloignée avant que ce pauvre chaſſeur sût ce qu'il vouloit faire. — A la peinture que l'on m'avoit faite de ſir Robert, je jugeai que c'étoit lui ; j'aurois bien voulu regarder en arrière pour ſavoir ce qu'il devenoit, & ſi au moins il me ſuivoit des yeux, je n'en eus ni la force, ni la mal-adreſſe. Je n'étois pas ſans quelqu'émotion ; je doublai le pas, & je fus bien vîte rentrée dans mon verger. Cette rencontre étoit un événement, & moi d'y penſer & de m'en occuper le reſte du jour : il m'a vu, diſois-je en moi-même, il a été frappé, ſa chaſſe a été dérangée, l'aura-t-il continuée ? Aura-t-il ſuivi ſon renard ? Quelle impreſſion aurai-je faite ? Qu'en

ſera-t-il? Il a pu voir où je rentrois; ſera-t-il ſans cutioſité? Toutes les circonſtances bien combinées, j'en concluois que je ne devois pas être bien longtems ſans entendre parler de lui. Le plan de conduite eſt tout fait, tout arrangé; tout eſt prévu; s'il n'arrive rien, il n'y aura que des penſées de perdues; mais il ne faut rien perdre pour ne pas penſer: c'eſt ma maxime, & je crois que c'eſt ce qu'on appelle avoir de la tête; j'en aurai, je te le promets. — J'ai très-bien remarqué la figure de ce jeune homme dans le peu d'inſtans que je l'ai vu, elle eſt bien mieux que je ne m'y attendois; il a dans la phyſionomie quelque choſe de naïf & de fin qui eſt très-agréable; il me ſemble que je n'ai point vu d'homme auſſi bien, & il mérite quelqu'attention: j'avoue que j'en ſuis un peu frappée; je ne ſais ſi c'eſt parce que mon imagination étoit prévenue. — Serai-je longtems ſans entendre parler

de lui? Ce premier moment eſt déciſif, mais qu'eſt-ce qu'il décidera? Il peut très-bien être de ces hommes dont l'ame ne ſe meut point, qui ſont peu ſuſceptibles d'impreſſions. Il ſuivoit un renard, il a vu une femme; la différence des objets le frappe un peu, mais il en reſte là; point de curioſité, point de ce ſentiment qui naît de la ſympathie, point de cet intérêt qui nous rapproche les uns des autres, & alors Dieu béniſſe le pauvre homme, il ne méritoit pas de me rencontrer jamais, & qu'il reſte avec ſes chiens & ſa chère famille. — Cependant ſa chaſſe aura été un peu dérangée, il aura eu d'autres idées au moins pendant un moment; c'eſt tout ce qu'alors on pouvoit prétendre, & le champ des poſſibilités eſt ouvert. Tu vas nous traiter, lui d'imbécille, & moi de viſionnaire; je vois tout ce que tu penſeras: tes idées ne valent pas les miennes, & je crois bien que nous n'aurons jamais les

mêmes; nous verrons quelles ſont les meilleures. — Enfin il m'a vue, ce n'eſt qu'un homme qui a vu une femme; mais toutes les grandes hiſtoires ont commencé par-là, & ſi je peux, ce ſera une hiſtoire. Pendant mon abſence, il s'eſt paſſé chez moi un autre événement: pour un être ſentimental, tout eſt événement. Ce ſont les deux filles du miniſtre qui ſont venues ici ſous prétexte de me rendre leur viſite, & dans le vrai pour s'informer de l'étrangère: c'eſt ce que j'ai compris à ce que Sara mon hôteſſe, s'eſt empreſſée de me dire à mon retour. J'ai voulu voir tout en détail: il m'eſt important de ne pas ignorer ce que l'on penſe. J'ai pris Betty dans ma chambre, & j'ai appris d'abord que l'on s'occupoit déjà de moi, que l'on étoit curieux de me connoître; juſqu'à préſent on m'a regardée comme une malade qui devoit aller à Bath dans la ſaiſon, quoique je n'en aie jamais dit un mot. Le miniſtre & ſa famille

ont été très-fâchés de n'être pas chez eux lorſque j'y allai ; ils me font dire qu'ils ſeroient charmés de me voir ſi je voulois leur faire l'honneur d'y retourner. — Mais, Betty, comment peuvent-ils ſouhaiter cela, ils ne me connoiſſent pas? — Oh, ils ſavent bien que miſs eſt une dame de Londres, & j'ai dit que vous étiez ſi bonne, ſi généreuſe, ſi riche, que vous étiez comme une ladi. — Et votre mère, qu'a-t-elle dit? — Que vous étiez venue ici dans un beau caroſſe à quatre chevaux, & qu'une connoiſſance de Londres vous avoit extrêmement recommandée ; que vous étiez ſûrement d'Irlande, fort riche, & j'ai dit auſſi que miſs avoit de bien belles robes, que vous receviez beaucoup de lettres, que vous liſiez & écriviez preſque toujours, & que vous ne vous coëffiez preſque jamais.... C'eſt bien là à peu près ce que je voulois que l'on dît de moi, & d'abord j'ai vu la petite vanité de ces bonnes

gens, qui veulent que ce ſoit une femme de condition qui ſoit logée chez eux; elles répondent à merveille à mon intention, & il m'eſt bien permis de tirer parti de ce petit défaut, je ne ferai que le ſeconder; ils me croiront une princeſſe du ſang s'ils veulent, je ne ſuis pas obligée de corriger leur crédulité. — Je veux d'abord être reſpectée, je me cacherai, & l'on me croira quelque choſe; enſuite, j'aurai toutes les vertus; les femmes, les commères, les vieilles filles même n'auront pas la plus petite priſe, & quand j'aurai étonné tout le canton par ma réſerve, quand j'aurai captivé l'admiration de tous les voiſins, quand ma belle réputation m'ennuyera, je retournerai vers toi, & je te dirai que tous les hommes ſont trompeurs ou trompés, & que ſans doute tel eſt leur bon plaiſir. — Demain je ferai ma ſeconde viſite à notre miniſtre; tu comprends les reſpects, les préve-

nances de toute la famille; je ſerai affable avec cette hauteur qui en impoſe, modeſte avec ce ſang-froid qui humilie, folle avec ces manières qui annoncent la ſupériorité; ils ſeront à mes pieds ſi je veux: tu ne ſens point ce que cela vaut à l'amour propre; groſſièrement tu préfères l'amitié familière de milord; tu fais trop de cas de la réalité, je ne ferai jamais de toi un grand philoſophe; je t'aimerai cependant toujours. Adieu, chère Nancy.

LETTRE XII.

De Camille à Nancy.

Le 15 Juin.

LAISSES-moi, ma chère amie, te dire tout ce qu'il m'arrive, t'ennuyer de tous les petits détails de ma vie; j'ai la paſſion d'écrire comme un auteur de vingt ans, je crois en conſcience que j'aurois très-bien pu en devenir un: n'ai-je pas aſſez d'érudition & d'imagination pour faire des romans, par exemple? Quelques portraits, beaucoup de circonſtances minutieuſes, bien détaillées, ne ſont pas ſi difficilles à imaginer; & puis des enlèvemens, des reconnoiſſances, des gens qui ſe croyent ce qu'ils ne ſont pas ou qui ne ſavent pas ce qu'ils ſont, il me ſemble que je ſaurois inventer tout cela; je voudrois ſeulement un peu plus de variété dans le dénouement: toujours le mariage ou la

mort. Un pauvre auteur ſe tue de peine à conduire là un homme & une femme, qu'il a tâché de rendre intéreſſans aux dépends de la vraiſemblance, & par des évènemens extraordinaires; bien rarement on y trouve les choſes que l'on rencontre dans le monde, & les ſentimens que l'on éprouve : on n'apprend rien pour le cœur, & il n'y a que fauſſeté pour l'eſprit. Je voudrois au lieu de tout cela un développement bien ſimple de tout ce qui ſe paſſe dans l'ame & dans la tête d'une femme juſqu'à vingt-cinq ans; une hiſtoire fidelle de ce combat de toutes les paſſions, de l'amour, de l'ambition, de l'amour-propre, de la jalouſie, de la crainte, de l'eſpérance, de la curioſité, & cela dès leur naiſſance, juſqu'à leur entier effet. Ces paſſions ſe trouvent certainement dans le cœur de toutes les femmes : leurs différentes combinaiſons viennent de la variété des caractères, & pour les mettre

en jeu, il n'eſt pas néceſſaire d'évènemens extraordinaires; le train de la vie la plus ſimple, la plus commune, ſuffit. On connoîtroit alors ce qui décide du ſort d'une femme, ce qui fait ſon caractère : hélas ! on verroit que les circonſtances ſont plus que l'éducation; que le tempérament fait plus que les principes, & que trop rarement les femmes ſont heureuſes par le cœur : on apprendroit à s'en défier, à ne pas porter ſes prétententions ſur des chimères. — Si tu pouvois un peu réfléchir, tu ſentirois toutes ces vérités; mais, ma pauvre Nancy, ce n'eſt pas de ton hiſtoire que je ferai un roman, les foibleſſes d'une femme n'en ſont pas toujours un, & la gazette de Gnide n'eſt pas toujours intéreſſante. Je ne ſais ce que deviendra la mienne; je ne prévois pas trop ce qui arrivera : en attendant, je penſe, je réfléchis des volumes; tout eſt pour moi un ſujet d'idées, de conjectures,

& tu comprends ſur quoi elles tombent. Une femme ſaiſie de ſon objet ne s'en écarte pas, & avec l'activité que j'ai dans l'eſprit, j'ai de quoi m'occuper. — Sans le vouloir, je me trouve engagée dans une entrepriſe qu'il faut ſoutenir : ils ont voulu croire ici que j'étois un perſonnage très-important par mon état & par ma condition ; mon amour-propre ne veut rien en rabattre. Je crois avoir de quoi ſoutenir l'erreur juſqu'au bout, & je n'irai pas me rabaiſſer aux yeux de ceux qui m'ont élevée ; ſans les tromper, je leur aiderai à croire, & voilà tout : cela eſt bien permis : les grandes réputations n'ont peut-être pas commencé autrement. — Enſuite, ce ſir Robert, veux-tu que je renonce aux impreſſions que j'ai faites ſur lui ? ſur l'homme le plus diſtingué, le plus intéreſſant du canton ? en conſcience de femme, je ne le puis : d'ailleurs, ma chère Nancy, je ne ſuis pas abſolument ſans eſpérance,

je commence à avoir aſſez bonne opinion de ce jeune homme; je crois qu'il n'eſt pas impoſſible d'en faire quelque choſe. — J'ai été chez le miniſtre comme je te l'avois annoncé; & comme je l'avois prévu, toute la famille m'a rendu les plus grands reſpects. Le bon-homme a été d'abord plus empreſſé de me faire ſon hiſtoire, que de s'informer de la mienne; ſans doute qu'il ſe croyoit aſſez inſtruit, & qu'il reſpectoit mon *incognito*. Pour partager mes plaiſirs avec toi, je te dirai qu'il a été chapelain du duc de Newcaſtel; qu'il a mangé ſouvent à ſa table depuis qu'il étoit miniſtre d'état; que ce Seigneur faiſoit beaucoup de cas de lui, & l'appeloit ſouvent bon-homme: il a été chargé quelquefois de commiſſions très-importantes, entr'autres un jour il porta un paquet de très-grande conſéquence à milord *Holderneſs*, &c. &c. Enſuite, comme j'ai gagné ſa confiance, j'ai ſu que le béné-

fice rendoit fort peu ; que le presbytère tomboit en ruine, & que l'on ne vouloit pas y faire les réparations néceſſaires ; de plus, ne ſais-je pas confidemment que ſa femme a beaucoup de vanité, & qu'elle en donne trop à ſes filles qui ſont élevées comme de grandes demoiſelles. — Après cette importante converſation que j'ai écoutée avec le plus grand intérêt, j'ai bu le thé avec la chère famille. — Les deux grandes filles ne ſeroient pas mal, ſi elles étoient tout-à-fait villageoiſes ; mais leur mère, qui a été jadis marchande de modes, leur met les coëffures qu'elle vendoit il y a vingt ans, & à force de peine & de correction, elle eſt parvenue à en faire des êtres parfaitement mauſſades & diſgracieux. — L'aînée, ſur-tout, qui doit bientôt aller à Londres, & qui en conſéquence a mérité plus d'attentions, eſt inſupportable par ſes manières polies, ſes complimens, ſes révérences éternelles &

gauches. Dis-moi pourquoi les hommes ont ſi peur de laiſſer la nature comme elle eſt ? il ſemble que nous avons la charge de gâter ce qu'elle fait. — Dans la converſation générale, on s'eſt empreſſé de me mettre au fait de tout le voiſinage ; les amis, les voiſins, les paroiſſiens ont tous paſſé en revue : milord *Walmore*, & ſon fils, ont eu leur tour, & ici j'ai prêté l'oreille. D'abord, on s'eſt vanté d'aller quelquefois au château ; milord eſt ſi bon, ſi reſpectable, il eſt vieux & malade : toutes les femmes enſemble ont voulu parler de miladi ; le miniſtre a impoſé ſilence en diſant qu'il ne faut dire du mal de perſonne, ſur-tout de ceux qui peuvent faire du bien. Pour ſir Robert, c'eſt un homme charmant, ſi bon, ſi charitable ; il fait toutes les affaires de ſa famille. Il devoit aller à Londres & voyager, mais il ne quitte point ſon père depuis qu'il eſt infirme. — Ce bon jeune hom-

me; avoue, Nancy, qu'il eſt intéreſſant; il ne lui manque que d'avoir l'ame ſenſible, & sûrement cela doit être; il aura auſſi cette ingénuité, cette candeur qui fait qu'on ne ſe défie jamais, & que l'on eſt toujours trompé: il te fait envie, j'en ſuis sûre; mais, ma chère amie, tu as la ville, laiſſe-moi la campagne. Pendant mon abſence, pendant que je m'occupois de lui chez le miniſtre, il eſt venu chez moi, ce ſir Robert. Sara s'eſt empreſſée de me l'apprendre à mon retour: l'indifférence que j'ai témoignée n'étoit pas tout-à-fait ce que je ſentois; je laiſſai parler Sara, j'ai penſé aux queſtions que je voulois faire; je n'ai pu découvrir bien poſitivement quel étoit l'objet de la viſite; il y entroit au moins quelque curioſité ſur moi; comment l'a-t-il ſatisfaite? — Qu'eſt-ce qu'il eſt venu faire ici ſir Robert, Sara? — Ah, miſs, il vient quelquefois ici pour s'informer de ma famille, de Betty qu'il aime beaucoup. —

Il n'a point fait de queſtion? — Pardonnez-moi, miſs; quand je lui ait dit qu'il y avoit une dame qui demeuroit ici, il a dit qu'il croyoit vous avoir rencontrée l'autre jour à la chaſſe, & il vouloit ſavoir beaucoup de choſes. — Je lui ai ſimplement dit que vous étiez malade, que vous aviez sûrement des chagrins, car vous liſiez & écriviez beaucoup, & ſortiez fort peu; que vous étiez allée chez le miniſtre de Clamſted, & que vous étiez venue de Londres dans votre équipage. Il a voulu ſavoir votre nom, & la couleur de votre livrée; j'ai dit que vous ne vouliez pas être connue; c'eſt comme miſs nous a dit, & elle eſt ſi réſervée, ſi modeſte, que je n'ai pu dire que cela, quoiqu'il eût bien voulu en ſavoir davantage, & ſur-tout ſur la famille de miſs: j'ai dit ſeulement encore que miſs recevoit ſouvent des lettres qui lui donnoient sûrement des nouvelles de ſes parens.... Tu comprends

que Sara eſt ſimple & cauſeuſe ; c'eſt de quoi il faut tirer parti, & j'ai cru que c'étoit ici le moment de dire quelque choſe de moi : je l'ai fait avec cet air de confiance qui promet la vérité. — Hélas ! ma pauvre Sara, je ne ſuis point modeſte, je n'ai point de raiſon d'être fière ; je ſuis pauvre, & mes parens ſont Irlandois : vous ſavez que la nation n'eſt pas aimée dans ce pays. — J'ai été élevée à Londres, où mon père a été ruiné par des procès ; il a été obligé de ſe retirer dans une province d'Irlande, où il a un parent qui a des terres & des titres, dont il doit hériter. Je n'ai pu le ſuivre, parce que j'étois malade ; il m'avoit laiſſée à Londres avec une gouvernante qui eſt auſſi tombée malade, & comme je ne pouvois plus ſoutenir la ville, à cauſe de mes maux & de mes chagrins, je ſuis venue ici juſqu'à ce que je puiſſe ſupporter la mer & rejoindre ma famille. — Un de mes parens, qui eſt

Baronet, & qui va ſiéger dans la chambre haute d'Irlande, doit venir me prendre dans quelques ſemaines. — Pour le peu de tems que j'ai à être ici, il ne vaut pas la peine que l'on ſache qui je ſuis; ainſi je vous prie, Sara, de ne point dire ce que je vous confie : vous êtes de braves & honnêtes gens, à qui je voudrois faire du bien, & chez leſquels je ſuis charmée d'être; ainſi j'eſpère que vous me garderez le ſecret. — Oh ! nous ſommes bien au ſervice de miſs; d'où qu'elle ſoit, nous l'aimons beaucoup : on doit reſpecter les honnêtes gens de tous les pays..... J'ai bien vu que mon hiſtoire m'avoit ôté plus de la moitié de la conſidération de cette bonne femme. Comme c'étoit mon ouvrage, j'en ai ri, & je me ſuis bien promiſe de la regagner quand j'en aurois beſoin : je ne veux plus éblouir, je veux intéreſſer. — Or, tu conviendras qu'un auteur qui voudroit faire fondre

en larmes ſes lecteurs, ne pourroit pas inventer une poſition plus favorable que celle d'une illuſtre étrangère, dont les parens ſont ruinés, & qui cherche la retraite à cauſe de ſes maux & de ſes chagrins; je te prie de te bien perſuader que c'eſt la mienne, & de former ton ſtyle en conſéquence. — Sara m'a dit encore que ſir Robert avoit ſouhaité de voir mon logement; qu'elle n'avoit pu lui refuſer de lui laiſſer voir la première chambre; qu'il n'avoit fait que regarder, & entr'ouvrir les livres qui étoient ſur la table. Voilà une curioſité bien caractériſée : quel en eſt le principe? La première apparition l'a-t-elle frappé? Son cœur eſt-il ému? L'empire de notre ſexe ſur le ſien a-t-il ſon effet? C'eſt ce que je ſaurai, c'eſt ce que je verrai inceſſamment, c'eſt ce dont j'abuſerai de toutes mes forces, ſi je puis, & l'on peut prévoir que cela arrivera. Un homme à ſon âge, élevé au ſein de

ſa famille, qui n'a preſque point quitté la campagne, doit avoir une ame neuve, qui ſe laiſſera maîtriſer par les apparences, & je ſaurai prendre celle qui me conviendra ; l'habileté néceſſaire pour cela, je la dois à mon éducation, à mes réflexions, à cet eſprit que tu mépriſes ſi ſouvent. J'eſpère cependant, ma chère Nancy, que l'idée d'un homme trompé te raccommodera avec moi; tu ne vois peut-être pas une grande gloire à celui-là, mais l'ouvrage ſera plus complet, & tu finiras par rendre hommage à mes talens, à mon génie. On ne ſait pas encore tout ce que peut une femme à qui la nature en a accordé, & qui veut s'en ſervir ſans écouter ſon cœur. Adieu, chère Nancy; il y a un ſiècle que je n'ai eu de tes nouvelles.

LETTRE XIII.

De Camille à Nancy.

Le 24 Juin.

IL y a bien longtems, ma chère Nancy, que je n'ai reçue aucune de tes lettres, & il y a plus de huit jours que je ne t'ai écrit; ſi je ſuis encore longtems loin de toi, je te ſerai tout à fait étrangère, & c'eſt ce que je ne veux pas. — Je te demande encore quatre ou cinq ſemaines, & tu n'auras plus la peine, ni de me lire, ni de m'écrire; il me faut encore ce tems-là pour ma ſanté qui devient tous les jours meilleure. J'ai repris mon embonpoint & ma fraicheur, il ne me reſte de mes maux que cette langueur qui donne l'air touchant, & qui perſuade ce qu'on veut : d'ailleurs, mon amour propre eſt piqué au jeu. — Tu te moques de moi, je le vois; je veux que nous ſoyons convaincues que tu as tort

ou

ou raiſon, & il ne faudra pas beaucoup de tems pour cela; des impreſſions bien faites vont leur chemin & ne ſe cachent pas longtems. Je ne ſuis pas encore découragée; au contraire, je m'intéreſſe tous les jours plus à ce ſir Robert, il a beſoin de finir ſon éducation, il faudra peut-être le mener à Londres, & je pourrois bien me charger de ce ſoin. Lorſque je te le préſenterai, j'eſpère que tu lui accorderas ton amitié & ta protection; mais il ne faut point penſer encore où je le menerai. — Ces campagnards ſont bien peu empreſſés: croirois-tu que depuis qu'il a été ici, j'ai été ſix grands jours ſans en entendre parler? une ſeule fois, il a paſſé à cheval devant notre maiſon. Je me promenois dans notre verger, près du chemin: comme les chaſſeurs ſont accoutumés à ſuivre ce qui fuit, je me ſuis preſſée de rentrer & d'éviter ſa rencontre: il a continué ſa route, & tout ce que je pus voir, c'eſt

qu'il tournoit ſa tête très-ſouvent ; c'eſt trop peu, il pouvoit très-bien chercher à m'aborder, il ne tenoit qu'à lui. Eſt-ce timidité ? eſt-ce dédain ? Je n'en ſuis pas encore à compter ſes fautes ; mais qu'il ne me mette pas à même de le punir & de me venger : j'aurois bientôt abjuré la pitié. — Enfin, avant-hier, nous nous ſommes rencontrés chez le miniſtre, j'y étois allée par déſœuvrement ; ſir Robert y vint comme nous prenions le thé ; toute la famille ſe proſterna, le careſſa, par honneur ; on le plaça près de moi, & tout cela ne ſe paſſa point ſans quelqu'émotion de ma part. Je n'étois point parée, j'avois mis la petite robe brune, un chapeau fort avancé : j'étois la modeſtie & la réſerve même. Le bon curé parla de moi, m'appela ſa chère voiſine, & ſir Robert prit ce moment pour me ſaluer, & pour m'adreſſer avec grâce un compliment fort honnête ; je répondis peu, mais je re-

marquai bien ſa figure, elle eſt charmante, Nancy; de grands yeux bleus, un nez bien fait, une bouche dont le ſourire eſt fin & agréable, de belles dents, un air noble, une phyſionomie douce, ſereine, qui intéreſſe; des manières ſimples & naturelles; on voit que l'art & l'éducation n'ont point gâté ce que la nature a ſi bien fait; ce n'eſt pas la politeſſe fauſſe & empreſſée de la ville, c'eſt l'expreſſion de la bonté & de l'honnêteté accompagnée de grâces. — La converſation a d'abord été générale; la femme du miniſtre a voulu pluſieurs fois le remercier de quelque choſe, il l'a toujours interrompue; il m'a paru avoir de l'eſprit. — Je ne ſais comme la converſation eſt tombée ſur les femmes; j'ai cru entrevoir que le jeune homme en avoit mauvaiſe opinion: autre vengeance, autre punition qu'il mérite. De quel droit, je te prie, cet être maſculin prétend-il penſer mal de nous?

Se croiroit-il autoriſé par les quolibets, les lourdes plaiſanteries d'un bon homme de père, d'un pédant de précepteur, de quelques vieilles femmes même: les imbéciles! il adorera juſqu'à nos défauts. — On a propoſé une promenade au jardin. Pendant que le miniſtre prenoit ſa canne & les femmes leurs chapeaux, il s'eſt approché de moi, & à ce qu'il m'a paru, avec quelqu'embarras; c'étoit, je crois, quelque compliment qu'il vouloit faire. Pour le mettre à ſon aiſe, je lui ai dit en riant: monſieur, quand on a mauvaiſe opinion des femmes, il faut les fuir. — Je l'ai pu juſqu'à préſent, miſs; on fait quelques fois des rencontres.... Qui ne dérangent point la chaſſe, ai-je interrompu en joignant la compagnie. — Pendant le reſte de la viſite, il a trouvé le moment de me dire qu'il voudroit avoir l'honneur de me rendre ſes reſpects chez moi, qu'il n'avoit pas oſé le faire; qu'ayant le bonheur

d'avoir une voiſine ſi aimable, il voudroit bien faire ſa connoiſſance. — Je ne l'ai point interrrompu, mais d'un ton de politeſſe & de réſerve, j'ai dit que je ne voyois perſonne, que je vivois très-retirée, que j'étois ici pour ma ſanté; que d'ailleurs, j'étois une étrangère inconnue, à laquelle on ne devoit faire aucune attention; & après quelques tours de promenade avec toute la famille, j'ai appelé Betty, & je ſuis partie pour revenir chez moi. La queſtion ſi ſir Robert m'accompagneroit, s'eſt bien préſentée à moi; il n'y a pas ſeulement penſé. — Betty, dans le chemin, a voulu me faire ſes petites queſtions; j'ai dit du mal de lui avec la plus grande indifférence. De tout cela il en étoit réſulté un mécontentement & de l'humeur; j'aurois voulu ôter de mon eſprit toutes les idées qui l'occupoient; j'allois y parvenir, je m'en applaudiſſois, lorſqu'hier après midi, j'entendis quelque bruit dans la maiſon,

Un moment après, Betty, tout eſſoufflée, vint me dire que ſir Robert étoit en bas, & demandoit à me voir; c'étoit un grand événement. Je tins conſeil un moment, la politique me dit qu'il falloit en paroître fâchée, & en conſéquence, je dis que j'avois mal à la tête, & que je ne voulois voir perſonne. — Betty, d'un air fort triſte, fort affligé, me dit qu'elle n'oſeroit jamais le renvoyer, qu'il en ſeroit fâché, qu'on lui avoit trop d'obligation pour lui faire de la peine, & que ſa mère me demandoit en grâce de recevoir ſa viſite. — Dès que ma charité a été intéreſſée, tu comprends que je n'ai pu refuſer; j'ai murmuré, j'ai paſſé devant un miroir, j'ai rajuſté quelque choſe de ma coëffure, mis un manteleť, & je ſuis deſcendue au parloir de mes hôtes; j'ai cru voir qu'il étoit étonné de ce que je le recevois là; mais dans ma chambre, c'eût été une faveur, & il n'en eſt point d'indifférente. Les com-

plimens, les lieux communs n'ont pas manqué de rendre la viſite ennuyeuſe. — Un inſtant après, il eſt venu un ſi grand nombre de payſans qui avoient affaire à Sara & à ſon mari, qu'il a fallu changer le lieu de la ſcène; nous ſommes montés dans ma chambre, j'ai retenu Betty : ce petit incident a mis plus d'aiſance dans la converſation. L'amour-propre de cet homme n'a pas voulu me laiſſer ignorer qu'il avoit de l'eſprit & des connoiſſances, & qu'il n'étoit pas un campagnard ordinaire; en effet, il eſt étonnant qu'élevé loin du monde, il ait autant de légéreté, de gaieté & de grâces; j'en ai été enchantée, & il n'aura tenu qu'à lui de l'être auſſi. — Nous avons parlé muſique, poéſie, philoſophie; & avec modeſtie & indifférence, je lui ai fait voir que je n'étois pas de ces femmes qui ne s'occupent que de coëffures & de colifichets. — J'ai vu croître ſon admiration & l'envie de mon-

trer ſon eſprit. En me flattant, il m'a dit pluſieurs jolies choſes; il a parlé de l'Irlande, de manière à me faire juger qu'il croyoit ſavoir qui j'étois. J'ai vû qu'on n'avoit point gardé le ſecret ſur mon hiſtoire, & que j'avois bien confirmé dans l'eſprit de ſir Robert tout ce qu'on lui avoit dit en confidence ſur ma haute condition. Il m'a parlé de ſa famille, d'une ſœur qui ſeroit charmée de me connoître; il m'a offert des livres, je ne ſais quel roman ou quel ouvrage nouveau ſur les paſſions, & à cette occaſion, il a dit qu'il commençoit bien à croire que l'hiſtoire des paſſions n'étoient pas toujours des romans. — Il a parlé encore d'un couſin qu'il attendoit de Londres, & qui eſt fort aimable. J'ai eu un peu peur de ce couſin de Londres, Nancy; j'ai bien vîte témoigné la plus grande répugnance à voir du monde & à faire des connoiſſances; j'ai marqué mon goût pour la retraite, & il en a été

ſi bien perſuadé, qu'il a cru devoir s'en aller. — Il a dit que c'étoit bien dommage que je fuſſe ſi ſauvage, & qu'il tâcheroit de m'apprivoiſer s'il lui étoit permis de venir me voir quelques fois. — Je n'ai point répondu, mon air n'a rien dit, & il m'a quittée très-reſpectueuſement. Lorſque j'ai été ſeule, mille idées ont trotté dans ma tête; la défiance, l'eſpérance ſe ſuccédoient tour à tour; je ſentois un véritable intérêt naître dans mon cœur, & quand j'écoutois l'amour-propre, il me diſoit que j'avois inſpiré du reſpect & quelqu'admiration. Mais, Nancy, que veux-tu que je faſſe de ce reſpect & de cette admiration? Ce jeune homme a beaucoup d'eſprit, il ſe défendra contre les impreſſions, il réſiſtera aux attraits, à l'empire d'une femme; mais pourquoi y réſiſtera-t-il? Son ame eſt-elle d'une trempe différente? En effet, quelle impoſſibilité.... En vérité, Nancy, ce monde eſt celui des poſſibi-

lités ; mon orgueil a bien envie d'y croire, & me voilà preſqu'en train de te mépriſer ; mais non, compte ſur ma protection : quand même je ſerois heureuſe, également je t'aimerois. Adieu, chère amie, ne me laiſſes pas longtems ſans avoir de tes nouvelles.

P. S. Encore un mot, je te prie, de ce couſin de Londres, il m'inquiète ; il l'a nommé Belfloor ; ſaches s'il eſt connu de quelqu'un de tes amis : tu comprends combien il importe que je ſois ignorée de toute la terre. Il convient auſſi, je crois, qu'autour de toi, on ſache que je ſuis paſſée en France, & delà en Italie. — Emploies pour moi ta prudence & ton adreſſe : ton intérêt n'eſt-il pas lié au mien ? Adieu.

LETTRE XIV.

Nancy à Camille.

Ce 26 Juin.

QUE veux-tu, ma pauvre Camille, que je réponde à tes lettres ? Si je diſois tout ce que je penſe de ton ſir Robert, tu ſerois fâchée. Et comment, je te prie, ne pas rire d'un homme qui devient immobile comme une pagode, parce qu'il trouve une femme près d'un bois ? Mais, c'eſt beaucoup ſans doute qu'il ne t'ait pas priſe pour une bête féroce. Pardonne-moi encore ſi je trouve ſes propos d'une inſipidité inſupportable : en vérité, il eſt auſſi imbécille par ſes diſcours, que par ſes procédés. D'où te vient la fantaiſie de remplir tes lettres de toutes ces miſères, & ta tête de tant de folles chimères ? Voilà bien de quoi faire des projets : déjà il t'a quittée reſpectueuſement à la quatrième ou cinquième

fois qu'il ta vue..... Crois-moi, Camille, n'écris plus, & reviens, ou je ſuis en peine de ta cervelle. Je ſuis bien éloignée de traiter les hommes avec cette importance & cette pédanterie; il faut s'en amuſer, ma chère, ils ne ſont bons qu'à cela: il eſt ſi aiſé d'en faire des jouets quand on connoît leur amour-propre! Je vais t'apprendre, par mon exemple, comment il faut les traiter. — J'étois l'autre jour ſeule, je ſortis de ma toilette, lorſqu'il entra chez moi un homme d'aſſez bonne mine; il avoit l'air aſſez cavalier, il n'étoit ni jeune, ni vieux; il portoit une petite perruque ronde, un habit bleu bordé d'or, une aſſez groſſe canne à la main. J'eſpère, dit-il en entrant, que vous êtes miſtriſs Nancy Tomfield; comme je vous ſuis inconnu & qu'il m'eſt néceſſaire de vous parler, je ſuis entré ſans me faire annoncer. — J'ai froncé le ſourcil, j'ai dit que je ne recevois point de viſite le matin, & que

j'étois fâchée de la négligence de mon domeſtique. — Je ne veux point vous fâcher, mademoiſelle, je n'ai jamais fait de peine à perſonne, & ſi je n'étois pas l'oncle de mon neveu, je ne ſerois pas ici. — Je ſais que milord *Belton* vous eſt attaché; il n'a de parent qu'un grand-père très-vieux, dont il doit hériter de grands biens: ce grand-père voudroit le marier avant que de mourir; il a en vue un parti très-convenable; mais mon neveu s'y refuſe, & ne veut pas ſe marier. Nous croyons, mademoiſelle, que vous êtes l'obſtacle que nous devons vaincre avant que d'employer la rigueur, & d'en venir à des moyens fâcheux..... Ici j'ai témoigné de l'humeur & de l'impatience. — J'ai propoſé de vous parler, a-t-il continué; de vous demander de renoncer à milord *Belton*, & même de l'engager à épouſer la perſonne que ſon grand-père lui deſtine, & qui doit lui procurer par-là une gran-

de fortune. — Si vous pouvez y réuſſir, mademoiſelle, on vous promet une très-groſſe marque de reconnoiſſance, que vous fixerez vous-même : je crois que vous ne pouvez pas vous plaindre de mon procédé. A la fin de ſon diſcours, il m'a regardée avec attention; j'ai cru remarquer qu'il y avoit quelque choſe de plus, & que je faiſois quelqu'impreſſion ſur lui; je me ſuis promiſe d'en tirer parti. J'ai avoué que je connoiſſois milord, j'ai nié qu'il me fût attaché, & que je fuſſe un obſtacle à ſon mariage. Pendant cette juſtification, ma pantoufle eſt tombée, il a bien fallu la remettre; il n'a tenu qu'à lui de voir un très-joli pied, il l'a regardé, & alors prenant un ton plus affectueux, j'ai mis ma main ſur ſon bras, & je lui ai dit: Monſieur, je ſuis un peu choquée de vos propoſitions; j'ai l'ame peu intéreſſée, & vous me rendrez juſtice quand vous me connoîtrez : je ſuis très-diſpoſée à rendre ſervice à

un auſſi galant homme que vous ; je parlerai à milord, & je ferai ce qui dépendra de moi pour ce que vous demandez. — Le pauvre homme regardoit ma main, & n'écoutoit plus ce que je lui diſois. Sur les derniers mots, il l'a priſe, l'a ferrée, & m'a aſſuré qu'il avoit très-bonne opinion de moi, qu'il étoit charmé d'avoir fait ma connoiſſance ; il a ajouté beaucoup de beaux complimens, quelques galanteries, & a fini par dire qu'il reviendroit dans deux jours à la même heure, pour ſavoir ce que j'aurois opéré. J'ai tout conté à milord, & nous ſommes convenus que pendant cette ſeconde viſite il feroit dans mon cabinet, qu'il feroit venir ſon carroſſe, & que ſuivant la tournure de la conférence, nous partirions pour la campagne. Je n'ai pas manqué, pour recevoir le cher oncle, de mettre tout l'art poſſible dans ma parure ; la coëffure la plus élégante, le déshabillé le plus ga-

lant, rien n'a été oublié. Il eſt venu à l'heure marquée; je l'ai aſſuré que j'avois trouvé milord dans les meilleures diſpoſitions; qu'il étoit prêt à ſe rendre aux volontés de ſon grand-père. Le bon oncle a été très-content: il a témoigné ſa reconnoiſſance; il a fait mon éloge avec vivacité. Je l'ai prié de prendre une autre fois meilleure opinion des femmes qu'il ne connoiſſoit pas. — Il ne tiendra qu'à vous, miſs, que j'en prenne l'opinion qu'il vous plaira, & mon neveu eſt bien heureux d'avoir une amie comme vous. — Hélas, monſieur, les jeunes gens connoiſſent bien peu le prix de l'amitié, ils ſont ſi légers! ce n'eſt qu'à un certain âge que les hommes ont un vrai mérite. Il a pris le compliment pour lui, il s'eſt animé, il a dit mille choſes honnêtes, & dans un petit tranſport, il m'a baiſé la main; je l'ai retirée, & par un mouvement involontaire, en voulant m'approcher il eſt tombé à mes

pieds. — Dans ce moment, milord a paru; ah! mon cher oncle, a-t-il dit, je ſuis charmé de vous trouver ici; avouez que miſs Tomfield eſt charmante; je ſuis fâché de vous en priver pour un inſtant, ma voiture eſt là, & nous ſommes attendus. Il m'a donné la main; j'ai fait une grande révérence à l'oncle, & j'ai ſuivi le neveu. La ſurpriſe l'a rendu immobile, & nous avons entendu qu'il juroit contre les femmes. Nous ſommes montés en voiture; j'ai paſſé deux jours à la campagne. Avant que de revenir, j'ai ſu que notre cher homme ne parloit point de ſon aventure, & que par conſéquent, il parleroit encore moins de moi. Par prudence, j'ai ſeulement changé de quartier; je demeure actuellement à... où tu adreſſeras tes lettres. Cette petite hiſtoire nous a aſſez amuſés; tu ſais que je me divertis de tout, il n'y a que toi qui ne me divertis point, & ton ſir Robert m'ennuie à périr. Je ne vois pas

l'utilité de te faire paſſer en France, & il n'eſt pas bien difficile, je t'aſſure, qu'on ne penſe plus à toi; je crois qu'il n'y a plus que moi qui t'aime encore, & qui ſuis toujours, ton amie Nancy.

LETTRE XV.

Camille à Nancy.

Ce 30 Juin.

MA chère Nancy, ſi tu entends parler d'une belle Irlandoiſe, d'une fille qui frappe tout le monde par ſa beauté, qui intéreſſe par ſon air noble & décent, qui pique la curioſité par ſa réſerve, que tous les hommes s'empreſſent de voir, que toutes les femmes veulent connoître, ne demande point qui c'eſt? Tu la connois, c'eſt ton amie Camille Bak..... non, Makinſon. Oui, Nancy, c'eſt elle; ſi tu en doutes, viens dans ce pays, tu entendras parler d'elle. On te demandera. Avez-vous vu la belle Ir-

landoiſe? C'eſt ſous ce titre que je ſuis connue : je me ſuis ſi bien cachée, j'ai ſi fort exigé le ſecret ſur mes confidences, que tout le monde ſait que je ſuis une Irlandoiſe de très-grande condition. Les hommes ſoupçonnent ſeulement quelqu'aventure, les femmes languiſſent de ſavoir & deviſent; il ne s'agit plus que de livrer une hiſtoire & des circonſtances à leur crédule curioſité : les plus défians écriront peut-être à Londres, ils iroient même en Irlande, qu'ils n'apprendroient rien; ils dépendront de moi, & dans ma tête j'ai déjà arrangé quelques machines propres à faire ces chères dupes. — Tu m'aideras, ma chère Nancy; dès que les choſes ſont venues preſque d'elles-mêmes au point où elles en ſont, tu ne veux pas que je les abandonne, il y auroit de la lâcheté à ſe laiſſer dégrader, & avoue que tromper un pays n'eſt pas une choſe indifférente pour l'amour-propre. Tu es ja-

louſe du projet; je veux m'amuſer à me faire conſidérer, reſpecter, adorer même ſi tu me fâches; il eſt vrai que ce ne ſera que par la famille d'un miniſtre, par de pauvres voiſins inconnus, par de bons payſans; mais enfin c'eſt par tout ce qui m'environne; & derrière ce preſtige, ne vois-je pas ſir Robert? Un général d'armée qui projette la conquête d'un pays, commence par le regarder ſur la carte; enſuite il calcule ſes forces, il fait ſes diſpoſitions, il cache ſes manœuvres, il inſpire la ſécurité aux ennemis, & le pays eſt aux fers avant que ſes intentions aient éclaté. Ce n'eſt pas un pays que je veux; mais c'eſt la même conduite qu'il me faut tenir & que j'obſerve; c'eſt-là où eſt l'habileté & où je mets mon amour-propre: c'eſt un engagement pris, il faut le remplir ou périr; eſprit, raiſon, réflexion, expérience, tout eſt employé. Les êtres communs attendent le bonheur, il faut le

mériter. — Aujourd'hui l'objet important eſt de ſoutenir, d'augmenter cette belle réputation ſi bien commencée; il faut en couvrir les invraiſemblances; il faut que l'air, le maintien, la réſerve, la fierté, la généroſité viennent à l'appui de ce qui eſt raconté, & faſſent dire à tout le monde : c'eſt une femme de très-grande condition, très-reſpectable, que des évènemens malheureux & extraordinaires ont placée dans cette maiſon de payſan. Ce n'eſt pas moi qui le publierai, ce ſont les curieux qui l'auront deviné & découvert, & qui par conſéquent en ſeront perſuadés. Le peuple ne croit-il pas tous les jours à des fables plus difficiles? & ce preſtige m'eſt néceſſaire, Nancy. Je ne dois pas négliger l'amour-propre de ſir Robert; il faut qu'il entende dire par-tout : elle eſt charmante, elle eſt aimable, elle a toutes les vertus; ſon éducation répond à ſa naiſſance. Abſente, je ſerai intéreſſante,

& ſi ma préſence n'achève pas de le ſubjuguer, c'eſt qu'il n'eſt pas de l'eſpèce humaine, c'eſt que l'amour-propre n'eſt plus le chemin du cœur des hommes. Avec cette idée, le plan eſt conçu de ſe faire connoître de ſes voiſins, de ces maiſons que je mépriſois d'abord, de s'inſinuer ſans avoir l'air de le chercher, de ſe faire déſirer & d'en impoſer; tout cela eſt ſi aiſé à l'adreſſe d'une jolie femme, & ſur-tout avec ces bons campagnards! trop aiſé pour ma gloire, en vérité, Nancy. — Je penſois à tout cela ſamedi : dimanche eſt un jour de repos, mais non pas pour la coquetterie & les prétentions; il faut aller à l'égliſe, y paroître avec la plus grande décence, & dans une ſimplicité bien étudiée; ce ſera avec cette robe brune, ce grand bonnet, ces grandes coëffes. — Betty m'accompagna, Sara & ſon mari nous ſuivirent; les yeux furent tournés ſur moi, je n'écoutai que le ſermon,

j'édifiai par mon air attentif & religieux; je fais la charité à tous les pauvres, & je vois la conſidération s'augmenter. — A la ſortie de l'égliſe, je ſuis abordée par les deux filles du miniſtre; à elles ſe joignent d'autres perſonnes de leur connoiſſance, & dans un moment je me trouve entourée d'un cercle d'hommes & de femmes : bientôt je ſuis l'objet de la curioſité générale. Il me fut aiſé de deviner les mots qui ſe diſoient à l'oreille; mes deux amies avoient de la peine à répondre à toutes les queſtions; le différent effet des réponſes ſe liſoit ſur les phyſionomies; les uns en hochant la tête marquoient la défiance, le mépris de l'Irlande, de l'incognito, de la robe brune; d'autres en la tournant de mon côté vouloient bien faire eſpérer quelque intérêt; ceux-ci, d'une curioſité plus ardente, vouloient tout ſavoir, faiſoient des queſtions ſi près de moi, que j'aurois pu y répondre. Je voyois tout, je

remarquois tout ; il m'étoit important de connoître les impreſſions que je faiſois ſur ce petit public, & je rapportois tout à mon objet. On ſe livre à l'erreur, j'en profiterai, & je ſaurai auſſi me venger de la défiance. — Les demoiſelles *Sakſon* me préſentèrent à quelques-unes de leurs connoiſſances, & particulièrement à deux femmes, l'une un peu âgée, l'autre beaucoup plus jeune ; ce ſont deux ſœurs ; elles m'ont fait des prévenances, j'y ai répondu avec cette politeſſe qui ne ſe livre point, qui ne va point au-devant des liaiſons. — J'ai invité les deux filles du miniſtre à venir boire le thé avec moi le lendemain, & je me ſuis retirée en laiſſant tout ce monde parler de la nouvelle venue, bien perſuadée que l'on n'en penſera que ce qu'il me plaira. Ils ont cette inquiète diſpoſition, à s'occuper des autres, que donne le déſœuvrement ; c'eſt tout ce qu'il me faut ; je deviens leur proie, il

m'eſt

m'eſt bien permis de ne leur livrer qu'un leurre. — En m'en retournant, j'ai pris quelques informations ſur ces perſonnes que j'avois vues. — Qui ſont ces deux femmes, Betty, qui m'ont parlé? — Oh! miſs, m'a-t-elle dit, ce ſont deux dames qui demeurent à un mille d'ici; elles ſont fort ſavantes, elles ſavent tout ce qui ſe paſſe dans le canton, elles connoiſſent les pères, les mères de tout le monde; elles font ſouvent des mariages, & ma mère m'envoie quelquefois chez elles pour faire des commiſſions. — Et ce gros homme & cette petite femme qui ont eu tant de peine à monter dans leur carroſſe? — Ce ſont des parens de milord Walmore, & ſir Robert doit être leur héritier. C'eſt le ſeul mot intéreſſant que j'aie entendu dans la journée. Il faut, Nancy, que je ſois connue de tout ce monde, qu'ils s'occupent tous de moi. Les entends-tu faire mon éloge, deviner qui je ſuis?

De retour dans leurs maiſons; elle eſt charmante, c'eſt une femme de condition, de la cour peut-être, que ſais-je? Les uns m'aiment, les autres m'admirent, & tous ont pour moi la plus grande conſidération : je vaincrai le babil des commères, la méchanceté des vieilles filles, l'envie des jeunes; & les hommes, qu'en ferai-je? Je laiſſe à mon adreſſe, à la ſoupleſſe de mon eſprit, le ſoin d'en faire tout ce qu'il me plaira: ſi tu crois cette magie au-deſſus de mes forces, je te répondrai par mes ſuccès. — Elles ſont venues, les deux filles du miniſtre, prendre le thé; elles ont cauſé, j'ai écouté; elles ont parlé des deux dames dont elles m'avoient fait faire la connoiſſance le jour précédent; je les en ai remerciées, j'en ai dit du bien, & bientôt, comme je le voulois, elles m'ont propoſé d'y faire une viſite; j'ai témoigné quelque répugnance à ſortir de ma retraite & à voir du monde; on m'a

preſſée, j'ai cédé, à condition qu'on ne diroit rien de moi, & qu'on me préſenteroit comme une ſimple étrangère, qui eſt ici pour peu de jours : cette modeſtie, cette confidence m'aggrandit à leurs yeux, & déjà j'ai vu ce qu'elles diroient de moi. Nous ſommes parties pour cette viſite, j'ai pris Betty pour m'accompagner ; cette pauvre fille joue ſon rôle de la meilleure foi du monde ; l'argent que j'ai laiſſé appercevoir, les robes qu'elles a vues, quelques pauvres bijoux qui l'ont frappée, l'ont perſuadée que je ſuis une des premières ladi d'Angleterre ou au moins d'Irlande, & comme elle doit cette découverte à ſa pénétration, elle eſt très-empreſſée de la dire & de la répandre ; tous ſes camarades n'en doutent non plus qu'elle : c'eſt une petite trompette ſourde que je ſaurai employer à propos. Dans la maiſon où nous allons, par exemple, les domeſtiques ſeront bientôt imbus de mon

rang & de mes qualités, & comme c'eſt eux qui ſont ſi ſouvent l'opinion de leurs maîtres, tu comprends que je n'ai garde de négliger ce moyen. Nous ſommes arrivées, nous avons été très-bien reçues. Une maiſon fort ſimple, fort propre, qui annonce l'aiſance ſans opulence : il y avoit quelques viſites, on s'eſt parlé à l'oreille, & au bout d'un moment la plus âgée des demoiſelles, car ce ſont deux filles, s'eſt approchée de moi avec une eſpèce d'affection; j'ai vu que j'allois ſubir un catéchiſme; je me ſuis bien promiſe de dire préciſément ce qu'il faudroit pour piquer la curioſité, & point pour la ſatisfaire : comme je l'avois prévu, la bonne fille m'a demandé, autant que la civilité campagnarde pouvoit le permettre : d'où je venois, où j'irois, ſi je reſtois longtems ? Mes réponſes ont été beaucoup de politeſſes, des choſes vagues & ſeulement que j'attendois un parent,

qui devoit venir me prendre pour continuer ma route. Voilà deux fois, je crois, Nancy, que je me ſuis engagée avec ce parent; ne m'en connois-tu point? Je ne ſais comme je me tirerai de celui-là; mais il ne convient pas d'avoir l'air iſolé & abandonné, & ce cher parent tient les conjectures en reſpect; je ne ſais encore ſi c'eſt un oncle, un couſin, ou un grand-père: il faudra peut-être le tuer pour ſe tirer d'embarras: en attendant, il exiſte dans pluſieurs têtes, on parle de lui, & c'eſt tout ce qu'il faut. Il eſt baronet, je crois, ou au moins il le deviendra quand je voudrai, & une fille qui attend ſon parent le baronet, en impoſera aux mauvais eſprits. — La plus jeune des demoiſelles a été malade; il eſt venu à cette occaſion beaucoup de viſites, & bientôt la compagnie a été aſſez nombreuſe; des hommes, des femmes de toutes les eſpèces, excepté qu'il n'y en avoit point

de jeunes. Comme j'étois un objet nouveau & étranger, j'avois toujours le coup d'œil de la curioſité. — La converſation eſt devenue bruyante & générale, c'eſt-à-dire, que l'on parloit beaucoup à la fois. Ceux qui n'étoient pas écoutés s'adreſſoient à moi, me ſuppoſant plus de réſignation pour les entendre : ils n'étoient point trompés; j'entrois dans toutes leurs idées; j'étois touchée du rhumatiſme de l'un, j'approuvois les remèdes de l'autre; j'admirois l'habileté de celui qui parloit de ſes affaires; j'ai maudit le miniſtère; j'ai ſoutenu que l'oppoſition étoit le ſalut du royaume; je ſavois une chanſon ſur l'Amérique, une épigramme ſur milord North; j'écoutois un conte de chaſſe avec une patience que tuaurois admirée. Au bout d'une heure & demie, tout le monde m'avoit parlé, tout le monde étoit content; la curioſité redoubloit ſur moi, on vouloit ſa-

voir qui j'étois ; j'entendois ſourdement le mot Irlandoiſe : lorſque l'on vouloit parler de moi, j'avois un air modeſte & myſtérieux qui déroutoit. — Pendant ce tems-là étoient arrivés le gros homme & la petite femme, parens de ſir Robert ; d'abord j'eus formé le projet de m'attacher à eux, & de ſavoir ce qu'ils étoient ; la taciturnité du mari & la volubilité de la femme ont exercé ma pénétration ; je me ſuis trouvée près d'eux, & par une ſuite de la confiance que j'ai inſpirée au premier, j'ai découvert que c'étoit une eſpèce de philoſophe qui n'aime ni la chaſſe ni les chevaux, qui hait la cour & la ville, & qui ne s'occupe que de la campagne, & particulièrement de ſes jardins, de ſes boulingrins. Avec lui j'ai donc admiré ſon bon goût & ſa raiſon ; j'ai mépriſé tout le reſte. Dans le peu de mots qu'il a dit à ſes voiſins, j'ai entendu que j'étois une charmante ladi, & ces mots n'ont pas été perdus

pour moi, ils iront aux oreilles de ſir Robert : il me voit peu, il faut que tout lui parle de moi, que ſes parens lui faſſent mon éloge, qu'il entende les louanges que l'on me donne, & que l'amour-propre aſſure ma conquête; & je ſentois là-deſſus, ma chère Nancy, un petit contentement au fond de l'ame, il me ſembloit que je commençois aſſez bien, & que j'avois plu à tout ce monde que je venois de voir. J'avois mon approbation, & je ſortis de chez les Dagbi avec aſſez de gaieté & de contentement. Je marchois légèrement : le chemin qui nous mène de chez elle chez moi eſt charmant; il eſt en partie entre deux haies qui l'ombragent, le reſte eſt un ſentier dans une belle prairie, bordée d'un côté de fort beaux arbres; le tout fait à-peu-près quinze minutes de chemin. Lorſque j'entrai dans la prairie, je vis de loin un homme qui venoit à moi, dans le ſentier; il avoit un habit verd de mouſſe,

avec un petit bordé en or; le reſte de ſon habillement étoit blanc, il avoit un chapeau rond, une petite canne à la main. Dès que je l'apperçus, à la rougeur qui colora mes joues, à ma reſpiration un peu altérée, tu aurois deviné qui c'étoit. Betty aida bien vîte à ma pénétration; elle me dit avec vivacité, miſs, voilà ſir Robert. Je voulus dire quelque fauſſeté qui marquât mon chagrin & mon indifférence; je ne trouvai rien, & il étoit là. A ſon embarras, on voyoit bien que la rencontre n'étoit pas indifférente; & d'abord, compliment & étonnement de me trouver dans ce chemin. J'étois gaie, & je ne voulus être que cela; je plaiſantai ſur la chaſſe, ſur les promenades que je ne voulois point déranger; on me répondit que je n'étois pas faite pour rien arranger. On me plaignit d'aller à pied; je dis que je voulois m'y accoutumer, & que j'étois bienheureuſe d'avoir de bonnes voiſines

ſi près de chez moi. On me plaignit encore d'être dans un pays où il y avoit peu de monde, peu de plaiſirs; j'aſſurai que je trouvois le pays charmant, la compagnie très-bonne, & ſur-tout les rencontres fort agréables. On me dit que j'en parlois fort à mon aiſe, & que ſur-tout j'aurois tort d'en plaiſanter. Nous étions au bas de mon eſcalier; je le montai rapidement; on me ſuivit: je m'arrêtai dans la première chambre; nous reſtâmes debout. On parla de me revoir, de faire faire ma connoiſſance à ſes parens, de venir chez moi avec ſa ſœur miſs Henriette; je crois que l'on voulut dire auſſi quelque choſe de moi, de ma perſonne: on balbutia quelques mots ſans ſuite, que je compris beaucoup mieux que s'ils avoient été articulés ſuivant toutes les régles de la grammaire. Je n'étois pas auſſi ſans quelque émotion, & je n'aurois pu de même prononcer un diſcours bien ſuivi. Dis moi, Nancy?

deux perſonnes qui ont de l'émotion en même-tems ; qui, dans ces premiers momens, ne diſent point ce qu'ils veulent ; cet embarras, cette timidité, ne ſont-ce point-là les marques d'une vraie ſympathie ? ne ſont-ce point les commencemens d'une paſſion qui peut aller bien loin ? Mais tu ne ſauras point m'éclairer là-deſſus. — Nous étions reſtés debout, c'eſt-à-dire, que je ne voulois pas qu'il reſtât longtems. Il s'en alla en me parlant du voiſinage de ſa maiſon, & en m'aſſurant que tous ſes parens ſauroient bien ſentir le prix d'une voiſine comme moi : il ajouta qu'il eſpéroit que je ne refuſerois pas de faire connoiſſance avec eux. Je le ſuivis juſqu'à la porte, & des yeux, pendant un moment. Pauvre colombe ! tu n'éviteras pas le piége ; tu es homme, tu n'échapperas pas aux attraits d'un objet nouveau qui t'a frappé ; ton cœur ſubira le joug d'une femme qui ſaura te plaire & te flatter. — Tu de-

vinerois, Nancy, quelle eſt cette femme, ſi tu me voyois dans ce moment. Il me ſemble, en vérité, que j'ai préciſément la figure qu'il faut pour ſéduire tout un pays: j'ai repris la fraîcheur de dix-huit ans, & j'ai acquis cette naïveté de l'innocence dans les diſcours, cette ſimplicité de la modeſtie dans ma parure, cette langueur du ſentiment dans les yeux, cette ſoupleſſe de la vérité dans l'eſprit; & tu penſes qu'on me réſiſtera? tu crois que je ne parviendrai pas à captiver un jeune homme dont je veux m'emparer? Si cela arrive, ma chère amie, j'irai chercher des conſolations près de toi; je m'en réjouis même. En attendant, conſoles-toi de la longueur de mes lettres en penſant à mon amitié: elle ne finira qu'avec la vie de Camille.

LETTRE XVI.

De la même.

Du premier Juillet.

TU ris de mes projets, Nancy, j'entends que tu mépriſes mes deſſeins; s'ils réuſſiſſent, tu ſeras fâchée de t'être trompée; s'ils échouent, je te reprocherai de ne m'avoir pas rendue plus habile, de ne m'avoir pas donné plus d'adreſſe. J'ai dans le cœur qu'il n'y a rien d'impoſſible à une femme de vingt ans, & ſans chercher d'autres circonſtances que celles où je me trouve, je ne veux que le poſſible. Le génie, il eſt vrai, ne ſe développe que ſucceſſivement; & voilà que tout d'un coup je ſuis appelée à l'entrepriſe la plus difficile: il faut faſciner les yeux, prévenir les eſprits, en impoſer à la raiſon même. — Eh bien, tout cela ne m'effraie point; & dans le fond, de quoi s'agit-il? Qu'une jeune

fille, jolie, aimable, captive un jeune homme, lui faſſe tourner la tête au point d'en faire ce qu'elle voudra, même un mari ſi cela lui convient; je ne vois rien là de bien extraordinaire. Sans doute il y a des difficultés; ce que je ſuis, ce qu'il eſt, ſa famille, ſon ambition, ſes convenances; voilà, ſans doute, des obſtacles. — Mais cette fille eſt jolie, elle a de l'eſprit, de l'adreſſe; elle connoît les hommes, le monde; & les circonſtances la favoriſent, elle en impoſe ſur ce qui lui manque. — Lui eſt jeune, il a l'ame neuve & ſuſceptible de tendreſſe, le cœur ſenſible; que faut-il pour l'émouvoir, pour le ſéduire? Qu'eſt-ce que la nature a preſcrit pour cela? N'eſt-ce pas de grands yeux bleus, doux & animés? n'eſt-ce pas un teint & la fraîcheur de la jeuneſſe: n'eſt-ce pas les grâces, la gaieté, les talens? & avoue, chère Nancy, que je dois être aſſez sûre de mes armes. Conviens-en ſans jalouſie. Tu as froncé le

ſourcil au mot de mari ; tu as levé les épaules à la ſeule idée de ſacrement. Mais, dis-moi ; de quoi une tête bien tournée n'eſt-elle pas capable ? Oui, Nancy, telle eſt mon ambition, des chaînes éternelles ; & tel doit être mon pouvoir : j'aurai peut-être la généroſité de n'en pas abuſer ; mais je dédaignerois un empire moins complet. Il faut que le ſort de ſir Robert dépende de moi, que ſa famille en tremble & ſe ſoumette. Je dis plus, il faut qu'elle béniſſe l'étoile qui m'a conduite près d'eux : tel eſt mon plan, ma fierté n'en veut rien rabattre, & alors ne t'étonnes plus de toutes mes peines ; juſques à préſent elles ſont encouragées par l'eſpérance. J'appelle ſuccès tout ce qui ne les détruit pas ; la plus petite circonſtance favorable ajoute une pierre à mon château. — Il eſt venu chez moi, ſir Robert, je n'ai eu garde de le recevoir ; il faut commencer par les obſtacles & les difficultés :

ces chers hommes, c'eſt ce qui les anime, ce qui les attache; il faut un aliment à leur grand orgueil, à leur ſuperbe courage; ils veulent des monſtres à combattre & des victoires bien difficiles: un cœur ſimple, ingénu, qui ſuivroit ſon penchant, qui céderoit à ſes ſentimens en ſe confiant dans les leurs, n'auroit pas ſeulement leur compaſſion: tel eſt leur amour pour la gloire, qu'ils mépriſent ce qui ne leur réſiſte pas. — J'ai donc penſé à celle de ſir Robert, & je l'ai renvoyé bien durement; c'eſt le moyen de le faire revenir: je prévoyois ſa viſite, j'avois fait la leçon à Sara & à Betty. — Vous m'avez manqué de parole, Sara, je vous avois priée de ne point parler de moi, & de ne point dire qui j'étois. — Oh! miladi, tout de même, on voit bien qui vous êtes; on nous demande quelquefois ſi les parens & les domeſtiques viendront bientôt, & ſi vous reſterez longtems dans ce pays;

avec le reſpect que nous vous devons ; nous voyons bien ce que vous êtes, & nous ne pouvons pas nous empêcher de le dire à ceux qui nous queſtionnent. — Sara, votre indiſcrétion me fait bien de la peine : vous comprenez que lorſque l'on n'eſt plus riche & qu'on n'eſt qu'en paſſant dans un endroit, il n'eſt pas néceſſaire de ſe faire connoître ; ſi milord Fitzmary, mon oncle, venoit ici, je ne voudrois pas même qu'on le ſût : ainſi je vous prie, Sara, de ne rien dire de moi, & ſi ce ſir Robert revenoit pour me faire des viſites, je ne veux pas le recevoir ; il ne me convient point de faire des connoiſſances, & je vous ordonne de le renvoyer, en lui diſant, que je ne vois perſonne. Je vous prie, toutes deux, de n'y pas manquer — Le lendemain il eſt venu, j'ai entendu les deux femmes dire ce que je leur avois preſcrit ; je n'ai pu entendre la réponſe : mais Betty m'a dit qu'il avoit beaucoup

inſiſté pour me voir : elles lui ont dit qu'elles n'oſeroient pas ſeulement aller me parler de lui, & il a témoigné beaucoup de chagrin & de mécontentement, en diſant cependant qu'il reviendroit dans deux jours; que ſa ſœur avoit envie de me connoître, & que peut-être il l'amèneroit. Sa ſœur, Nancy ! je ne m'y attendois pas, & voilà qui devient dangereux : des relations avec toute la famille ſeront difficiles à ſoutenir, & j'en ai peur. En attendant, je crois deviner à cela la façon de penſer de ſir Robert ſur mon compte ; c'eſt une ſuite de ce qu'on lui a dit de moi, & c'eſt bien ce que je veux : je ſuis contente, mais ce n'eſt pas ſans inquiétude. Il s'élève du trouble dans mon eſprit, je n'avois point compté ſur une ſœur qui viendroit me voir ; mon imagination eſt aux champs, & tout mon courage peut à peine le ſoutenir. Cette viſite, il faudra la recevoir, peut-être la rendre, aller dans

ce château, y jouer un rôle, ſoutenir des fauſſetés avec aſſurance, plaire, intéreſſer, tromper : ce père, cette mère, cette ſœur, & que ſais-je encore quels autres parens inſupportables, ſeront-là : toute une hiſtoire à perſuader ! Ce père a peut-être été en Irlande, il n'a jamais entendu parler ni des Makinſon, ni des Fitzmary. Eh bien ! tant pis pour lui, plus il aura de défiance, moins je ménagerai ſon fils, moins il aura de droit ſur ma généroſité. Il faut que toutes mes forces repoſent ſur ce ſir Robert ; il eſt déjà ébloui, il ſera mon eſclave, & ils ne le rachèteront qu'au prix que j'y mettrai..... Franchiſſons un moment l'intervalle immenſe qu'il y a encore juſques-là, ſuppoſons qu'ils ont tout découvert. Eh bien ! oui, je ſuis la fille du pauvre miniſtre de Palmill ; j'ai été un peu enlevée, j'ai un peu vécu à Londres, je ſuis ton amie ; j'allois devenir peut-être ta camarade. — Imbécilles ! à quoi vous

ſert-il d'être inſtruits, ſi j'occupe le cœur de votre fils, ſi ſa paſſion pour moi le domine, ſi c'eſt moi qui doit ſeule faire ſon bonheur; & ſi mes vertus peuvent l'aſſurer? Oui, Nancy, mes vertus; mon cœur en eſt capable; connois-le, chère amie, ce cœur qui t'aime: crois-tu que l'ambition ſeule le rempliſſe; crois-tu que je puiſſe donner ma vie & mes ſentimens à la fortune, à l'intérêt? Tu ne le crois pas, tu me connois mieux. Si ſir Robert n'eût fait ſur moi une impreſſion vive, ſi à une figure faite pour plaire & pour intéreſſer il n'eût joint une ame honnête & ſenſible, ſi je n'euſſe jugé ſon cœur tendre & généreux, s'il n'eût touché le mien, il ne m'eût rien été, j'aurois renoncé à lui, j'aurois laiſſé le calme dans mes idées, & mon ambition ſe fût éteinte au même inſtant. — Je l'avoue, Nancy, & pardonne-moi, mon cœur ſe remplit de ſentiment pour le jeune *Walmore*; la préférence eſt décidée, il n'eſt plus

d'autre idée pour moi ; mais ces ſentimens, de quoi me rendront-ils capable? D'employer tous les moyens pour inſpirer la paſſion la plus vive & la plus forte ; il n'eſt point d'enſorcellement que je n'emploie, point de faſcination & de preſtige que je ne mette en jeux ; je dois tout haſarder ; il s'agit pour moi de l'amour & de la fortune : c'eſt à mon eſprit que mon cœur à confié ſon bonheur, & il en répond ſous peine de la vie. — Voilà l'énigme expliquée, Nancy ; j'aime. Je t'en prie, penſe à moi avec moins de légéreté, que ton cœur s'occupe de ton amie avec le ſérieux que mérite ma ſituation, que ton amitié m'inſpire du courage ; la mienne t'eſt aſſurée pour la vie. Adieu, chère Nancy,

LETTRE XVII.

De la même.

JE t'avoue, ma chère Nancy, que tu me fais preſque plaiſir de ne point m'écrire ; la ſituation de mon ame n'eſt plus à ta portée, ma façon de penſer, de ſentir, s'éloigne tous les jours plus de la tienne ; mais mon cœur ſera toujours près de toi ; je hais la légéreté, & je ne connois point cette manière d'aimer qui n'eſt fondée que ſur l'intérêt & ſur les convenances, qui n'admet aucune contradiction. — Quelle que ſoit la différence de nos idées, de nos ſentimens & de nos ſituations même, toujours ces premiers liens de l'amitié qui ſe ſont formés entre nous, m'attacheront à toi ; jamais ils ne ſe rompront, jamais je n'oublierai celle que tu eus pour moi. Je puis te condamner, mais non pas ceſſer de t'aimer, & je puis

te pardonner juſqu'à la légéreté dont je ſuis incapable. Je ſaurois t'aimer ſans vanité; je connois aſſez le monde, je l'ai aſſez vu pour avoir apperçu que les liaiſons les plus intimes même ne tiennent qu'aux beſoins, aux circonſtances; que le plus léger changement les anéantit, & toujours j'en eu ai horreur: mon cœur n'eſt point fait pour calculer ſes ſentimens, & la fortune me placeroit ſur le trône, que tu ſerois encore mon amie; je ne verrois tes torts que pour toi-même; c'eſt ton bonheur qui m'intéreſſera, & point mes prétentions, point mes droits ſur ton amitié: ce caractère, je le porte dans tout ce qui m'occupe, dans tout ce qui m'attache. — Ne t'y trompes pas, Nancy, ſi cet homme n'intéreſſoit véritablement mon cœur, je n'aurois pas la force de le tromper; s'il n'animoit mon ambition par les qualités de ſon ame, je mépriſerois ſa conquête, je l'aurois bientôt aban-

donné au ſort commun des hommes ; qui ne comptent que leurs convenances ou leur tempérament dans leurs relations avec les femmes ; je le livrerois à la bêtiſe d'épouſer quelque héritière par ſpéculation, ou de s'attacher à quelque femme galante par pareſſe ou par déſœuvrement. Si ſon cœur eſt ſuſceptible de ſentimens, je les développerai, je lui apprendrai à les connoître & à en jouir, & ne ſera-t-il pas heureux ? Il ne s'agit dans ce premier moment que de couvrir ce qui pourroit empoiſonner ſa paſſion naiſſante ; il faut l'éblouir avant que de l'aimer, & ſi une fois l'illuſion ceſſe, il verra ce qui eſt cent fois plus précieux que la fortune & la naiſſance. Une femme, ſans l'aimer pour lui-même, qui aura tout fait pour le ſéduire, & qui fera tout pour le conſerver, qui peut remplir ſa vie de bonheur & d'agrément, & qui ne laiſſera rien à déſirer ni à ſon cœur ni à ſon eſprit ;

eſprit ; c'eſt-là ce qu'il faut perſuader à chaque inſtant, & c'eſt là-deſſus que je ſuis de bonne foi. Je ſens naître dans mon cœur un ſentiment dont je me défierois, ſi je n'étois sûre que mon eſprit en ſera toujours le maître : chez moi ce n'eſt pas la naïveté qui caractériſera la tendreſſe, c'eſt l'envie de réuſſir, c'eſt la paſſion d'enchaîner ; je ſaurai aimer & tromper, non pas ſur ce que je ſens, mais ſur ce que je ſuis ; c'eſt-à-dire, ſur ce que le ſort m'a fait, car mon ame n'aura rien à cacher : je veux être parfaite, Nancy, & les qualités eſſentielles que je poſſéderai, effaceront le clinquant qui me manque ; je vais travailler à les acquérir encore. — S'il faut mille chaînons pour enchaîner *Walmore*, je ſaurai les forger tous ; ceux de la beauté ſont trop peu, ſans doute ; eſprit, talens, ſentimens, tout ſera employé ; il faut que ſon cœur ſoit maîtriſé, que ſon amour-propre ſoit flatté, & que ſa

raiſon ſoit contente. Je ne puis plus m'écarter de mon objet; tout ce qui ne ſeroit pas lui, me ſeroit plus inſupportable, & toutes mes actions, toutes mes occupations tendront au même but : ma vie en ſera remplie. — Tu ſais que je ſavois paſſablement la muſique ; j'ai trouvé au fond de mon coffre pluſieurs airs que m'avoit donné ce maître Italien que j'ai vu chez toi ; je trouverai sûrement dans quelques maiſons du voiſinage quelque vieille épinette, quelque vieille guittare : enſuite, je ſais peu de françois ; je veux te parler comme une Pariſienne. Il y a sûrement dans la bibliothèque du miniſtre des dictionnaires, des grammaires; je traduirai les livres que je trouverai ; je t'enverrai de mes ouvrages ; je m'exercerai ſur la politique, ſur les affaires, ſur l'agriculture : je m'inſtruirai ſur la chaſſe, ſur les chevaux. Je pourrai être de moitié de tout ce qu'il penſera; j'aſſiégerai ſon

cœur & ſon eſprit. Voilà, ma chère Nancy, les idées qui me paſſent par la tête entre mes quatre rideaux quand je ne dors pas, & lorſque je n'y ſuis plus, lorſque je ſuis bien éveillée, je me traite de folle; je penſe à toi, à mon retour, & cependant j'arrange tout doucement ma vie comme je l'ai projetté : j'ai beaucoup de tems de reſte, il faut le remplir. — J'ai été hier matin chez le miniſtre; j'ai demandé des livres; j'ai été à la bibliothèque cette fois ſans émotion; elle conſiſtoit dans trois ou quatre rayons chargés de livres dépareillés & couverts de pouſſière, je les ai parcourus; il a été un peu étonné de mes lumières ſur les auteurs & ſur les livres qu'il n'avoit pas : mais enfin j'ai trouvé à-peu-près ce que je cherchois, & Betty s'en eſt chargée. J'ai demandé ſi je ne pourrois point avoir quelque inſtrument de muſique; il a un ami qui a un pianoforté, il me le fera avoir. Je n'ai point

vu les deux filles, elles étoient occupées ailleurs; mais le miniſtre & ſa femme m'ont parlé de la viſite chez les demoiſelles Dagby, dont tu te ſouviens ſans doute; j'ai entendu mes éloges, & il m'ont dit la curioſité de ceux qui m'y avoient vue. J'ai pu voir au travers de tout cela que le ſecret gardé ſur mon hiſtoire ſe communique à merveille & réuſſit très-bien : on ſait parfaitement que je ſuis une illuſtre Irlandoiſe qui veut être inconnue, pour des raiſons de famille & d'état même; on connoît là-deſſus des circonſtances très-particulières; c'eſt ce que l'un & l'autre m'ont fait entendre de l'air le plus fin : j'ai témoigné du chagrin, j'ai demandé quand la fille aînée alloit à Londres, j'ai offert mes ſervices & mes recommandations, & de l'air de protection le plus modeſte, j'ai quitté les bonnes gens. — J'ai fait d'aſſez bonnes affaires ce matin-là; j'ai appris que la viſite chez les demoiſelles

avoit réuſſi : j'ai confirmé l'erreur ſur mon état. — J'ai des livres & de la muſique, & j'aurai un piano-forté, je dois être contente : mais ne nous trompons point, & je m'attends à mille contrariétés ; je ſerai en butte aux propos de ces femmes, de ces vieilles filles qui ſavent tout, qui devinent tout, dont la ſagacité mordante ne manquera pas de remarquer qu'une jeune perſonne jolie, qui vient de Londres & ſeule encore, a, ſans doute, de bonnes raiſons pour ſe cacher. Vois-tu leur douce malignité ſoupçonner à demi, inſpirer la défiance d'un air ſi bon ? Ces ennemis, je les craindrai, ſans doute, & je les combattrai par la conduite la plus réſervée ; rien n'appuiera les conjectures, ils ne ſauront rien de moi, & la médiſance tombera ; il m'en coûte de ne pas dire calomnie. Il me ſemble cependant que je ſuis bien innocente ; c'eſt le ſort cruel, qui arrange ſi mal les circonſtances, qui

eſt coupable. Pauvres êtres que nous ſommes ! le deſtin s'embarraſſe fort peu de nos cœurs & de nos prétentions, & toujours cependant nous en ſommes reſponſables. — Ne penſes-tu plus, Nancy, à cette viſite de ſir Robert & de ſa ſœur ? Pour moi, elle ne me quitte point, je ne ſais ce qu'elle deviendra, & elle eſt inquiétante : il eſt ſingulier comme les rapports naiſſent entre les hommes ! cette ſœur, je ne la connoiſſois pas, elle étoit nulle pour moi, je l'entends nommer, elle ſe préſente à mon imagination ; je la vois là : c'eſt quelque grande fille, une groſſe ſanté de campagne, qui me regarde avec tous ſes yeux des pieds à la tête, un air bien gauche, des queſtions qui ne finiſſent pas ; je la hais : mais ſi elle reſſemble à ſon frère, elle eſt charmante ; elle a peut-être cet air noble & ſerein, ſon ame eſt bonne, généreuſe ; je ſaurai lui plaire, elle m'aimera ; je la chéris. Que je ſuis occupée de tout cela !

Adieu, Nancy, on apporte mon piano-forté, je te quitte pour lui; ne dis plus rien de mes lettres : dans l'inquiétude brûlante où je ſuis, il faut que j'écrive, il faut un eſſor à la volubilité de mes idées; & puis, n'eſt-ce pas pour te dire que je t'aime? Adieu.

LETTRE XVIII.

De la même.

NANCY, ils ne ſont pas ſortis de mon eſprit, ces *Waimore*; vingt fois je les ai vu entrer, vingt fois mon cœur ému a répété ce que je dirois; mon imagination a voulu tout prévoir, tout deviner; elle a cherché, étudié tout ce qui peut faire impreſſion : il faut avoir l'air ſimple, modeſte, paroître eſſentielle, intéreſſante, embarraſſée, peinée de ſa ſituation extraordinaire. — J'ai toujours mis ma robe brune, un grand bonnet, mes cheveux arrangés comme une femme qui n'attend perſonne, mais à qui

l'arrangement & une certaine parure ſont naturels ; ma toilette étalée ſans oſtentation, les plus belles de mes robes négligemment pliées ſur une eſpèce de chaiſe longue ; des enveloppes de lettres avec de gros cachets ſur ma cheminée, dans mon miroir ; une table chargée de livres, de papiers, une lettre commencée, où il y a, miladi, ma chère ladi ; une autre fermée, avec une adreſſe commencée, de la muſique ſur le pianoforté ; les livres ſont un volume des tragédies d'*Othway*, un roman de miſs *Brook*, que j'ai apporté de Londres, un volume de *Locke*, & un de *Pope* de chez le miniſtre ; dans ce dernier eſt une feuille de papier où il paroît y avoir des remarques écrites. Nancy, j'ai pu faire ces fauſſetés, jouer cette vilaine comédie ! mon cœur s'eſt ſoulevé, ma fierté même s'en eſt révoltée, j'ai ri & j'ai gémi ; mais dès que ſir Robert fait la choſe extraordinaire d'amener ſa ſœur

chez moi, dès qu'il me traite comme ſi j'étois ce qu'il croit, il ne faut pas que ſon attente ſoit trompée, il ne faut pas que ſa ſœur puiſſe lui faire aucun reproche : je comprends ſon idée, il a vu que j'étois d'un accès difficile, les *Wilſon*, le miniſtre, tout le monde lui aura dit que j'étois une femme de condition qui cherchoit à ſe cacher, qui étoit malheureuſe ; je vois ſon ame compatiſſante, il me prévient, il m'offre la ſociété, les ſecours de ſa famille ; ne dois-je pas en paroître digne à ſes yeux, aura-t-il le chagrin d'avoir conduit ſa ſœur chez une femme qui ne mérite pas d'être ſon amie ? C'eſt donc pour lui ce que j'ai fait ; ſi je le trompe, c'eſt afin que ſon ame honnête & bienfaiſante ne ſoit pas dégoûtée de l'être. Tu vois, ma chère amie, que les circonſtances s'enchaînent & qu'il faut ſe laiſſer aller au haſard qui commande : laiſſe-moi être aux yeux de ſir Robert tout ce

que je puis être; j'ai là-deſſus un ſouci dévorant, & c'eſt à cela que tout ſe rapporte. — Mon piano-forté m'eſt infiniment précieux, j'en ai fait mon camarade, il ſera mon interprète, il m'aidera à dire mille choſes à ſir Robert; mais j'en joue fort mal, à peine ſais-je m'accompagner quelques airs; s'il alloit me tromper, s'il ne diſoit pas ce que je veux: je me défie de tout, Nancy, & de moi ſur-tout; prie que les ſentimens qui occupent mon cœur, ne dominent pas mon eſprit; que je n'aille pas bêtement me reprocher de tromper ce que j'aime; j'en ſuis en peine. Déjà je ne ſuis plus d'accord avec mon cœur, & je ſens dans mon ame un feu dont je tremble, & qui m'étoit inconnu: il faut qu'il m'aime, Nancy, ou je ne réponds pas de ma vie, & par aimer, j'entends qu'il ſoit ſéduit, dominé, ſubjugué à jamais, que ſa vie entière ſoit un ſacrifice, & c'eſt la fille du miniſtre de Palmill qui

doit faire cela : je ne veux pas y penſer. — A propos de cette viſite attendue, j'ai bien inquiété cette pauvre Betty ; des inſtructions, des queſtions, des défenſes qui étoient détruites par des exceptions & des réflexions ; il étoit impoſſible qu'elle fût ce qu'elle devoit faire, & je l'en grondois d'avance : d'abord défenſe de laiſſer entrer perſonne ; enſuite réfléchiſſant ſur cette ſolitude qui pouvoit m'éloigner de tout le monde, je penſois qu'il ne falloit peut-être pas que ſir Robert parût ſeul occupé à me plaire ; la jalouſie n'animera point ſa paſſion ; la rivalité ne piquera point ſon amour-propre, je n'aurai point de ſacrifices à lui faire ; il me faut des hommes à fuir & à faire craindre, des êtres à maltraiter ou à faire ſervir à ma vengeance : où les trouver ? Et là-deſſus nouvelles queſtions à Sara ſurtout ce qui habite la campagne à pluſieurs milles à la ronde ; enfin, il y a une très-belle campagne du côté de Briſtol, qui

eſt habitée pendant quelques mois de l'été, par un père & deux fils qui ont des emplois à la cour & à l'armée : voilà de bonnes victimes, Nancy ; je n'ai pas dédaigné quelques autres campagnards dont elle a parlé encore ; il faudra, ſans doute, un peu de peine pour mettre en œuvre cette nouvelle intrigue : mon eſprit ſaura y ſuffire ; ce ne ſont pas des hommes dont il s'agit, & ce n'eſt pas le défaut de courage qui me fera échouer. L'objet préſent eſt cette viſite : tu ſais que je l'attendois ; juſqu'au troiſième jour ce fut aſſez tranquillement ; au quatrième je ſentis naître l'impatience : les queſtions, les défenſes à Betty redoublèrent, je la haïſſois de ce qu'elle n'avoit rien annoncé, rien vu ; une fois elle avoit bien rencontré ſir Robert, qui lui avoit dit un mot de moi en paſſant ; elle n'avoit pas oſé m'en parler de crainte de me fâcher, & il ne l'avoit chargée de rien : la curioſité, la colère m'étouf-

ſoient, j'aurois voulu ouvrir la tête de cette fille pour voir plus vîte tout ce que je voulois ſavoir. Sir Robert a rencontré Betty, ma femme de chambre, ſans lui faire cent queſtions indiſcrètes, ſans la perſécuter! Comprends-tu cela? C'eſt donc un être qui ne ſent rien, qui ne penſe point; il y a de quoi haïr l'humanité entière: mais enfin cette rencontre ne ſignifie rien, il ne faut rien détruire encore. — Betty, il n'a point parlé de ſa ſœur, ſir Robert? Oh! pardonnez-moi, miſs, il a dit, en s'en allant, qu'il vouloit venir promener avec elle de ce côté-ci. Que je ſuis heureuſe d'avoir appris à maîtriſer mes premiers mouvemens! je l'aurois careſſée & battue tour-à-tour. — Après un moment de ſilence & d'un air indifférent, je lui dis, que je ne ſerois pas fâchée de les voir s'ils venoient ici, que ſir Robert me paroiſſoit un homme d'un bon caractère. Il ne faut pas que Betty me croie auſſi tant d'horreur pour

lui. Je vis briller la joie dans ſes yeux; elle voulut dire quelque choſe ſur ce que je lui avois défendu de laiſſer entrer ſir Robert; je l'interrompis en parlant de mon prochain départ & de l'inutilité de faire des connoiſſances; elle parut affligée; je lui dis que ſi elle vouloit, je l'emmenerois avec moi; je n'ai pas voulu négliger ce moyen de me l'attacher; c'eſt une argile dont je diſpoſe à ma volonté & qui peut m'être utile. — Mais les jours s'écouloient; je diſois, ou ſir Robert n'eſt pas un homme, ou il ne peut laiſſer paſſer le quatrième jour, ſans chercher à voir une femme qui a paru le fuir; peut-il garder ſi longtems un déſir, une curioſité? Cependant, chère Nancy, ce quatrième jour ſe paſſa comme les autres; ce ne fut pas ſans émotion de ma part; tous les bruits qui frappoient mon oreille répondoient à mon cœur, & le ſoir je fus auſſi fatiguée que ſi j'avois fait l'ouvrage le plus pénible;

j'avois trop de tems pour réfléchir à tout ce que j'avois à craindre & à ſouffrir, à toutes les peines que je me préparois. — Que de jours je pouvois paſſer dans le tourment & l'inquiétude ! Te le dirai-je, Nancy, j'ai été ſur le point de tout abandonner ; mon courage alloit s'évanouir, ſi mon ame, honteuſe de ſa lâcheté, ne l'eût rappelé ; je fis vœu de pourſuivre juſqu'au bout : ſans doute il ſeroit plus aiſé de ſuivre languiſſamment ſa triſte deſtinée, de céder aux obſtacles, d'éteindre ſon ambition ; c'eſt le parti des ames foibles & lâches, & tu ſais que la mienne eſt loin de l'être. — Ces réflexions me donnèrent de la force & de la tranquillité ; je paſſai une nuit plus calme, je vis arriver le cinquième jour ſans trouble & ſans inquiétude ; l'idée qu'il pouvoit ſe paſſer comme les précédens, en avoit éloigné l'objet, je me reprochois de n'en avoir point eu d'autres : les Dagby étoient venues, elles

vouloient me rendre ma viſite, je ne les ai pas reçues; elles m'avoient fait faire un meſſage d'honnêteté, je n'y avois pas répondu; il m'avoit été propoſé d'aller prendre le thé chez le miniſtre, je n'y avois pas penſé : je me promis d'être moins abſorbée. — Je ſommeillois aſſez paiſiblement l'après-midi, lorſque je fus réveillée par le bruit que fit Betty en montant l'eſcalier & ouvrant bruſquement ma porte. — Miſs, voilà ſir Robert : j'ai pu vaincre aſſez mon émotion pour demander tranquillement ce qu'on lui avoit dit. — Oh ! miſs, je ne lui ai pas parlé, je l'ai ſeulement vu entrer; il parle avec ma mère, & ſa ſœur miſs Henriette eſt avec lui; je viens ſavoir ce qu'il faut lui dire.... Mon cœur treſſaillit, tout ce que j'avois penſé m'échappa, & toutes mes idées s'enfuirent : cependant il faut cacher ſon trouble, il faut être cette femme de condition à laquelle on fait une pre-

nière viſite. — J'allai au-devant de miſs *Walmore*; Sara, ſans attendre la réponſe de Betty, l'avoit déjà fait monter. Dis-moi pourquoi cet intérêt de la part de ces bonnes gens? que leur importe que je voie ſir Robert, ou que je ne le voie pas? C'eſt, ma chère Nancy, parce que ce qui tient à l'amour intéreſſe tous les cœurs, & que les loix de la nature ont des droits que l'on aime & que l'on reſpecte, & il eſt dans la nature que ſir Robert aime ton amie Camille, & ſe laiſſe ſubjuguer par elle. Tu me vois ſûrement les recevoir l'un & l'autre avec cette politeſſe, cette ſérénité qui n'étoit pas au fond de mon cœur. — Sir Robert me préſenta ſa ſœur ſous le nom de miſs Henriette. Je vis bientôt que je m'étois trompée dans le portrait que je m'en étois fait; cette perſonne que je m'étois repréſentée ſi bien, n'étoit plus qu'une petite figure brune, aux yeux noirs, aux ſourcils plus noirs encore, & portant une phyſiono-

mie vive qui annonçoit peu de douceur : je pus juger bien vîte que le ſilence n'étoit pas dans ſon caractère. — Sans attendre mon compliment, elle me dit, qu'elle avoit entendu parler de moi au miniſtre, & à un de ſes parens; que lui & ſon frère lui avoient donné la plus grande envie de me connoître, & qu'elle s'étoit empreſſée de faire une viſite à une perſonne dont on diſoit tant de choſes. — Je louai ſa politeſſe qui prévenoit une pauvre étrangère inconnue, & qui avoit quelques raiſons de l'être. Je ſentois les yeux de ſir Robert attachés ſur moi; j'aurois voulu chercher les mouvemens de ſon cœur; mais il falloit être au babil intariſſable de miſs Henriette, qui demandoit au moins quelques réponſes en monoſyllabes; j'eus à peine le tems d'adreſſer quelques lieux communs de politeſſe à ſon frère. Comme je ſavourois à longs traits l'embarras avec lequel il y répondoit ! mon amour-propre ſe repaiſſoit de tout ce

qu'il diſoit & de tout ce qu'il ne diſoit pas : mes yeux déroboient avec avidité tout ce qu'ils pouvoient appercevoir de ſa contenance, de ſes regards ; ils auroient voulu percer juſqu'au fond de ſon ame : je ſouffrois de tout ce que la converſation de miſs Henriette me faiſoit perdre ; mes robes, mon logement, ma coëffure, le piano-forté, les livres, les modes paſſèrent en revue dans un inſtant : dans un autre moment il n'auroit pas été au-deſſus de mes forces d'écouter une femme & de pénétrer un homme. On s'entretint de pluſieurs choſes : j'appris pluſieurs particularités ſur nos voiſins ; je parlai de milord & de miladi *Walmore ;* ici ſir Robert prit la parole & parla avec un intérêt, une chaleur qui peignoient ſes ſentimens ; tous deux me firent des invitations pour aller au château, en m'aſſurant que leurs parens âgés & infirmes, ſeroient charmés de me voir : ſir Robert mis des nuances

dans ſes ſollicitations, que je ſus bien ſentir. Mais pourquoi cette envie de me faire connoître à ſes parens? J'en ai peur. — Je parlai de ma ſituation, de mon goût pour la retraite : miſs, me dit ſir Robert, avec un empreſſement charmant, vous ne trouverez dans notre maiſon que des amis qui ſauront s'intéreſſer à une perſonne auſſi aimable que vous, que tout le monde admire & que l'on aime d'abord. Il baiſſa les yeux, ſa voix s'affoiblit, je vis qu'il craignoit d'en avoir trop dit. — Mon ſilence, une inclination polie ne le raſſura pas : il me ſemble que le mot d'aimer ne devoit pas être prononcé dans cette viſite; il me fait bien plaiſir; mais je ne veux pas l'entendre encore. — Je pourrois te dire pluſieurs autres traits qui te feroient voir comment la victime ſe range dans ſes chaînes : mais, Nancy, pourquoi ſe gliſſe-t-il de la défiance dans mon cœur, pourquoi des craintes avec des raiſons

d'avoir des eſpérances ? Plus j'eſpère & plus je tremble : ſir Robert ne ſera peut-être qu'un homme qui ſaura trouver une femme jolie ſans l'aimer, ſans en perdre la raiſon ; qui ne cherche peut-être auſſi que des victimes : eh bien ! la guerre ſera donc juſte & légitime ; ſi l'art & l'adreſſe ſont mes armes, c'eſt qu'elles appartiennent à mon ſexe ; ſeulement que ſa franchiſe, que ſon cœur honnête & généreux ne les faſſe pas tomber. — Adieu, ma chère Nancy, cherche de la patience pour me lire, & ne va pas t'ennuyer de tout ce qu'il y a de plus intéreſſant au monde pour ton amie Camille.

P. S. A propos, informe-toi un peu de milord *Belton*, s'il ne connoît point cette famille des *Walmore*. Pourquoi ſont-ils à la campagne ? Pourquoi ne vont-ils point à Londres ? Tu comprends qu'il m'importe de ſavoir tout ce

qui les regarde : dis-moi donc tout ce qu'il m'importe, je t'en conjure.

LETTRE XIX.

De Nancy à Camille.

MA pauvre Camille, tes lettres m'ont d'abord fait rire, enſuite elles m'ont mortellement ennuyée; aujourd'hui elles me mettent en colère. Quand j'ai le tems de penſer à toi, tu me fais la plus grande pitié; tout ce que je comprends à ton verbiage inſupportable, c'eſt que tu as envie de devenir ce qu'on appelle, je penſe, romaneſque; d'autres fois je n'entends rien à ton galimathias. Tu veux inſpirer une paſſion à cet homme; tu t'imagines en prendre une pour lui, & tu te propoſes de le tromper par excès de délicateſſe, de le faire tomber dans toutes ſortes de piéges par bonté d'ame : tu le voleras, ſans doute, par généroſité. — En vérité

je ſuis en peine de ta tête, il n'y a pas un mot de raiſon dans tout ce que tu dis. Trompe ton Robert ſi tu veux, à la bonne heure, les hommes ne ſont guères bons qu'à cela : mais quelle folie de vouloir attraper toute une province ? Tu es bien modeſte de te contenter d'être une ladi Irlandoiſe ; à ta noble façon de penſer, à ton noble air, tu aurois bien pu paſſer pour une reine étrangère : le roman auroit été bien plus drôle. La vanité t'étourdit, ma pauvre enfant ; crois-moi, tâches d'être jolie & reviens : tu ne ſais pas tout ce que tu riſques, & vois un peu comme toutes les femmes riront quand tu ſeras démaſquée. Je te jure, Camille, que tu m'affliges, & je te prie de renoncer à toutes tes folies : j'ai quelquefois envie d'aller t'arracher de ce maudit village. Mais, dis-moi, lorſque, contre toute eſpèce de poſſibilité, tu auras attrapé ce cher Robert, & toute ſa charmante famille, qu'en

feras-tu ? Iras-tu te confiner dans ce vieux château, vivre avec des campagnards bien bavards, bien chaſſeurs, bien buveurs ? Ne voudrois-tu pas auſſi être mère de famille ; une Paméla bien inſipide ? Voilà le beau fruit de tes lectures : pour moi, je ne ſuis pas ſi habile que toi ; milord *Belton* me parle quelquefois de mariage, je lui réponds par un éclat de rire, & tout va à merveilles. Encore un coup, ma pauvre amie, laiſſe-là toutes tes chimères, & viens te divertir avec nous ; ſi tu veux abſolument te marier, nous te chercherons ici quelques vieux bourgeois ; tu auras pour lui tous les beaux ſentimens qu'il te plaira ; tu vivras à Londres, & au moins tu ſera sûre de quelque choſe. — A propos, j'ai demandé à milord ce que c'étoit que ces *Walmore*, & bien juſtement ils ne ſont pas riches : le père s'eſt ruiné autrefois à Londres, & ils n'y viennent plus depuis longtems ; ils

ont

ont des prétentions ſur les titres d'une famille éteinte : ſir Robert doit obtenir un emploi à la cour & épouſer un parti fort riche & en crédit, & ce parti, c'eſt sûrement toi, ma chère Camille : dès qu'ils te connoîtront, ils te prieront à main jointes de vouloir bien épouſer leur fils. — Ta folie eſt-elle aſſez viſible, veux-tu riſquer de t'attirer tous les chagrins du monde ? J'en frémis, je t'aſſure. Il eſt bien vrai que tu retrouveras toujours ton amie ; & je compte que nous rirons bien un jour de tes belles idées : mais toi, riras-tu, quand tu auras perdu ton tems, ta vie, ces charmes, ces vertus qui font tant de bruit dans la province ? Penſes donc aux dangers que tu cours, laiſſe-là ton roman ; reviens à ton hiſtoire, & à ton amie Nancy.

LETTRE XX.

Camille à Nancy.

ES-TU contente de moi, Nancy ? Voilà bien des jours que je ne t'ai pas écrit, & je ne comptois pas t'écrire de longtems. — Je vois par ta dernière lettre que nous ne nous entendons pas, & qu'il eſt inutile que nous ſoyons en correſpondance : tout de même nous compterons ſur l'amitié l'une de l'autre. Aujourd'hui j'ai particuliérement beſoin de la tienne : fais-moi le plaiſir, je te prie, de m'envoyer un oncle : oui, Nancy, un oncle. A Londres on trouve de tout ; je penſe que *Mirwood* ſera très-propre pour cela, j'ai entendu parler de ſon habileté, & je me rappelle que tu l'as employé une fois pour une affaire très-épineuſe, & celle-ci eſt bien ſon fait. Il faut qu'il ſe procure à Londres deux ou trois vieux habits de li-

vrée, qu'il aille juſqu'à Briſtol; il habillera deux ou trois hommes en laquais; il prendra un bon caroſſe, ou il arrangera tout cela à Londres, s'il le trouve plus commode & plus convenable; enſuite, ſans ſe nommer poſitivement, il tâchera de ſe faire connoître ſous le nom de milord *Fitzmary*. — Il arrivera mardi prochain, 27, à trois heures & demie de l'après-midi, à la ferme de Tom *Wilſon*, près du village de Clamſted: ledit *Mirwood* aura un habit bleu bordé d'un petit galon d'or, un chapeau trouſſé à la militaire, une perruque à queue, une cravate noire, une vieille épée, des bottes de voyage; il deſcendra en demandant ſi ce n'eſt pas ici que demeure miladi; il ſe reprendra & dira, miſs Camille Makinſon; il montera ſans parler, il m'abordera du ton d'un oncle, ſans me nommer; il fera paroître une eſpèce de triſteſſe de me voir dans cet endroit,

dans cette maiſon ; il parlera de l'Irlande ſans affectation ; s'il vient quelqu'un pendant qu'il ſera avec moi, il ne fera point la converſation ; il me parlera avec une certaine affectation ; une fois, il fera entendre les mots de *ma chère nièce*, & que je ſuis attendue en Irlande dans quelques ſemaines, le tout avec un air myſtérieux & triſte. Au bout d'une demi-heure il remontera en voiture ſans faire de complimens à perſonne, il donnera une guinée à Sara ou à Betty qu'il ne manquera pas de rencontrer, & auxquelles il me recommandera en leur faiſant entendre qu'elles ne ſavent pas qui je ſuis. Près de Briſtol, il renverra la voiture, & prendra un autre chemin pour retourner directement à Londres ; & pour le tout je lui remettrai 30 guinées. Il faudroit peut-être qu'il prît les deux laquais à Londres ; il faut au moins que ce qu'ils répondront aux queſtions de mes hôtes, s'accorde

avec le réſte. — Je te laiſſe le ſoin d'arranger cela avec lui ; je compte ſur ton intelligence & ſur la ſienne. — De plus, je joins ici trois lettres que tu feras copier par une main bien inconnue ; tu les fermeras avec un cachet dont les armes ſoient écartelées, & qui aient une couronne ; tu me les enverras comme je te l'indiquerai. — Cette petite comédie t'étonne un peu & moi auſſi, Nancy ; je ne te répéterai pas toutes mes répugnances, tous mes combats ; mais enfin j'y ſuis engagée, & je force mon eſprit à ſe monter aux machinations : ce n'eſt rien qu'un premier menſonge ; la force, l'honneur eſt de le ſoutenir. — Aujourd'hui je ſuis ſans ame, à peine apperçois-je ſir Robert dans quelques replis de mon cœur ; il s'eſt ouvert un précipice ſur ma route, je ne ſuis occupée que des moyens de le paſſer ; la tête ſeule doit agir : dans ce moment, point de délicateſſe, il faut ſortir de ſon ca-

ractère, vaincre ſes craintes, ſe combattre ſoi-même, & racheter ſon crime à force de courage. — Sans doute les vertus ſont plus aiſées; mais ce n'eſt pas moi qui l'ai voulu, Nancy: je me cache, on veut me deviner; je dis que je ne ſuis rien, on veut que je ſois quelque choſe; parce que j'ai un certain air, on me reſpecte: un homme, avec tout ce qui peut ſéduire une femme, flatte l'erreur & s'en accommode; faut-il que j'aille lui dire: ne me reſpectes pas, mépriſes-moi, je ne ſuis qu'une pauvre fille de Palmill; ſi j'ai dit autre choſe, j'ai demandé le ſecret, on devoit le garder, ce n'eſt pas moi qui ai trompé; d'ailleurs, eſt-ce un grand crime de ſe dire Irlandoiſe? Mais, pour qui me juſtifier, eſt-ce à tes yeux, ſir Robert? Ma juſtification doit être dans ton cœur; c'eſt-là où je veux l'établir; ſi tu avois habité ce village, ſi tu en euſſes été un ſimple payſan, je n'euſſe point cherché

à me cacher, j'aurois été la plus ſimple des villageoiſes; c'eſt au ſort à répondre de t'avoir placé ici & de m'y avoir conduite. — Hélas! ma chère Nancy, dans mon inquiétude, je m'en prends à tout: tu vois le trouble qui eſt dans mon ame, laiſſe-moi l'exhaler avec toi. Cette viſite des jeunes *Walmore* avoit un peu rendu le calme à mon eſprit, j'étois contente de moi, j'avois paru à leurs yeux ce que je voudrois être toujours, j'avois beſoin de ce repos, je voulus en jouir; je voulus repaſſer à mon aiſe tout ce que j'avois vu de ſir Robert; je voulois juger avec réflexion des impreſſions que j'avois faites, des ſentimens que j'avois inſpirés: je ne veux pas me tromper là-deſſus. Je me rappelle ſa manière de me regarder, d'attacher ſes yeux ſur moi; elle vouloit sûrement dire: oui, Camille, vous êtes belle, vos yeux portent l'émotion dans mon ame, vos traits, vos grâces attachent mon cœur. Lorſque je

parlois & qu'il avançoit la tête pour écouter, qu'il répondoit avec chaleur, avec embarras, ma voix avoit flatté ſon oreille, ſon eſprit cherchoit à s'accorder avec le mien, ſa peine étoit celle de me plaire; il n'y a pas un objet dans ma chambre qui n'ait fourni une idée à mon éloge : il a été ſucceſſivement inquiet, ſérieux, diſtrait; il ne diſoit point ce qu'il vouloit, il s'embarraſſoit dans ſes phraſes : plus le trouble étoit dans ſon ame, plus la tranquillité, la ſérénité paroiſſoient dans toute ma perſonne : j'ai entendu ſes ſoupirs; l'envie qu'il a témoignée de me revoir, de me faire connoître à ſes parens; c'eſt une ſuite de l'opinion qu'il a de moi. Enfin, ou jamais homme n'a aimé, ou ſir Robert eſt amoureux de Camille; je le demande à toutes les femmes qui voient & qui ſentent, & ici je ne dois pas craindre la fauſſeté ordinaire des hommes : il eſt la candeur même;

ce n'eſt pas mon cœur, ma vanité qui me trompent, c'eſt mon eſprit qui juge, c'eſt mon ame qui jouit. Le jour n'a pas été aſſez grand pour toutes mes idées; jamais je n'ai été ſi occupée, & tu vois tout ce que mon imagination s'eſt peint: il ne faut point ſe laiſſer étourdir cependant, & je me ſuis fait un plan de vie & de conduite, j'ai calculé tout ce qui devoit plaire à ſir Robert. Sans doute d'abord une abſence totale de coquetterie, c'eſt la grande horreur des ames neuves: on ſera donc toujours miſe ſimplement, on ne cherchera point le monde, point les nouvelles connoiſſances; on ne ſera point en peine de plaire aux hommes qui nous regardent; on ne craindra point de paroître impolie en ne répondant pas à leurs flatteries, on ſe fera haïr de tous ceux qui ont des prétentions; ſi on fait des diſtinctions, ce ne ſera pas pour ceux qui veulent paroître les plus galans, ce ſera pour

l'eſprit, la modeſtie, pour ceux qui veulent plaire & point flatter : le tout avec un air de décence & de hauteur qui en impoſera aux ſoupçons des plus hardis : leurs imaginations ſont ſi impertinentes ! — Après cela, les relations d'amitié & de viſites ſeront bornées aux maiſons du miniſtre & des demoiſelles *Dagby ;* nous verrons ce que produira celle de milord *Walmore*, & ſuivant le beſoin on les étendra avec circonſpection. — Tout eſt bien en régle, bien ordonné dans ma tête, il n'y a qu'à cheminer ; & en conſéquence, voici ma gazette depuis que j'ai vu ſir Robert. Le lendemain viſite chez le miniſtre, remercier du piano-forté, prendre le thé, être ſi bonne, ſi affable avec toute la famille, entrer avec intérêt dans tous les détails, & avec cet air d'ignorance qui fait voir que l'on a toujours été ſi loin de ces misères : on admire l'habileté, l'économie de la mère, l'adreſſe des filles ;

on donne des conſeils; on parle négligemment de la viſite des *Walmore*, on en eſt preſque fâchée, parce qu'il faudra la rendre: enfin on ſe fait adorer de toute la famille, elle eſt toute à moi. Vas leur dire après cela que je ne ſuis qu'une petite fille de curé, & ils te lapideront. — Le lendemain, viſite chez les demoiſelles *Dagby*: elles étoient ſeules; d'abord des cérémonies, des complimens; enſuite de la curioſité, des mots qui vouloient dire, nous voudrions bien ſavoir qui vous êtes; on y répond par des flatteries, des amitiés; on ſe familiariſe tout en gardant une eſpèce de réſerve; on dit des choſes indifférentes avec un air de confiance: il ſemble que l'on deviendra amies. — La cadette, miſs *Juſtette*, m'a paru plus aimable, plus intéreſſante que je ne l'avois jugé d'abord; ſans être fort jolie, elle a une phyſionomie très-agréable, & quelque choſe de ſombre & de touchant dans les yeux

qui intéreſſe; ſon cœur a sûrement quelque hiſtoire dont il gémit; j'ai la plus grande diſpoſition à me lier avec elle; mais je ne ſais ſi l'amitié me convient, ſi même j'en ſuis ſuſceptible dans ce moment; toi même, Nancy, je ne t'aimerois pas peut-être ſi tu étois-là; il eſt plus sûr de regarder tout le monde comme ennemi; & de qui ne dois-je pas me défier? J'avois fait quelques avances à miſs Juliette, elle ne les a pas trop bien reçues, par réflexion j'en ai été bien aiſe; il ne faut pas ſe laiſſer diſtraire par ces petits plaiſirs du cœur quand on a un grand objet, & celui qui m'occupoit alors, étoit cette viſite à rendre au château des *Walmore*; j'en ai tremblé, vingt fois j'ai voulu y renoncer; les meilleures raiſons venoient me donner du courage: elle eſt impolie, elle n'oſe pas ſe montrer, diront-ils? alors le jour & l'heure étoient pris & je les laiſſois paſſer. Enfin il fut réſolu de

faire cette grande affaire, j'y penſai dès le matin, & dès le matin je fus avec toute cette famille; je voyois leurs yeux ſur moi; j'entendois leurs voix raiſonner, critiquer. Eh bien! je ſerai la modeſtie, la politeſſe, la douceur même, je ne dirai rien de moi, ils ne verront qu'une étrangère, qu'une nouvelle connoiſſance qui ne peut leur cauſer ni peine, ni crainte, ni jalouſie; je n'ai rien à craindre, & je puis eſpérer. Je voulois me faire accompagner par Tom le mari de Sara & par Betty, ils furent avertis pour cinq heures du ſoir. La toilette n'étoit pas la choſe la moins importante: ce fut la robe noiſette, un grand chapeau; je n'étois jamais miſe aſſez bien ni aſſez ſimplement; tantôt j'étois trop parée ou je l'étois trop peu; ce chapeau me cachoit trop ou n'avançoit pas aſſez. Mais Betty vient demander mes lettres pour la poſte; mon papier eſt rempli, & tu as bien aſſez lu aujour-

d'hui : vois encore, cependant, que je t'aime, chère Nancy, & que je ſuis à toi pour la vie. Adieu ; je t'écrirai demain, & je t'enverrai ces lettres de mon père, que je ne puis joindre ici.

LETTRE XXI.

De Camille.

Du jour ſuivant.

VOILA l'heure : Tom & Betty m'attendent ; il n'y a qu'une glace dans ma chambre, il me faut mille prétextes pour paſſer devant, & jamais je ne ſuis contente. Enfin je tiens le bras de Betty, & ſon père marche à-peu-près à côté de nous. Je crois bien qu'ils parlèrent du beau jour qu'il faiſoit, de la pluie qui ne vient pas, ou de la ſéchereſſe qui fait du mal ; ma tête étoit trop remplie d'idées pour rien écouter. — Il me ſembloit que nous allions d'une vîteſſe prodigieuſe, & ce château a été d'abord là.

Me voilà déjà dans la cour; j'ai envoyé Tom pour m'annoncer & demander viſite; il a fait quelques pas, il s'eſt retourné, il a demandé: dirai-je miladi *Makinſon?* — Non, Tom, miſs Miſtriſs; je vous ai dit ſi ſouvent que je n'étois qu'une pauvre miſs, & demandez ſur-tout miſs Henriette. J'ai entendu des domeſtiques courir, d'autres ſont venus voir cette femme dont ils avoient peut-être entendu parler à leurs maîtres; les pas d'un homme qui deſcend l'eſcalier avec précipitation, ont ſurtout frappé mes oreilles; ce bruit a retenti dans mon cœur, & la main de ſir Robert étoit-là; il me preſſe d'entrer, il articule mal des choſes polies, mes yeux rencontrent les ſiens: il ſemble, Nancy, que ce n'eſt rien que de rencontrer des yeux, & cependant, il n'en faut pas davantage pour remplir l'ame de mille choſes. — Ce n'étoit pas le moment de les écouter, & ſir

Robert me diſoit, en me conduiſant, tout le plaiſir que ſes parens & ſa ſœur auroient à me voir; c'eſt-à-dire, qu'on leur en avoit fait naître l'envie, qu'on étoit prévenu en ma faveur : j'en ai eu plus de courage. Je ſuis arrivée avec aſſez de fermeté dans une ſalle un peu obſcure, & enſuite auprès du fauteuil de milord *Walmore*; ſa phyſionomie reſpectable par l'âge & ſes cheveux blancs, annonçoient la bonté & la candeur : pardon, miſs, m'a-t il dit, ſi la goutte empêche mes jambes d'aller au-devant de vous : vous êtes bien polie de venir nous voir; ma fille & mon fils nous ont donné envie de vous connoître. — Nous fûmes joints par miladi que je reconnus à l'air vif & brun de ſa fille qui arrivoit auſſi; elle m'embraſſa & me fit des politeſſes amicales. Après les premiers complimens, & quelques lieux communs, vinrent les queſtions d'abord générales ſur Londres; miladi cauſoit

avec tant de volubilité, que j'avois peu de peine à répondre; elle ne ſe ſoucioit même pas beaucoup de mes réponſes, lorſque tout d'un coup milord me demande dans quelle rue demeuroient mes parens? Je n'avois point prévu cette curioſité, j'avois compté ſur mon eſprit pour les autres, & l'*incognito* que je voulois garder, me diſpenſoit des détails; mais encore peut-on dire où demeurent ſes parens. — Je dis bien que je n'avois plus de parens à Londres; on voulut ſavoir où ils avoient demeuré: je me rappellai la rue de Markel par où j'avois paſſé ſouvent pour aller à l'égliſe de Weſtminſter & au parc S.-James: je la nommai, & tout de ſuite milord dit toutes les rues qui y aboutiſſoient, où on pouvoit aller, & tout ce qu'il y avoit dans les environs de cette rue; il paſſa aux autres, & en peu de tems il eut parcouru toute cette partie de la ville de Londres; je compris qu'il avoit l'eſ-

prit topographique, mais une jeune perſonne comme moi ne prend pas trop garde par où elle paſſe & ſort fort peu; de ſorte qu'en admirant la mémoire & l'eſprit de milord qui connoiſſoit ſi parfaitement cette grande ville, ce que je dis alla très-bien. Animé par mes louanges, des rues il paſſa aux maiſons, & il en connoiſſoit pluſieurs dans cette rue, celle-ci à droite, celle-là à gauche. Après les maiſons vinrent les habitans, c'étoient nos voiſins, il falloit bien les connoître; heureuſement il mit ſon amour-propre à ſavoir & point à demander: il y avoit quinze ans qu'il n'y avoit été; cependant je prévoyois bien qu'il faudroit connoître quelqu'un: je rappelai dans mon eſprit ceux que j'avois entendu nommer, un milord & miladi *Osburne*, que j'avois vus une fois chez un marchand de tableaux où tu m'avois menée, & d'autres dont j'avois entendu parler chez toi; je les nommois ſans affectation & de l'air

le plus indifférent, lorſque milord dit qu'il avoit beaucoup connu milord & miladi *Belton*; je ſentis un peu de chaleur me monter au viſage, il ne fut pas difficile de le cacher. Quel bonheur que ton ami ait perdu ſon père & ſa mère! Je dis qu'ils avoient laiſſé un fils qui devoit bientôt ſe marier. J'allois ajouter, avec une autre perſonne de ma connoiſſance, & j'aurois peut-être fait ton portrait; mais, miladi, piquée d'avoir été cinq ou ſix minutes ſans parler, tomba ſur l'Irlande, & en ricanant ſur les Irlandoiſes qui venoient à Londres chercher des aventures, nous allions ſavoir pluſieurs hiſtoires ſcandaleuſes, quand milord interrompit à ſon tour, en diſant qu'il avoit connu pluſieurs officiers Irlandois, qu'ils étoient de braves gens, & que ſûrement j'aurois bien quelques parens au ſervice; il me dit cela en me regardant ſi fixement : l'air de miladi commençoit à devenir ſi déſagréable,

que je nommai mon oncle *Fitzmary*, en me levant pour finir la viſite. Milord avoit juſtement ſervi avec un officier de ce nom-là; il l'avoit vu lieutenant, c'étoit un galant homme, qu'il ſeroit charmé de revoir. Miladi ajouta, que ſans doute le parent de miſs ne viendroit pas dans ce pays: je ne ſais ſi ce fut bonne-foi ou malignité de ſa part, mais je me crus obligée de dire que peut-être il viendroit me prendre pour paſſer en Irlande, où mes parens s'étoient retirés depuis peu. En Irlande? reprit aigrement miladi; on vient toujours de ce pays-là pour chercher fortune en Angleterre; mais nous n'en voyons jamais ici. Miſs Henriette me fit des amitiés dans ce moment, elle me dit qu'elle avoit bien envie de m'entendre chanter & jouer du piano-forté, qu'elle avoit un peu appris, & qu'elle avoit de la muſique, qu'elle voudroit bien m'entendre jouer. — Sir Robert,

qui n'avoit dit encore que quelques mots, & qui avoit marqué de l'impatience pendant la converſation de ſa mère, appuya ici ſa ſœur, & ajouta des éloges & des politeſſes; je répondis que j'avois trop de chagrin pour penſer à la muſique, & que mes parens devoient bien regretter aujourd'hui ce que mon éducation leur avoit coûté : miladi ſecoua la tête, miſs Henriette eut l'air touché, celui de ſir Robert diſoit mille choſes. Milord dit : pauvre miſs, je voudrois bien cependant vous entendre chanter avec ma fille, j'aime beaucoup la muſique; j'allois autrefois à un concert qu'il y avoit à Pall-mall, dans une maiſon qui fait le coin de la rue de..... Nous allions ſavoir toutes celles du quartier. Je pris congé; on témoigna de l'envie de me revoir; je dis un mot de muſique à miſs Henriette pour piquer ſa curioſité, & je partis. — Sir Robert me ſuivit, je lui entendis articuler les

mots d'impreſſion, de ſentiment; ſa voix étoit touchante, ſes yeux exprimoient la tendreſſe. — D'un air ſérieux & triſte, je dis que ma ſituation m'embarraſſoit beaucoup; que je n'étois point accoutumée à la curioſité des autres, & que je quitterois bientôt ce pays, qui, à ce que je croyois, n'étoit pas fait pour une ame malheureuſe & ſenſible comme la mienne. J'eus le plaiſir de le voir fort en peine; il m'aſſura que j'y trouverois des amis, que toute ſa famille, que lui..... il dit ce dernier mot avec une émotion charmante: je pris le bras de Betty, j'appelai Tom. Il parla encore de me voir chez moi, de faire de la muſique avec ſa ſœur. J'interrompis, en diſant que je craignois le monde, que j'étois ſouvent malade, & que j'aimois la retraite: une profonde révérence bien ſérieuſe le laiſſa-là, & je m'éloignai. Ce pauvre ſir Robert! il eſt charmant, il a l'air ſi doux, ſi honnête, ſi tendre quel-

quefois. Mes premières idées furent bien de chercher ſi je lui avois plu, ſi j'avois fait quelques progrès dans ſon cœur, ſi j'avois jeté les fondemens d'une paſſion bien violente; je n'étois pas contente de moi; cette fois là je n'avois pas dit ce qu'il falloit, je n'avois pas été aſſez aimable : je m'étois miſe d'une manière trop ſimple, j'aurois pu être plus jolie, mon chapeau me cachoit trop les yeux, je n'avois pas ſeulement ôté un gand. — J'arrivai chez moi en me faiſant des reproches, & bien en colère contre moi-même : je fus perſuadée que ſir Robert, malgré tout ce que j'avois remarqué, ne reviendroit point, que peut-être même je ne le reverrois jamais; cependant cet air tendre, cet empreſſement embarraſſé, cette envie de parler ſentiment, impreſſion, qui expire ſur ſes lèvres, c'eſt quelque choſe; il eſt impoſſible que ces premiers mouvemens s'anéantiſſent dans une ame comme la

ſienne; au contraire ils s'augmenteront, j'en verrai l'exploſion, & voilà l'eſpérance; que dis-je, la certitude qui revient. J'étois fatiguée, je renvoyai Betty, je voulois penſer ſeule; cette miladi Walmore m'avoit laiſſé de la colère dans l'ame. Elle eſt mon ennemie, elle m'a déclaré la guerre par ce ricannement; c'étoit des ſoupçons, ſans doute, ils demandent vengeance & elle tombera ſur ton fils. Je te plains, vieillard reſpectable; il eſt cruel, ſans doute, d'affliger tes cheveux gris, mais ton fils ne ſuivra pas la deſtinée que tu lui prépares. Tu as ſouri aux diſcours méchans de ta femme; & toi, miſs Henriette, ſeras-tu humiliée ſi je deviens..... Conſolez-vous, famille effrayée, ſi jamais je ſuis au milieu de vous, vous bénirez le ſort qui m'y aura conduite; craignez ſeulement de ne pas mériter toute la peine que je me donne: vous écoutez l'ambition, vous cherchez la fortune, le crédit

dit pour marier votre fils; moi, je cherche la route de ſon cœur; & à ce titre, je dois réuſſir plutôt que vous. — De-là mes réflexions m'ont conduit à conclure qu'il falloit quelque fait pour appuyer ce que j'avois dit de ma famille: je m'en occupai tout le jour & la nuit. Le lendemain de cette viſite ne fut pas un jour tranquille; je penſai bien à cet oncle; mais je ne pouvois arranger les circonſtances de manière à produire un bon effet. Laſſe de penſer, je voulus m'aller promener le ſoir, j'appelai Betty pour m'accompagner: il faiſoit un de ces beaux jours où le ſoleil ſemble ſe cacher de peur de faner les fleurs qu'il a fait éclorre; je voulus revoir l'endroit où j'avois vu ſir Robert pour la première fois, j'allai vers cette haie près de ce bois, j'écartai Betty, & je me livrai au plaiſir & à la triſteſſe de rêver au paſſé, au préſent, & à l'avenir: il faiſoit preſque nuit, lorſque Betty vint m'avertir qu'il

étoit tems de nous en aller ; mon ame étoit plus calme & je rentrai plus heureuſe dans la maiſon. — Ce ne fut pas pour longtems : ſir Robert étoit venu, il avoit demandé à me voir, il avoit inſiſté, il s'étoit informé où j'étois allée, & ne pouvant rien apprendre, il dit qu'il reviendroit mardi & qu'il apporteroit de la muſique ; il avoit extrêmement recommandé à Sara de me le dire. — En voilà plus qu'il n'en falloit pour exercer mon imagination : pourquoi preſcrire ſi poſitivement le jour de ſon retour ? eſt-ce un rendez-vous qu'il croit me donner ? m'ordonne-t-il de l'attendre, auroit-il découvert quelque choſe ? Je me fâchois de tout, lorſqu'il me vint dans l'eſprit de faire ſervir cette circonſtance à mes deſſeins. Voilà le moment de faire venir mon oncle ; c'eſt là-deſſus que je t'ai écrit pour le demander ; tu ſens l'importance de cette commiſſion, combien elle a beſoin de ton adreſſe ; ne

néglige rien, chère Nancy, je t'en conjure. Mardi prochain 27, entre trois & quatre heures, lorſque tu les entendras ſonner, que le cœur te batte un peu, que ta légéreté ne t'empêche pas de voir, de ſentir mes peines, mes inquiétudes, mes travaux. — Admire mon courage: j'aurai toujours celui de t'aimer. Adieu, chère Nancy.

P. S. Tu recevras cette lettre le lendemain de la précédente qui doit t'être parvenue ſamedi matin; enſorte que tu as tout le tems d'exécuter ce que je te demande. Au nom de dieu, donnes-y tous tes ſoins, chère Nancy. Voici les trois lettres; tu les arrangeras comme je te l'ai dit, & tu mettras la première à la poſte lundi, & les autres comme je te le demanderai enſuite. Adieu encore.

LETTRE DE MON PÈRE.

N°. I,

Londres, 26.

MA chère fille, je n'ai point pu partir de Londres auſſi promptement que je l'avois cru. La ſuite des affaires importantes que vous connoiſſez, m'a retenu juſqu'à préſent; mais je ſuis ſi fort occupé dans mon cabinet, que tout le monde ignore que je ſois encore ici. Au moment où vous recevrez cette lettre, je ſerai cependant peut-être en route: ſi je puis me détourner pour vous aller voir, je n'y manquerai pas. Je vous prie de reſter tranquille dans votre retraite encore quelques ſemaines: ce tems orageux pour notre famille ne durera pas beaucoup. Il m'importe que vous ſoyez peu connue. Je vous recommande au bon miniſtre *Jakſon*, je ſuis charmé que vous ſoyez auprès de lui; je me rap-

pelle très-bien de l'avoir vu chez le duc de Newcastle qui en faisoit un très-grand cas; je l'ai vu dans son cabinet, & il paroissoit avoir sa confiance. — Je laisserai ici des ordres pour vous faire passer le peu d'argent que je puis vous remettre. Peut-être verrez-vous votre oncle : vous aurez aussi de mes nouvelles avant mon passage en Irlande. Dieu vous béniſſe, ma chère fille, je vous embrasse & suis votre père. A. M.

N°. II.

Londres, le

Ma chère fille, je vous écris un mot avant de m'embarquer pour l'Irlande. Je suis très-fâché de n'avoir pu vous aller voir. Mes persécuteurs m'ont fait encore de nouveaux chagrins, & ne cessent de me poursuivre; ils m'accusent de mauvaises pratiques avec les catholiques de notre pays. J'ai laissé un mémoire justificatif entre les mains du ministre. Cette affaire m'oblige de passer promptement

en Irlande ; d'ailleurs, je n'ai plus les moyens de reſter ici ; il faut que j'aille voir mes terres : peut-être faudra-t-il les vendre. J'eſpère que vous viendrez bientôt me joindre ; je vous aviſerai du moment, & je prendrai des meſures pour votre voyage. En attendant, reſtez tranquille, ne vous chagrinez point trop, faites peu de connoiſſances, ſoyez prudente. Je ſuis bien fâché de vous laiſſer dans la ſituation où vous êtes, mais je me confie dans votre caractère : j'eſpère que les circonſtances changeront une fois. Je vous exhorte à la patience & à la réſignation. — Vous aurez encore de mes nouvelles, & peut-être que milord *Fitzmary*, votre oncle, vous en donnera bientôt lui-même. Adieu, ma chère Fille, je vous aime tendrement, & ſuis votre bon père. A. M.

No. III.

Dublin.

Ma chère fille, j'arrive ici & j'en

repars tout de ſuite pour me rendre à ma terre de..... Mes ennemis me pourſuivent par-tout; ils ſont les plus forts, & mes affaires ne prennent point une bonne tournure; mais ne ſoyez point en peine, j'oppoſerai de la conſtance & de la fermeté, & la vérité ſe fera connoître. Prenez patience encore quelque tems : je ſuis bien fâché que nous ſoyons ſéparés. Votre oncle doit prendre des meſures pour votre voyage; en attendant, reſtez cachée, je vous prie; nos perſécuteurs pourroient vous pourſuivre juſques dans votre retraite. Ainſi, demeurez inconnue autant que poſſible : une fois nous ſerons plus heureux. On doit vous remettre l'argent dont je vous ai parlé; vous ne ſauriez aſſez le ménager dans la détreſſe où je ſuis : mais ne vous laiſſez point affliger. Adieu, ma chère fille, je ſerai toujours votre bon & tendre père. A. M.

LETTRE XXII.

De Nancy à Camille.

A La garde de dieu, & ſous la conduite d'un bon carroſſe, je vous envoie, madame, un oncle bien conditionné; lequel ayant reçu en bon état, vous payerez ce qui eſt convenu. — Non, ma pauvre Camille, je n'y comprends rien; je ferai tout ce que tu voudras, excepté de croire à tes projets & à leur ſuccès. J'ai beau me dire que tu as de l'adreſſe, que tu as de l'eſprit, que tu connois le monde & les hommes, je ne puis me perſuader que tu parviennes à tromper tout un pays, de vieilles femmes, des filles, des hommes; je ne puis le croire : un miniſtre, un amoureux encore paſſe; mais une famille comme celle des *Walmore*, c'eſt impoſſible; & enſuite je n'en vois pas la néceſſité. Si ce ſir Robert eſt bien pris, bien amou-

reux, qu'a-t-il beſoin que tu ſois d'Irlande ou de Turquie, que tu ſois noble ou roturière ? Ces belles inventions ajouteront-elles à tes charmes, & ſi elles ſe découvrent, ne le perdras-tu pas, & ne ſeras-tu pas perdue toi-même ? Je ne ſaurois voir ton habileté m'approuver ta comédie : je t'aſſure qu'il ne faut tromper que ceux qui ſe font un plaiſir de l'être ; c'eſt ma manière, & je regrette prodigieuſement ton argent, tes peines, & ton tems. Je me réjouis de revoir *Mirwood*, qui nous donnera de tes nouvelles, qui nous dira ſi tu es ſi belle, ſi ta retraite eſt ſi charmante, ſi ton hameau eſt ſi agréable. Adieu, belle bergère, adieu fine trompeuſe, je ne te dis plus rien.

A propos, milord *Belton*, qui s'amuſe de tes lettres, a bien ri de ton embarras à ſon occaſion ; il te prie de ne pas le marier ſi-tôt, il ne s'en ſoucie point ; il ne ſe rappelle pas d'avoir ja-

mais vu les *Walmore* ; il s'intéreſſe véritablement à toi, & il en a meilleure opinion que moi ; il t'offre de jouer un rôle, ſi tu en as beſoin ; il eſt cependant un peu en peine du dénouement. Je t'enverrai chercher, par le premier courier, la première lettre de ton père. Je t'embraſſe, ma pauvre Camille : tu me fais pitié.

LETTRE XXIII.

De Camille à Nancy.

NON, mademoiſelle, non, je ne réuſſis point, je n'en impoſerai point, je ne ferai rien croire à perſonne. Les gens de ce canton, ces bons campagnards, il faut plus d'eſprit que je n'en ai pour leur perſuader un conte qui n'a rien d'extraordinaire. Ces pauvres gens ne ſont-ils pas accoutumés à ſe repaître de toutes les choſes merveilleuſes qu'on

leur débite; ne croient-ils pas aux ſorciers, aux revenans, aux monſtres, aux comètes? Et mon oncle, Nancy, eſt un peu moins qu'une comète, & moi, pas tout-à-fait un monſtre: en vérité, j'ai trop peu de gloire. Je ſuis piquée de la mauvaiſe opinion que tu as de ton amie, & ſi tu me fâches, je te tromperai toi-même: tu es loin cependant d'avoir la ſimplicité & la bonne-foi de ces habitans de la province. Ils ont d'abord reconnu mon oncle, ſans que je le leur aie nommé; ils parlent de mes parens, ſans que je leur en aie dit un mot poſitif. Tom & ſes camarades me regardent avec un reſpect charmant; quand ils me rencontrent, ils me ſaluent profondément avec un ſourire de diſcrétion, qui veut dire qu'ils ſavent bien mon rang & ma haute qualité: Tom en particulier a toujours l'air de me plaindre, & de trouver que tout n'eſt pas aſſez bien ni aſſez bon pour

moi ; je réponds avec un air réſigné & impertinemment modeſte, qui achève de le toucher : ſi on lui diſoit que je ſuis de la maiſon d'Hanovre, il n'en ſeroit point étonné. Ce pauvre ſir Robert, comme il a témoigné des égards & des reſpects à cet oncle ! Il lui diſoit de mille manières : vous avez une nièce charmante, qui s'empare de mon cœur ; heureux qui ſera votre neveu ! Je lui ai entendu dire tout cela, Nancy : il eſt vrai que *Mirwood* étoit un oncle à s'y tromper ; un air grave & ſérieux, peu de paroles, point d'attention à perſonne ; ſeulement ſa perruque étoit trop mauvaiſe : un militaire eſt plus arrangé ; tout le reſte étoit très-bien ; & il auroit pu ſervir de modèle à tous les oncles du monde. Il s'eſt retiré fort à propos, je ne pouvois plus ſoutenir le rôle ; j'étois tourmentée par l'envie de rire, & par la crainte des ſoupçons : la bonne confiance de ſir Robert peſoit ſur ma conſcience ; c'étoit

un vrai travail. — Enfin *Mirwood* a pris congé, & en ſortant il a ſu me dire à demi-voix & d'un air contrit : je ſuis fâché de vous laiſſer dans cette miſérable maiſon ; ce n'eſt pas pour longtems, prenez patience ; ne faites pas beaucoup de connoiſſances, & ne voyez pas trop les jeunes gens de ce pays. Je l'ai accompagné juſqu'à ſa voiture, & je l'ai vu partir. — En le quittant, Sara & Betty m'ont approchée, & à quelques mots qu'elles m'ont dit, j'ai compris que les domeſtiques avoient très-bien parlé ; c'eſt tout ce qu'il me falloit : je leur ait fait ſigne de ſe taire, & je leur ai recommandé preſqu'à l'oreille de ne rien dire. Sir Robert, qui nous avoit ſuivi, étoit témoin de tout : c'étoit pour lui, & il n'en a rien perdu. — Nous ſommes rentrés dans ma chambre ; il tenoit de la muſique à la main ; il y a eu un moment de ſilence, il l'a interrompu vivement, en diſant : ah ! il ne les con-

noît pas, les gens de ce pays ! Ils vous rendent juſtice, miſs ; ils ſentent tout ce que vous êtes, & les ſentimens que vous inſpirez..... Ici ſes yeux étoient fixés ſur moi, & ſi tendres ! je ne ſais ce qu'étoient les miens ; mais en s'approchant, il a continué rapidement.... Oui, les ſentimens que vous inſpirez ; je ne puis plus le cacher, ou plutôt vous le voyez depuis longtems ; vous êtes adorable, miſs, & mon cœur me le dit à tout moment. — Voilà enfin, Nancy, le mot & l'aveu qu'il me falloit ; j'avoue que mon cœur en avoit beſoin, mon eſprit le cherchoit, & je m'y attendois. — Ce moment où le cœur éclate, où il ſe ſoulage du tourment de cacher ce qu'il ſent devoir arriver, je le prévoyois, & vingt fois j'avois arrangé mes idées là-deſſus : je comptois bien être maîtreſſe de ma réponſe ; j'avois bien réſolu d'y mettre de la fierté & de laiſſer des eſpérances, d'encourager aux ſermens en témoi-

gnant des doutes, d'aſſurer mon empire en feignant de l'ignorer. Mais on ſe connoît peu ſoi-même; au lieu de cette préſence d'eſprit, ſur laquelle je comptois, le trouble & l'émotion s'emparèrent de mon ame : il ſe fit un combat entre mes ſentimens & mes idées, qui m'ôta la faculté de penſer & de parler. Mais, Nancy, qu'eſt-ce que c'eſt que nos cœurs, qui ne ſont jamais d'accord avec nous-mêmes? — Sir Robert avoit l'air ſi tendre, ſi ingénu; étoit dans un embarras ſi intéreſſant, ſi reſpectueux, qu'au lieu d'articuler une réponſe, je laiſſai tombet ma tête dans mes deux mains, & des larmes auroient peut-être décélé mon attendriſſement. — Il s'écria alors avec un ton de voix déchirant : Ah ! miſs, j'ai eu le malheur de vous déplaire ! A ces mots je retrouvai toutes mes forces, & de l'air le plus tranquille & le plus impoſant que je pus avoir, je lui dis : Non, monſieur, vous ne m'avez point

déplu; votre caractère eſt trop honnête, trop franc, pour que je vous confonde avec ces hommes qui ſe jouent de la ſenſibilité d'une femme, & qui ne méritent que dédain & fauſſeté; je n'employerai point ces armes pour irriter vos ſentimens ou vous humilier de l'aveu que vous m'en faites; je ne ſais ce que je puis inſpirer à un homme tel que vous, & je ne ſais ce que je puis ſentir moi-même. Je ſuis malheureuſe, je dois me défier de tout. — Il interrompit vivement: non pas de moi, non pas de mon cœur; mais votre indifférence, miſs. — Je n'ai connu qu'elle encore, lui dis-je, & dans ma ſituation, je ne puis aſſez la conſerver; & vous, monſieur, vous ne devez écouter que votre raiſon; elle aura bientôt détruit un ſentiment paſſager, que l'amour-propre ne doit point éprouver, & qui n'eſt dû, ſans doute, qu'à l'imagination, qu'à la nouveauté d'un objet qui vous a frappé, je ne ſais pour-

quoi. — Oh! non, ce ſont vos charmes, vos attraits, votre eſprit; des qualités de votre ame qui m'ont frappé, qui m'attachent à vous, que j'adore! — Vous n'avez rien vu de tout cela, monſieur, vous reviendrez bientôt de votre erreur; votre imagination vous trompe; vous avez trop d'eſprit pour ne pas mieux calculer vos convenances, & je ne veux pas être l'objet de votre première légéreté. — Rompons un entretien qui peut-être cruel à tous les deux; l'intérêt que m'inſpire votre caractère, me fait ſouhaiter de ne pas empoiſonner les relations que le haſard a fait naître entre nous: pauvre malheureuſe étrangère que je ſuis! En diſant ces mots, je me levai, je m'approchai du piano-forté; je préludai ſans ſavoir trop ce que je faiſois: lui ſoupiroit, étoit interdit, & n'écoutoit guères: Allons, dis-je, voyons cette muſique; je ne ſais pas trop déchiffrer, mais je l'apprendrai. — Que vous êtes

heureuſe, me dit-il, de pouvoir vous occuper de ce qu'il vous plaît ! Pour moi, je ne puis me diſtraire de ce que je ſens, & laiſſez-moi vous dire que jamais mon cœur. — Non, monſieur, j'ai de la force, j'ai de la raiſon, & je veux les employer à vous éclairer ſur ce que vous me dites, ſur ce que vous croyez ſentir; je ne ſaurois vous ſoupçonner d'envie de tromper une femme, que des malheurs rendent peut-être trop ſenſible; mais défiez-vous des premières impreſſions, elles tiennent preſque toujours à l'illuſion, & on n'en revient qu'aux dépends du bonheur de l'un ou de l'autre. — Sans doute tous les ſentimens ſont poſſibles entre homme & femme; mais une paſſion peut devenir une chaîne de malheurs; il vaut mieux la rompre avant que de la former : un peu de réflexion aura bientôt ramené votre tranquillité, & en conſervant la mienne, je ſentirai tout ce que vous

êtes. Je jouirai de votre amitié, dont je connois bien le prix dans ma ſituation: qu'un ſentiment plus vif ne vienne point la troubler; que vos parens ſurtout n'aient rien à me reprocher, qu'ils ſoient, au contraire les amis, les protecteurs d'une étrangère malheureuſe & ſans ſecours. Dans ce moment, je couvris mes yeux d'une main, & j'entendis les proteſtations les plus vives, les plus tendres. Sa chaiſe s'étoit approchée du piano-forté: j'interrompis d'une voix attendrie, en demandant la muſique qu'il avoit apportée. Je reſpecte vos malheurs, me dit-il, & auſſi votre indifférence; mais je ne réponds pas de le pouvoir toujours. A préſent, je crois bien qu'il vaut mieux vous entendre chanter que de vous écouter raiſonner. Nos yeux ſe rencontrèrent un peu dans ce moment; j'arrangeai la muſique, l'air étoit un peu difficile, je chantai ce que je ſavois; ma voix fut naturellement touchante,

l'expreſſion me coûtoit peu ; je vis tout l'effet qu'elle produiſit ſur le pauvre ſir Robert ; il me quitta le plus amoureux des hommes : pourquoi ne le ſeroit-il pas ? Il a bien vu, bien pu voir qu'il ne m'étoit pas indifférent, & que manque-t-il à ton amie pour l'enchaîner entiérement ? Dis-moi, ma chère Nancy, ſais-tu ce que c'eſt qu'un homme amoureux ? As-tu jamais réfléchi ſur l'amour ? J'oublie que tu réfléchis fort peu, & que ton cœur n'en a pas le tems. L'objet eſt cependant aſſez important : imagine-toi qu'il y a des êtres, des hommes qui nient l'exiſtence de l'amour, qui le renvoient à la fable & aux romans, qui le traitent de folie dont on revient toujours, & qui le réduiſent à ce qu'ils appèlent groſſiérement, le cri de la nature. Je regarde ces malheureux raiſonneurs-là comme des athées, & je les mépriſe. Il eſt affreux, abſurde même de nous refuſer au ſentiment

de préférence qui remplit abſolument l'ame & le cœur ; excluſif pour tout autre objet, il ne connoît que celui qui l'a fait naître : une fois allumé dans nos cœurs, il embellit notre exiſtence, il l'anime, il l'élève ; il rend capable des plus belles actions, des plus grands ſacrifices : heureux, il fait les plus beaux momens de notre vie, & malheureux, il eſt encore préférable à la froide indifférence. S'il eſt des êtres qui ne le connoiſſent pas, plaignons-les, & malheureux ceux qui n'ont, au lieu de ſentiment, qu'inſtinct & légéreté. — Avouons cependant, que cette grande paſſion, qui peut mener à l'héroïſme, ſe trouve preſque toujours aſſociée aux contradictions de l'humanité ; les ſentimens les plus impérieux s'accommodent très-bien de l'eſclavage le plus dur, & de la dépendance la plus ſervile. Le plus ſublime héros de roman, n'eſt qu'un eſclave capable de tout pour ce qu'il

aime ; & voilà, ma chère Nancy, le caractère de l'homme amoureux : c'eſt courage & ſoumiſſion ; c'eſt aux femmes à connoître leur pouvoir, c'eſt à elles à faire naître les ſentimens qu'elles déſirent ; elles ſont preſque toujours reſponſables de la fidélité & de la conſtance. J'ai ſouvent entendu accuſer les hommes de légéreté : je me ferai haïr des femmes, mais j'ai preſque toujours trouvé que c'eſt injuſtement : cette conſtance que nous exigeons ſi vivement, avouons que le plus ſouvent nous ne nous en ſoucions guères, & que rarement les femmes ſavent la mériter. Se défendre plus ou moins, faire ſentir ſon empire & l'abandonner, n'avoir enſuite qu'une tendreſſe plaintive, une jalouſie inquiétante, des prétentions ennuyeuſes, n'eſt pas, je crois, ce qui doit faire durer une paſſion ; & ce ſont-là, cependant, les ſeules reſſources de preſque toutes les femmes. C'eſt

notre faute, ſi l'amour fait ſi peu d'heureux : nous croyons trop qu'il ſuffit de la tendreſſe, & l'eſprit ne vient pas aſſez au ſecours du cœur : il faut plus d'une chaîne pour attacher, il en faut mille pour conſerver. Il eſt plus aiſé, ſans doute, d'établir un commerce d'inconſtance qui égaliſe tout : j'en ai horreur, Nancy. — Le vrai bonheur n'eſt que dans la durée & l'uniformité des ſentimens ; c'eſt ce que j'ai toujours ſenti au fond de mon ame ; & ſi je m'en étois écartée, ſi les circonſtances m'en avoient éloignée, c'eût été une erreur dont mon cœur & ma vie auroient été les victimes. — Je te le répète, Nancy, il n'eſt plus qu'un ſeul être pour moi ; mon exiſtence lui eſt vouée : ſi mes projets échouent, tu plaindras ton amie, tu la regretteras : aujourd'hui aime-la ; elle t'aime & t'aimera toujours. Adieu,

LETTRE XXIV.

De Camille.

MA chère Nancy, j'avois tant de choſes à te dire dans ma dernière lettre, que je ne te dis aucune de celles que je voulois. Je me laiſſe aller au plaiſir de penſer avec toi, & il ſe trouve que je mets ſur le papier tout ce que j'ai dans la tête. Tu ne t'en ſoucie guères : il eſt malheureux que tu aimes ſi peu à t'occuper des autres, & que tu aies une amie qui voudroit s'en occuper toujours ; mais puiſque mes lettres amuſent milord *Belton*, elles doivent être précieuſes pour toi : d'ailleurs, je te diſpenſe de répondre, pourvu que tu me laiſſe écrire. Tu voudrois des évènemens, il en viendra peut-être ; en attendant, laiſſe-moi penſer, & il y a aſſez à faire quand on a le projet de s'emparer d'un homme, d'une famille, d'un château :

teau : c'eſt un poëme que je veux conduire à ſa perfection ; j'y ſuis invitée par mon cœur, & encouragée par l'eſpérance. Cette viſite de ſir Robert achève de les confirmer : ne crois-tu pas encore ma poſſeſſion bien aſſurée ; & que me reſte-t-il à faire ? Oh, mon amie, qu'il mérite bien toutes les peines que je prends ! tu en ſerois jalouſe, horriblement jalouſe, ſi tu le connoiſſois ; ſa figure, je te l'ai peinte, il eſt encore plus adorable par ſon caractère ; il n'a point les défauts des hommes de ſon âge : ce n'eſt ni la légèreté, ni la fauſſeté des merveilleux de la ville, ni la peſanteur des habitans de la campagne ; c'eſt un eſprit doux qui n'a rien de faux ; il eſt ſans prétentions comme ſans fauſſe modeſtie ; gai avec décence ; un air franc & naturel qui prévient au premier moment : il connoît le monde plus par réflexion que par uſage ; il a été autrefois à Londres, & il ne le connoît

point. Il aime la chaſſe comme un exercice, les ſciences comme une occupation utile. Il a trop peu d'ambition, & c'eſt-là ſon ſeul défaut; c'eſt à la femme qu'il aimera à l'en corriger. Aujourd'hui il ne s'occupe que du bonheur de ſes parens : ſon père infirme a beſoin de lui ; lord *Walmore* ſe repoſe de tout ſur ſon fils; c'eſt lui qui gouverne tout, qui diſpoſe de tout ; c'eſt l'ame de la famille : il eſt adoré, chéri des fermiers, des domeſtiques, de tout ce qui l'entoure ; il eſt aimé, conſidéré des voiſins. Il auroit pu être membre du parlement pour le bourg de Lichtfield ; il ſe trouve trop jeune pour un emploi ſi important. Juſqu'à préſent il a peu connu de femmes, ſon cœur a été ſans paſſion ; & tu veux, Nancy, que je renonce à l'ambition, au projet de ſéduire & de captiver cet homme ? Ne vois-tu pas que ſon cœur eſt ſuſceptible de la paſſion la plus vive, & crois-tu

qu'il aime foiblement ? Si je fortifie les premières impreſſions, ſi je flatte ſon amour-propre, ſi je réponds à toutes ſes idées, ſi je lui offre toutes les reſſources de l'eſprit, ſa raiſon, très-forte ſans doute, réſiſtera-t-elle ? ira-t-elle calculer quelques miſérables convenances? Il a bien fallu commencer par éblouir ; le haſard & le bonheur m'ont aidé à en impoſer ſur moi, je n'ai fait que profiter des circonſtances. Sir Robett, vos ſentimens, votre admiration, vos diſpoſitions, auroient manqué de quelque choſe pour la fille du pauvre miniſtre de Palmill, & ſur-tout pour l'amie de Nancy ; mais pour une illuſtre étrangère, malheureuſe, inconnue, & qui cherche à ſe cacher, votre imagination s'exalte, votre curioſité s'échauffe, vos ſentimens s'animent ; & quelle que ſoit l'opinion que vous en concevrez, ce ne ſera pas impunément que vous connoîtrez les attraits qu'elle peut avoir ; &

lorſqu'ils vous auront captivé, & qu'elle vous dira qu'elle vous a trompé, qu'elle n'eſt point ce qu'elle vous a paru; quand vous en verrez le motif, votre cœur ne pourra plus que pardonner. Avoue, chère Nancy, que j'ai raiſon, & n'attends pas le ſuccès pour applaudir à ton amie; il t'en reviendra auſſi quelque gloire, tu fais ſi bien ce que je te demande! J'ai très-bien reçu la lettre de mon père, le lendemain de la viſite de ſir Robert; je la reconnus d'abord, je la pris avec empreſſement des mains de Betty, en laiſſant échapper le mot *de mon père*; je rompis vîte le cachet, je lus avec l'air du plus grand intérêt; en liſant, je devenois triſte, & à la fin je m'écriai: *je ne le reverrai pas de long-tems!* Betty comprit tout à merveilles, elle voulut me conſoler avec ſa naïveté ordinaire; je n'écoutai point: je dis que je voulois aller l'après-midi chez le miniſtre; elle me dit que j'avois bien raiſon,

que ſûrement il me conſoleroit comme un père. Ce bon miniſtre me trouva ſi triſte, qu'il ne put s'empêcher de m'en demander la cauſe avec toute la diſcrétion & le reſpect poſſibles : d'un air de myſtère & de confiance, je lui dis que j'étois bien malheureuſe ; que j'avois compté n'être ici que quelques ſemaines pour ma ſanté ; que mon père devoit venir me prendre, que mon oncle me l'avoit fait eſpérer l'autre jour ; que je venois de recevoir une lettre qui m'en ôtoit l'eſpérance ; & que comme il y étoit beaucoup queſtion de lui, je le priois de la lire, & n'en parler à perſonne. Je vis ſa phyſionomie exprimer l'effet de tout ce qu'il liſoit ; quelques mots prononcés de tems en tems à haute voix y ajoutoient encore ; ſon contentement ſur ce qui étoit dit de lui n'étoit pas équivoque : ſon amour-propre en fut flatté. Il me fit mille proteſtations d'amitié & d'attachement ; il me dit

qu'il ne ſe rappeloit pas d'avoir jamais entendu prononcer le nom de ma famille ; mais qu'il y avoit tant de perſonnes chez le duc de *Newcaſtle*, qu'il étoit impoſſible de connoître tout le monde ; que d'ailleurs il étoit alors ſi occupé, qu'il n'avoit pas le tems de faire des connoiſſances ; & là-deſſus de longs détails de tout ce qu'il faiſoit : & comme il étoit particulièrement obligé de reſter dans l'antichambre pour ſavoir ſi on n'avoit pas beſoin de lui, il finit par me témoigner un intérêt de curioſité ſur ces affaires de catholiques & ces tems orageux dont il étoit parlé dans la lettre. Je lui dis à l'oreille que mon père avoit des ennemis qui, après l'avoir preſque ruiné par des procès, l'accuſoient de je ne ſais quelle pratique avec les catholiques d'Irlande. Ce mot de catholique le ſcandaliſa, il ſecoua la tête, condamna hautement tous ceux qui avoient à faire avec eux ; il aſſura

que la tolérance des papiſtes étoit contre la liberté de la nation. — Je vis le moment où j'allois perdre tout mon crédit & toute la conſidération qu'il avoit pour moi : ma prudence avoit fait ici une faute, j'eus beaucoup de peine à la réparer. Il revenoit toujours à ces catholiques ; il avoit quelquefois l'air de me ſoupçonner de l'être. — Enfin, à force de proteſtations ſur la fauſſeté de l'accuſation, en lui répétant pluſieurs fois que ſi tout le monde penſoit comme lui, il n'y auroit point d'hérétiques en Angleterre, & que c'étoit bien dommage qu'il ne fût pas évêque, je parvins à le calmer un peu. Je lui demandai le ſecret ſur la confidence que je venois de lui faire ; & pour changer le ſujet de la converſation, je parlai de milord *Walmore*. — Je dis que j'avois été rendre ma viſite ; je me louai de la politeſſe de toute la famille, il en fit un très-grand éloge : en répondant à

mes queſtions, il m'inſtruiſit ſur chacun d'eux en particulier. Quand il fut ſur le chapitre de ſir Robert, il débita avec beaucoup de chaleur tout ce que je t'ai dit au commencement de ma lettre: je l'écoutai avec avidité; je lui fis dire tout ce que ma curioſité déſiroit, & tout ce qu'il pouvoit ſavoir: je lui confiai que ſir Robert étoit venu chez moi; que peut-être il y reviendroit, mais que je ne voulois recevoir perſonne. Il ne m'écouta pas trop; il me dit ſeulement que lui & ſon père n'étoient pas pour les catholiques. — Je rejoignis la famille: les filles étoient ſi mal coëffées ce jour-là, que j'en pris occaſion de leur dire que j'avois apporté de Londres des bonnets à la dernière mode, que je me ferois plaiſir de les leur envoyer. Ni elles ni leur mère ne me crurent point catholique; elles me témoignèrent, au contraire, leur reſpect & leur admiration, & je m'en allai bien ſûre de ce

qu'elles diroient de moi ; & riant de la bigoterie du père qui ne pouvoit pas me nuire, je prévis même que dans quelque occaſion elle pourroit m'être utile. Toute cette ſcène m'avoit prodigieuſement fatiguée : le menſonge eſt un travail pour moi ; je ne pus dire un ſeul mot à Betty pendant le chemin. Je me reprochai vingt fois le labyrinthe dans lequel j'allois m'engager ; ſouvent je me défiois de mes forces pour en ſortir, & j'en craignois l'iſſue. Je méditois de m'en aller, & de me contenter de la conſidération, des reſpects & de l'admiration que m'avoient acquis quatre mois de ſéjour dans ce pays. — Mais qu'en ferai-je, de cette belle opinion que l'on a de moi ? Si j'ai pu la faire paſſer dans l'ame de ſir Robert ; ſi j'ai ſu y ajouter un ſentiment plus vif, faut-il l'abandonner ? faut-il par lâcheté renoncer à des eſpérances, à un projet que tout paroît ſe-

conder? & alors je ſentois renaître mon courage : j'aurois voulu invoquer le ciel & la terre. — Je demande ſeulement que les yeux du jeune *Walmore* ſoient faſcinés, juſqu'à ce que ſa paſſion ſoit aſſez forte pour réſiſter à la vérité, que tout ce qu'il peut voir & entendre de moi ſerve à l'enraciner dans ſon cœur. Aujourd'hui ſi le maſque tombe, je ſuis anéantie : quand il ſera ſubjugué, quand il ſera ſous le charme, le détromper, lui offrir ſa liberté, ne ſera qu'une chaîne de plus. — Je te demande encore quinze jours, Nancy, ou trois ſemaines, & tu jugeras ton amie; tu condamneras ſon ambition, tu mépriſeras ſon eſprit. Je me ſens bien ſouvent oppreſſée par mes idées, par mes craintes, je dirois par mes remords, ſi je ſavois bien poſitivement ce que c'eſt que la conſcience; il me ſemble que ſi je réuſſis, bien-loin d'en avoir, je m'applaudirai, je me croirai tou-

tes les vertus. J'interromps ma lettre pour reſpirer : le combat de mes ſentimens étouffe mes idées, ma raiſon me perſécute, l'inquiétude me tourmente, l'agitation de mon ame m'empêche de penſer. La poſte ne part que demain au ſoir ; & demain, plus tranquille, je pourrai mieux m'entretenir avec toi. Adieu donc juſqu'à demain.

Plus tranquille, diſois-je hier : hélas non, chère Nancy ; le trouble eſt encore-là, il ne m'a pas quittée de toute la nuit, il m'a ſuivie juſques dans le ſommeil. J'ai vu ſir Robert en ſonge, mais toujours au travers d'un nuage ; je voulois aller juſqu'à lui, il n'y avoit qu'un petit intervalle qui nous ſéparoit, & jamais je ne pouvois le franchir, jamais mes yeux ne pouvoient le voir bien diſtinctement. Je mépriſois les ſonges, & je me rappelois qu'autrefois on me les expliquoit toujours par le contraire, & voilà un billet qui en con-

firmeroit l'explication. Depuis ma lettre interrompue hier, je me rappelai les bonnets promis aux filles du miniſtre; je fouillai mes cartons, je trouvai deux coëffures preſque neuves; j'y ajoutai des rubans, je les mis dans une boîte, j'appelai Betty, & je les envoyai. Au bout d'un moment, Sara vint me dire que ſir Robert demandoit à me voir, qu'il étoit à cheval & qu'il n'étoit pas deſcendu. Pas deſcendu, dis-je dans mon eſprit, c'eſt qu'il compte n'être pas reçu. Cette circonſtance, l'abſence de Betty, la négligence de mon habillement & de ma coëffure, m'eurent bientôt fait prendre le parti de ne pas le recevoir. — Sara, j'ai un très-grand mal de tête, je ne puis voir perſonne. — Elle s'en alla, & revint après avoir fait quelques pas. — C'eſt qu'il a, je crois, quelque choſe à dire à miſs... — Impoſſible, Sara, je vous aſſure; je n'aime pas ces viſites d'hommes, je n'en

veux point, entendez-vous ? Oh, reprit-elle, oh ſir Robert ... & cela d'un air qui diſoit que ſir Robert n'étoit pas un homme, & que je pouvois le recevoir ſans ſcrupule. — Elle s'en alla & n'en dit pas davantage : jamais elle ne m'avoit fait encore autant de plaiſir. Je lui promis en moi-même de ne plus la ſcandaliſer, & de recevoir ſes encouragemens avec docilité ; & tu m'en répondras, Sara ! Je ne te dirai pas toutes les idées que j'eus ſur cette viſite, & tu comprends que c'eſt à elle que je dois & le ſonge & le peu de ſommeil de la nuit. Je me ſuis réveillée deux ou trois fois en diſant à haute voix : *il a quelque choſe à me dire !* — Betty revint ; elle me raconta l'enchantement des demoiſelles à l'ouverture de la boîte : Betty les trouvoit bien heureuſes, & moi bien généreuſe. Il y avoit eu diſpute entr'elles ſur le choix des coëffures ; enfin l'aînée, qui eſt très-brune,

n'avoit pas manqué de choiſir le ruban lilas, & la cadette, qui eſt preſque blonde, avoit été très-contente d'avoir le jonquille. Comme c'étoit ce qui intéreſſoit le plus Betty, ce ne fut qu'après tout le détail de la diſpute & des diſcours du père & de la mère, qu'elle me dit que ſir Robert étoit arrivé pendant ce tems-là chez le miniſtre; qu'il s'étoit amuſé un moment du plaiſir des demoiſelles, & qu'il s'étoit entretenu enſuite avec le père en ſe promenant dans la chambre. — J'aurois voulu dévorer les yeux & les oreilles de Betty pour ſavoir tout ce qu'elle avoit vu & entendu : tout ce qu'elle put me dire, c'eſt que le miniſtre avoit ſouvent parlé à l'oreille de ſir Robert, & elle n'avoit entendu que les mots de *Catholiques* & d'*Irlande*. — Et de qui croyez-vous qu'ils parloient, Betty ? — Oh, je n'en ſais rien, miſs. Ces bonnets étoient ſi jolis, que je regardois comme les de-

moiſelles les ajuſtoient; & madame diſoit bien que c'étoient des coëffures que l'on portoit à la cour; qu'autrefois elle en faiſoit preſque comme ceux-là pour les grandes dames. — Et ces meſſieurs, Betty, ne les ont pas regardés? — Sir Robert a jeté les yeux deſſus un moment, ſans rien dire; il a toujours parlé avec le miniſtre: il a bien prononcé le mot de *miſs*, mais je n'ai rien entendu. — C'eſt-à-dire, Nancy, qu'il ſait l'hiſtoire comme celle qui l'a faite, que la haine du docteur *Jackſon* contre les Catholiques a ſervi à perſuader, & qu'il a fait paſſer ſa perſuaſion dans l'ame de ſir Robert. Je me vois dans cette ame comme dans un miroir; j'y vois ma repréſentation comme je voulois qu'elle y fût: c'eſt un tableau de main de maître; il n'y a pas un trait, pas une ombre, qui ne rempliſſe ſon objet, qui ne paſſe ſur le cœur du jeune *Walmore*; il eſt le foyer où ſe réunif-

ſent tous les rayons de ma perſonne; & quand il ſera enflammé, crois-tu qu'il puiſſe s'éteindre par quelques traits effacés? Il y a des momens, chère amie, où je jouis de mon ouvrage, où tout eſt ſi clair à mon eſprit, qu'il me ſemble que rien ne peut m'échapper. — Il a bien fallu conſoler la petite jalouſie de Betty ſur les bonnets: j'en ai choiſi un de toile & de dentelles, j'y ai mis un ruban couleur de roſe; je l'en ai coëffée, & jamais il n'y a eu de femme plus magnifique, plus généreuſe que cette pauvre Irlandoiſe. — Tu ſais que j'avois été étonnée de cette eſpèce de rendez-vous que ſir Robert avoit indiqué à Sara pour mardi paſſé; c'étoit un diſcours mal rendu, il avoit ſimplement dit qu'il faiſoit une abſence de quelques jours, & qu'il ne ſeroit revenu que le mardi. Dans la crainte du même mal-entendu, j'ai fait venir Sara ce matin, j'ai demandé les propres termes de ſir Robert. —

Il a dit bien poſitivement qu'il avoit quelque choſe à dire à miſs Camille : Eh bien ! je le ſaurai, j'attendrai, & mon eſprit ſe tourmentera pour deviner & pour préparer la réponſe. — Deux heures après je l'ai eue, j'ai reçu ce billet dont je vais faire une copie & te l'envoyer. Tu comprends de quelle importance eſt cet évènement : un premier billet ! Je voudrois y lire tout l'avenir. Je te quitte pour m'en occuper. Adieu, chère Nancy.

LETTRE XXV.

MA chère Nancy, je ne l'ai point faite, cette copie ; je laiſſai écouler le tems, & je tenois encore le billet à la main, lorſqu'il a fallu fermer ma lettre & la faire partir : aujourd'hui ta curioſité ſera ſatisfaite, ou plutôt elle ne le ſera point ; tu n'y verras rien d'eſſentiel, l'importance eſt pour moi qui ſent,

qui eſpère, qui cherche, & à qui toutes les circonſtances ſont quelque choſe. Tu comprends bien que je n'ai pas reçu cette lettre comme toutes les autres venant par la poſte; ce n'eſt pas ſans émotion que je l'ai priſe des mains de Betty, qui me l'a remiſe avec empreſſement, en diſant que c'étoit un domeſtique de lord *Walmore* qui l'apportoit. Il ne falloit pas ſe laiſſer aller à la précipitation d'une jeune imbécille pour l'ouvrir, c'eſt la lettre d'un homme qui ne fait plus rien d'indifférent pour moi, qui m'aimera, qui m'écrira: c'eſt Betty, c'eſt ſa mère qui me remettront ſes lettres; faut-il qu'elles voient le plaiſir, l'émotion qu'elles me cauſeront? mes ſentimens doivent leur être cachés, elles jugeront de tout: il ne faut pas qu'elles aient une ſeule idée ſans ma permiſſion, & la moindre de leurs paroles doit concourir à mes deſſeins. D'ailleurs, le ſoupçon eſt ſi vîte-là chez les femmes!

— La réception de cette lettre étoit donc importante ; tu vois mon étonnement, mon indifférence en la prenant, le ſang froid avec lequel j'en examine le cachet, l'adreſſe. — *De milord Walmore*, dis-je comme à moi ſeule, *qu'eſt-ce qu'il veut?* — Oh ! miſs, interrompit vîte Betty, c'eſt ſir Robert. — Je redouble de ſurpriſe, j'héſite de l'ouvrir : cependant, chère amie, mon cœur palpitoit ; curioſité, inquiétude, impatience ſur ce que ce papier doit m'apprendre. Il m'aime, ſir Robert, je le ſais ; mais comment m'aime-t-il, eſt-ce comme un jeune homme qui voit un objet qui lui plaît, & qui s'arrête à la première impreſſion, ou eſt-il frappé de ces coups violens qui maîtriſent pour toujours? Pourrai-je en juger par ſes expreſſions ; verrai-je l'homme, ou échappera-t-il à ma pénétration? Enfin j'ouvre, je lis, ou plutôt je parcours juſqu'à ce que mes yeux ſoient frappés par quelques mots qui répon-

dent à mes déſirs. Cette invitation eſt quelque choſe, ſans doute, mais elle n'eſt rien pour moi, ſi je n'y vois intéreſſés l'ame & le cœur de ſir Robert, ſi elle n'eſt pour lui un moyen de faire naître les occaſions de me voir. — Je trouve enfin les mots d'*indifférence*, de *droits*, d'*hommages*. Qu'eſt-ce que c'eſt que mon indifférence? qu'eſt-ce que c'eſt que ſes droits? l'un n'eſt-il pas plus sûr que l'autre? Cependant je ſens une ſecrète joie entrer dans mon cœur: il veut m'approcher de ſa famille, ſes ſentimens ſont de bonne-foi; il veut me faire connoître comme il me voit: voilà le premier effet de cette lettre ſur moi. — Betty étoit reſtée-là, les yeux attachés ſur moi, & pleins d'impatience ſur la réponſe: Sara vient dire que le domeſtique l'attend: il faut cacher ſa joie, montrer de l'ennui, de l'indifférence pour cette invitation, & ces petites fauſſetés ne nous coûtent guères,

comme tu ſais. — Je n'aime point être invitée ; je n'aime point ſortir de ma retraite, je n'irai point. Les deux femmes s'affligent, ſe récrient ſur mon refus, me preſſent & me diſent préciſément tout ce que je voulois ; enfin, je me rends, & c'eſt pour leur faire plaiſir à cauſe de milord qui les protège : mais faut-il écrire ma réponſe, l'adreſſer à ſir Robert ? cela peut être dangereux ; il faut répondre de bouche au domeſtique ; Betty en eſt chargée. — Mais d'où vient la joie de cette jeune fille ? Pourquoi cette vivacité qui éclate dans ſes yeux, & que je n'ai point vue encore ; pourquoi cet empreſſement naïf de me dire qu'elle m'accompagneroit, qu'elle mettroit le bonnet que je lui ai donné ? Sa voix étoit ſi douce, exprimoit ſi bien le contentement ! Elle a remarqué mon attention & ma ſurpriſe, ſes paupières ſe ſont baiſſées, ſon air diſoit qu'elle avoit quelque choſe à cacher. J'ai vu le

bout de l'oreille de l'humanité, & j'ai dit : Betty a quelque intérêt au château; j'ai ſenti combien cette découverte pouvoit m'être utile. Pour la confirmer, j'ai dit comme en réfléchiſſant que je n'irois pas, & enſuite qu'elle ne viendroit pas avec moi : elle n'a rien répondu; mais ſa triſteſſe, ſon embarras ont été plus éloquens que ſes paroles. — Connoiſſez-vous quelqu'un de la maiſon de lord *Walmore*, Betty ? — Quelqu'un, miſs? — Oui, quelqu'un des gens. — Je connois un peu Jenny & Fanny. — Et aucun des hommes? — Je connois auſſi un peu Henri. — Et qui eſt-il cet Henri? — C'eſt un laquais de milord *Walmore;* ma mère le connoît bien auſſi. — Je n'en voulus pas ſavoir davantage pour le moment : cette petite intrigue peut être un bonheur qu'il faut ménager : elle voudra me le cacher, être fauſſe, m'attraper même, ſi cela lui convient : mais je t'en éviterai la peine,

chère petite, c'eſt moi qui ſerai la confidente; le ſecret de ton cœur m'aſſurera de toi. C'eſt donc demain que je dois paſſer preſque un jour entier au milieu de la famille *Walmore;* je n'ai pas eu encore aſſez de tems pour y penſer, quoique je n'aie preſque pas ceſſé un moment. Il s'agit de ſe pénétrer ſi parfaitement de ſon rôle, qu'il n'échappe pas un ſeul inſtant; il faut de la fierté, de la hauteur, de la politeſſe, de la modeſtie: une confiance réſervée, une abſence de coquetterie entière, l'air de l'indifférence, & cette ſoupleſſe de dire & de faire tout ce qui plaît. Je fus effrayée en y réfléchiſſant au premier moment: je ſentois mon courage s'affoiblir; pour le ranimer, je cherchai à me diſtraire, & pour m'eſſayer, je me rappelai les demoiſelles *Dagby;* elles m'avoient fait faire un compliment de politeſſe auquel j'avois à peine répondu; je voulus y aller, je m'habillai très-ſimplement, j'appelai Betty, & j'y fus

hier au ſoir; j'y portai cet air triſte & occupé que j'avois eu chez le miniſtre, & je n'oubliai pas la lettre de mon père, bien décidée de ne parler qu'avec la plus grande prudence, & de m'inſtruire auparavant des affections & des préjugés particuliers. — Je les trouvai ſeules, je fus très-bien accueillie; les amitiés de ces bonnes perſonnes me faiſoient un plaiſir que je me reprochois, je ne ſais pourquoi. Je t'aſſure, Nancy, que ton amie étoit faite pour la vérité & le ſentiment. — L'aînée de ces demoiſelles, qui eſt, comme tu ſais, beaucoup plus âgée que l'autre, manque abſolument de ce qu'on appelle eſprit; c'eſt une bonne groſſe raiſon, ou plutôt inſtinct, qui s'occupe de ſa vie & point de celle des autres, abſolument livrée à l'économie qu'exige leur fortune, & qui ſe repaît des contes & des hiſtoires qu'elle rencontre. — L'autre, plus jeune, plus intéreſſante, lit beaucoup, met plus d'intérêt dans ſes liaiſons,

liaiſons, & attache par la tournure mélancolique de ſon eſprit : j'avois bien envie de me livrer au penchant qui m'attiroit vers elle ; je le lui témoignai pendant les momens d'abſence que faiſoit de tems en tems ſa ſœur ; elle y répondoit avec une certaine réſerve qui marquoit plus d'envie de ſe cacher que de défiance de moi. — A la fin, preſqu'au même inſtant, nous nous approchâmes ; nous nous demandâmes ce qui nous occupoit, pourquoi cet air triſte? Nous n'eûmes que le tems de nous tendre la main, de la ſerrer, & de nous dire des yeux, que nous étions diſpoſées à nous aimer. Un ſoupir profond qui m'échappa, un moment de ſilence, firent demander aſſez bruſquement à la ſœur qui venoit de rentrer ce que j'avois, ſi j'étois malade, ſi j'avois des chagrins ? Je répondis vaguement, & ſans articuler aucun détail, une partie de ce que j'avois confié au docteur *Jackſon ;* je finis en diſant

à demi-voix & d'un ton affligé, que ma ſituation étoit pénible pour une perſonne comme moi, & que j'eſpérois qu'elle finiroit bientôt. A propos, dit la ſœur aînée : M. & madame *Welgreen*, que nous avons vus hier, nous ont beaucoup parlé de vous; ils ont dit qu'ils voudroient bien vous connoître, & ſi vous vouliez un jour y aller avec nous, vous leur feriez plaiſir : ce n'eſt qu'à un mille d'ici. — J'eus l'air de ne point me rappeler que c'étoit l'homme au boulingrin; je me défendis un peu des nouvelles connoiſſances. Là-deſſus elle prit occaſion de me faire une aſſez longue hiſtoire : je la jugeai peu importante; en ayant l'air d'écouter, je tâchai de calculer ſi pour cette viſite, dont j'avois aſſez envie, il ne ſeroit pas convenable de faire uſage de la lettre de mon père : elle contribuera sûrement à me faire conſidérer, & c'eſt ce qu'il me faut. Je me décidai à la laiſſer tom-

ber de ma poche dans un moment où on ne pourroit pas me la rendre. On n'avoit encore rien dit des *Walmore*, je les fis venir dans la converſation : on ne répéta que ce que je ſavois déjà : je dis, d'une manière bien indifférente, bien naturelle, que miſs Henriette étoit venue chez moi, & que j'étois invitée à dîner pour le lendemain : on me dit tout de ſuite que M. *Welgreen* étoit parent de lord *Walmore*, que je ſerois contente de leur connoiſſance, & que nous irions enſemble. Je pris congé en me levant, je jetai adroitement la lettre ſous ma chaiſe, & je crois que je m'enfuis avec trop de précipitation. On fait toujours quelque faute, & me voilà chez moi avec de l'inquiétude, de la crainte & mille idées qui trottent ; ce dîner de demain eſt fait pour remplir ma tête. C'eſt pour mettre mes penſées en ordre que je t'ai écrit tous ces détails, je ſuis plus tranquille quand j'ai chargé le papier

du paſſé, il me ſemble que je ſais mieux maîtriſer l'avenir, & en repaſſant ce que j'ait fait, je ſais mieux ce que j'ai à faire; d'abord il faut avoir l'air frais & ſerein, pour cela il faut du repos, mes yeux doivent annoncer la tranquillité de l'ame; il faut du ſommeil, je vais y travailler. O ! ſir Robert, payerez-vous toute la peine que je me donne, & une femme quelconque qui attend tranquillement que les convenances & ſes parens vous uniſſent à elle, mérite-t-elle la préférence? Et toi, chère Nancy, méprises-tu le beſoin que j'ai de te tout dire, ne ſens-tu rien de cette anxiété que j'ai dans l'ame aujourd'hui? Attends mon retour de ce château, attends ma première lettre, peut-être ſerai-je plus gaie. Dans ce moment je te laiſſe avec la lettre de ſir Robert. Adieu, chère amie; quand le dernier ſuccès couronneroit mes eſpérances, toujours je t'aimerai.

P. S. Le lendemain de la réception de celle-ci, envoie-moi la ſeconde lettre de mon père, préciſément comme la première.

LETTRE XXVI.

*De ſir Robert à Camille M***.*

MADEMOISELLE, je ſuis bien fâché que vous n'ayiez pas voulu me recevoir hier, ma converſation ne vous auroit peut-être pas été déſagréable; j'aurois tâché de ne vous parler que de mes parens; ils m'avoient chargé de vous faire leurs complimens, & de vous propoſer de venir paſſer un jour avec eux; ce ſera jeudi, ſi vous voulez bien accepter leur invitation. — Ils parlent ſouvent de vous, mademoiſelle, & ils voudroient pouvoir rendre moins déſagréable le peu de ſéjour que vous vous propoſez de faire dans ce pays; milord ſur-tout, dé-

ſire beaucoup de vous revoir : je lui ai dit comme vous chantiez ; il aſſure que ſes vieux jours ſeroient rajeunis, s'il vous entendoit : j'eſpère que vous ferez cette bonne action. Vous trouverez toute une famille enchantée de vous voir. — Il m'en coûte un peu de ne rien dire pour moi en particulier ; mais je reſpecte votre indifférence, c'eſt elle qui m'empêche de combattre votre raiſon & votre philoſophie : cependant je crois avoir le droit de vous offrir les hommages & les reſpects de R***

LETTRE XXVII.

De Camille.

EN vérité, ma chère Nancy, je commence à croire que c'eſt dommage de mettre tout ce que je te dis dans de ſimples lettres; il vaudroit la peine d'en faire des chapitres. Mon hiſtoire prend une tournure tout-à-fait eſſentielle; & quoique ce ne ſoit pas une hiſtoire univerſelle, elle mériteroit la préface, les chapitres, & toute la décoration des grands ouvrages. — Qui ſait ſi quelque pauvre diable trouvant nos lettres, n'en compilera pas de quoi faire un roman très-intéreſſant? Il le vendra à quelque libraire qui regrettera bien ſon argent: & que manqueroit-il à ce roman, je te prie; des réflexions? je ne te les épargne pas: du ſtyle? on dit qu'il doit être naturel, & nous ne nous gênons

ni l'une ni l'autre : de l'intérêt peut-être ? Il eſt vrai que deux filles .... mais c'eſt ici que je ne veux point faire de réflexions : cette idée de chapitres me plaît, je veux adopter ce genre ; & comme j'ai aujourd'hui un très-grand nombre de choſes à raconter, je me contenterai de t'en envoyer les titres : ce ſera une table des matières, & l'ami lecteur ſuppléera aux détails par ſon imagination. Chapitre ... tant ... Dîner de miſs Camille au château des *Walmore*. Après une toilette convenable, miſs monte avec ſa confidente Betty dans la voiture de milord, qui lui avoit été annoncée dès le matin. Elle arrive. D'abord elle s'empare de l'eſprit du père, enſuite de celui de toute la famille : elle plaît par ſon eſprit, elle étonne par ſes connoiſſances, elle charme par ſa raiſon, elle en impoſe par ſon air décent, modeſte, réſervé ; elle enchante par ſa voix. Petits inconvé-

niens pendant le dîner. Empreſſement de ſir Robert ; milord s'en apperçoit : inquiétudes du vieillard : les *mais*, les *ſi* de milady. — Muſique avec miſs Henriette : admiration, enchantement de ſir Robert. Milady cherche chicane à miſs Camille. Betty cauſe beaucoup avec les domeſtiques ; elle leur conte l'oncle, les robes, la toilette, les préſens de ſa maîtreſſe, qui eſt certainement une dame de très-grande qualité. Milady commence à devenir inquiétante. Miſs Camille prend congé, refuſe la voiture & s'en va à pied. Sir Robert l'accompagne, & pendant le chemin il lui dit bien des choſes. — C'eſt-là, ſans doute, tout ce qu'il te faudroit de mon hiſtoire ; c'eſt même encore trop pour toi qui n'aimes que les évènemens. Tu es comme les jeunes filles qui liſent les romans en ſecret, qui ne ſe ſoucient point des préfaces, fort peu des détails, & qui courent au dénouement :

mais je ne puis te ſervir à ton goût, tu ne ceſſe de me condamner, de me mépriſer même. Je veux me juſtifier à tes yeux, & je n'ai point d'autre moyen que de te dire toutes les circonſtances de ce que je fais & de ce qui m'arrive. Je te peins la marche de mon eſprit, afin que la comparant avec les faits, j'arrache ton admiration, & qu'à chaque pas tu reconnoiſſes la force de mon génie : tu en verrois toute l'étendue, ſi tu pouvois percer juſqu'au fond de mon cœur, ſi tu voyois de quelle paſſion il eſt pénétré, de quel ſentiment violent il eſt animé. Sans doute il auroit voulu voler au-devant de ſir Robert, ſans doute il auroit voulu lui éviter même la peine & l'embarras d'un premier aveu : il n'auroit pas attendu le ſecond ſoupir. Cet homme, dont la figure me plaît, dont l'eſprit m'enchante, dont le caractère me touche, m'intéreſſe, auroit d'abord ſu que je l'aime,

que ſes ſentimens ſont payés du plus tendre retour ; mais ces diſpoſitions, ſi naturelles à ſuivre, portent mille poiſons ; mais j'aurois perdu l'objet que je chéris ; mais ce cœur qui l'adore auroit été avili à ſes yeux ; & traitant de foibleſſe la violence de ma paſſion, elle auroit éteint la ſienne. Ma chère Nancy, je n'aime que ce que j'ai acquis, & je ne puis jouir que de ce qui m'appartient en entier ; mon ame n'en peut rien exclure, & c'eſt pour m'aſſurer de tout, que mon eſprit travaille. Je te le répète ; c'eſt toujours de leur cœur que les femmes ſont dupes : l'art eſt de le conduire ; l'habileté eſt de diriger l'empire. On croit vulgairement que les hommes ont tout l'avantage de l'attaque : mais dis-moi, un homme qui attaque n'eſt-il pas déjà ſoumis, déjà ſous le joug des attraits ? C'eſt pour s'en affranchir qu'il cherche à ſéduire ; il faut bien qu'il y parvienne, mais que ce ne

ſoit que lorſqu'il ne peut plus rompre ſa chaîne, & alors que chaque triomphe ſoit un chaînon de plus pour lui. Il faut ſavoir ſe jouer de leur amour-propre & de leurs déſirs, comme des rayons d'un miroir qui éblouiſſent & qui échappent; il leur faut des fauſſetés à ces chers hommes, & la tendreſſe qui n'en eſt pas aſſaiſonnée, qui ſe livre à la vérité, ne fait que des infortunées. Heureuſement qu'elles nous coûtent peu, ces fauſſetés, & qu'eux ſont faciles à les recevoir. Au nom de Dieu, chère amie, profite de ce que je te dis & de ce que je fais; apprends à calculer nos intérêts & pour le préſent & pour l'avenir: apprends à prévoir l'un & à bien juger de l'autre, & comment l'eſprit doit toujours éclairer le cœur. Souviens-toi que c'eſt payer trop cher la douceur d'être aimée, que d'avoir le chagrin de ceſſer de l'être: le plaiſir de conſerver, vaut mille fois celui d'ac-

quérir. Où eſt la femme qui n'a pas ſu plaire un inſtant ? où eſt celle qui plaît toujours & qui le veut ? Avoir fini le roman & plaire encore, voilà quel doit être le vrai objet de notre ambition : c'eſt celui que j'aurai un jour ; celui d'aujourd'hui eſt d'amener l'entière ſatisfaction de mon cœur ; & quand je vois tout ce qu'il veut, j'en tremble. Que mon hiſtoire te ſerve de leçon, chère Nancy, & c'eſt-là une raiſon pour te dire tout ; que c'en ſoit une pour toi pour tout lire, & alors je ne crains plus d'être trop longue. — Je te quittai l'autre jour avec la réſolution d'être jolie le lendemain : je crois en vérité que les femmes peuvent être tout ce qu'il plaît à leur amour-propre. Je dormis très-tranquillement, ſeulement je m'éveillai plus matin qu'à l'ordinaire ; je me trouvai une petite inquiétude ſur la lettre laiſſée chez les *Dagby*, mais je ne voulois point d'inquiétude. J'étois

levée lorſque Betty entra ; elle avoit déjà mis ſa coëffure, & ſes yeux annonçoient le contentement : elle parla d'abord de ma toilette, je ne lui répondis point. Elle ſortit fâchée de mon indifférence : elle revint, un moment après, dire qu'il étoit paſſé un domeſtique de milord *Walmore*, qui avoit dit que la voiture ſeroit à une heure devant la maiſon. Je me plus à la mettre en peine, pour rendre plus aiſée la confidence de ſon ſecret ; je lui dis que je n'aurois pas beſoin d'elle en carroſſe. — Peu de tems après, je reçus un billet des demoiſelles *Dagby*. Juliette me diſoit qu'elle me renvoyoit une lettre qui n'avoit plus d'adreſſe, que l'on avoit trouvée chez elle, & que ſans doute j'avois perdue ; elle ajoutoit que cette lettre n'étoit point ſortie de ſes mains ; que quand même elle ne ſentiroit pas une vraie amitié pour moi, je pouvois compter ſur la plus parfaite diſcrétion,

& que mes malheurs l'intéreſſoient & l'attachoient à moi : elle diſoit encore qu'elles auroient l'honneur de me voir ; qu'en attendant, elles me propoſoient de les accompagner chez M. & Mad. *Welgreen.* J'acceptai : je demandai le plus grand ſecret ſur la lettre ; je fis mille proteſtations d'amitié, & tous ces meſſages me diſposèrent à la gaieté. Je chantai, je repaſſai de la muſique : j'aurois voulu te voir un moment, te conſulter ſur ma coëffure, ſur mon habillement ; tu m'aurois dit ſi j'étois aſſez jolie, & j'aurois pu te croire. Je tâchai de me regarder avec tes yeux, qui ſont ſi peu prévenus pour les femmes. Enfin je me trouvai aſſez bien. Betty contrôla un peu la ſimplicité de mon ajuſtement, car elle commence fort bien à me donner des avis ſur ma parure, & en bonne ſoubrette, elle s'y intéreſſe : pour ſa petite vanité, elle voudroit que je fuſſe toujours miſe magnifiquement.

Elle fut obligée de ſe contenter de la robe noiſette & des rubans bleus-de-ciel pâle. Mes cheveux étoient très-beaux ce jour-là ; je mis toute mon adreſſe à les arranger avec goût : il s'agiſſoit de paroître & de ne point faire d'étalage. Je n'étois pas encore tout-à-fait contente de moi, lorſque j'entendis la voiture : je dis à Betty qu'elle m'accompagneroit, elle ne cacha plus ſa joie. Dans le chemin, je lui parlai de cet Henri ; elle m'avoua qu'il l'aimoit, & qu'elle ne le haïſſoit pas : c'eſt le fils d'un habitant de Clamſtead ; il eſt laquais de milord : le père & la mère de Betty ne ſe doutent pas qu'elle penſe encore à aucun homme, & elle ne voudroit pas qu'ils le ſuſſent. La voilà donc dans ma dépendance. Je lui fis la leçon la plus ſérieuſe ſur l'intrigue & ſur les hommes, & je lui promis de m'intéreſſer toujours à elle, ſi elle me diſoit tout & ſi elle ſe conduiſoit bien ; elle

exprimoit ſi naïvement ſa joie & ſa reconnoiſſance ! Elle montre tous les jours plus d'eſprit & plus d'intelligence ; elle a le cœur bon & ſenſible ; elle peut devenir pour moi un être intéreſſant : je veux conſerver ſon ingénuité, & me l'attacher eſſentiellement. Voilà mon hiſtoire qui prend la tournure d'une comédie ; la ſuivante & le valet s'aiment déjà : avoue que c'eſt un bon augure pour le dénouement. — En arrivant au château, perſonne ne vint au-devant de moi : je demandai à aller dans l'appartement de miſs Henriette ; je la trouvai devant un vieux & mauvais clavecin. Miladi vint un moment après : on me fit promettre de jouer & de chanter avec miſs Henriette, & de lui apprendre des airs nouveaux. — Nous paſsâmes dans le ſallon auprès de milord : ſir Robert parut un moment après accompagné de deux hommes qui me parurent être de ſes camarades chaſ-

ſeurs, & que d'abord je comptai pour rien. Sans trop regarder ſir Robert, je le vis très-bien : cet embarras qui accompagne la politeſſe naturelle d'un homme bien né qui n'a vécu qu'à la campagne, ajoute à ſes grâces. — A table, je fus placée à côté de milord *Walmore*, & comme je ne voulois point de ces hommes près de moi, je preſſai miſs Henriette de me ſuivre & de s'y mettre. Le dîner commença par être aſſez ſilencieux : un de ces meſſieurs ſe trouva être un cauſeur ; il profita du ſilence pour faire d'abord quelques contes de chaſſe ; enſuite il en vint aux femmes : il ſavoit mille hiſtoires ſcandaleuſes arrivées à Londres, & toujours à des Irlandoiſes. L'une s'étoit enfuie avec un ſeigneur marié de la cour ; l'autre avoit pris un nom ſuppoſé, & avoit été démaſquée en public ; une autre avoit ſéduit & miné un jeune-homme, & avoit été tranſportée au

moment où elle comptoit l'épouſer : tout cela avec des détails & des circonſtances qui excitoient les éclats de rire. Je n'ai pas beſoin de dire ce qui ſe paſſoit chez moi pendant ce tems-là, tu le vois sûrement ; j'affectai cependant le ſang-froid le plus tranquille : pour avoir l'air de ne point entendre, je parlai beaucoup à miſs Henriette ; elle, plus curieuſe des hiſtoires, écoutoit, & me répétoit les traits les plus gais, auxquels je riois comme je pouvois. — Miladi jetoit ſouvent un regard méchant ſur moi ; elle auroit voulu m'embarraſſer, & elle diſoit de cent manières, vous avez peut-être auſſi une hiſtoire. Elle ne cacha point ſa haine contre les Irlandois ; elle peſoit avec complaiſance ſur les détails plaiſans ; & les accompagnoit de ſarcaſmes contre la nation, en faiſant avec affectation des exceptions pour moi & pour ceux qui n'avoient pas été en Irlande. Milord me

demanda aſſez bruſquement ce que je penſois de ces hiſtoires, & ſi je ne les trouvois pas bien plaiſantes ? Je répondis que pendant que j'étois à Londres, j'en avois beaucoup entendu faire qui n'étoient pas vraies, mais qu'on les faiſoit toujours croire aux pauvres habitans de la campagne, qui n'avoient rien autre à faire que de s'occuper de la ville. Sir Robert témoignoit de tems en tems de l'impatience ; il crut à propos de parler de mon oncle, de m'en demander des nouvelles, & là-deſſus vint un nombre infini de queſtions de milord & de miladi. Aux yeux de cette pauvre femme, c'eſt bien peu de choſe qu'un lord d'Irlande : ſa curioſité n'étoit que des doutes & de la pitié, & toujours du dédain pour toute la nation. Je ne m'empreſſai ni de répondre, ni de la défendre ; je ne dis que ce qu'exigeoit une politeſſe froide & réſervée, & je ſus déguiſer toute la

peine que me donnoit cet oncle. — Enfin, milord ſe rappela d'avoir vu un Irlandois dans une maiſon ſituée dans une rue dont il dit le nom ; de celle-là, il nous mena dans une autre : alors je me tournai de ſon côté, j'eus l'air de l'écouter avec le plus grand plaiſir, je le ſuivis par-tout ; je me rappelai les endroits, les égliſes, les places, &c. dont il parloit. — Nous allions ſavoir toutes les rues & même tous les villages par où on paſſe pour arriver juſques chez lui, lorſque les dames ſe levèrent pour laiſſer les hommes à table. Je me trouvai ſoulagée d'un très-grand poids. — On étoit en train de m'aſſaſſiner de queſtions ; miſs Henriette ne manqua pas de m'en faire ſur Londres, ſur les modes, ſur les plaiſirs : pour les tarir, je propoſai d'aller au clavecin ; nous jouâmes pluſieurs pièces ; je lui appris quelques chanſons. Sa mère, qui nous avoit joint, interrompit pour

dire que je ne ſaurois pas tout cela ſi j'avois été élevée en Irlande, & qu'on ne diroit pas que je fuſſe de ce pays-là. Je chantai un air de l'opéra d'Orphée; je ſentis ſir Robert derrière ma chaiſe, ma voix en devint plus douce & mon chant plus expreſſif : il changea de place, & je rencontrai ſes regards. Comme tout pouvoit être mis ſur le compte de la muſique, je laiſſai faire à mes yeux ce qu'ils voulurent, & je crus bien m'appercevoir qu'il n'y avoit rien de perdu pour la ſenſibilité; cependant il dit peu de choſe, admira peu : ſon air étoit ſérieux, concentré; il vouloit en ſortir, & ne le pouvoit pas. — On propoſa une promenade dans les boſquets avant le thé. Je voulois captiver miladi, je fis tomber les louanges ſur ſa douceur, ſur ſa bonté : on aime toujours l'éloge des qualités que l'on n'a pas. Enſuite je lui offris mon bras pour ſe promener,

& j'eſpérai d'avoir gagné un peu de ſa confiance. — Les deux hommes avec leſquels nous avions dîné, nous joignirent ; mais comme je continuois d'ignorer abſolument leur exiſtence, ils s'éloignèrent bientôt : je reſtai en arrière avec miladi, qui s'appuyoit ſur moi & qui marchoit lentement. — Il étoit impoſſible que, dans cette ſituation, elle ne prît pas le ton de l'amitié : par ſon caractère, elle ne pouvoit encore s'occuper de moi ; ce fut d'abord de ſa fille & enſuite de ſon fils. Elle parla de l'envie extrême qu'elle avoit de le marier avec une héritière dont les terres étoient près des leurs : dans ce moment elle étoit à Londres avec ſa mère, & elles devoient en revenir avant la fin de l'été. C'eſt la ſeule choſe que j'écoutai bien attentivement ; tout le reſte ne fut que du bruit pour moi : je ſais ſeulement que j'appuyai, que j'applaudis à tout ce qu'elle dit, & que ſi miladi

Walmore pouvoit aimer quelque choſe, elle m'aimeroit. — Le reſte de la compagnie nous joignit ; on retourna auprès de milord : ſir Robert eut occaſion de me dire bien des choſes ; à mon tour je ne pouvois point parler, & des ſoupirs étouffés furent ma ſeule réponſe. — Milord voulut reprendre la converſation du dîner ; il me demanda par où avoit paſſé mon oncle pour venir à Clamſtead ? il dit que sûrement il n'auroit pas pris la bonne route ; que lui ſavoit la plus courte & la meilleure, & que s'il revenoit dans ce pays, il la lui indiqueroit. — Miladi étoit ſortie, miſs étoit occupée à faire le thé, ſir Robert étoit au fond de la chambre avec ſes deux amis ; je pris ce moment pour parler à milord avec une eſpèce de confiance & à demi-voix. Je ſuis fâchée, lui dis-je en l'interrompant, que l'on ait ſu le voyage de mon oncle dans ce pays ; j'ajoutai que mes

parens

parens étoient malheureux, perſécutés, accuſés injuſtement par des ennemis puiſſans. — Mon père a été obligé de ſe retirer à Dublin, & de-là dans la province de Down, où il a ſes terres. — Oui, dit-il, en ſe penchant contre moi, c'eſt à cauſe des catholiques. Je compris que ſon fils inſtruit par le miniſtre lui avoit parlé de moi; je le ſuppliai de ne point dire ce qu'il pouvoit ſavoir; que je devois m'en aller bientôt, & que je ſouhaitois d'être inconnue. — Il fut touché de cette marque de confiance, il prit un air fin & diſcret, & la converſation pendant le thé, étant devenue gaie & générale, il me regardoit fixément, lorſque les mots de *Catholique* & d'*Irlande* étoient prononcés. Sa crédulité me redonnant du courage, je repris & plus de gaieté & plus de liberté; je ſaiſis toutes les occaſions de parler: je voulois plaire & j'employai toute la ſoupleſſe que je pouvois avoir

dans l'eſprit : ſans m'emparer abſolument de la converſation, je fis venir tous les ſujets qui pouvoient intéreſſer ; je careſſai ſucceſſivement chaque individu par des paroles flatteuſes, ſans négliger même les deux hommes que j'avois mépriſés d'abord ; j'écoutois avec applaudiſſement leurs contes, leurs chaſſes, & tout ce que leur amour-propre vouloit bien laiſſer échapper. Enfin, tout le monde fut à ſon tour flatté, careſſé, égayé, amuſé ; chacun ſe crut ce qu'il vouloit paroître, & je conſentis à être la dupe de tous. Avant cela, je n'avois pas été trop contente de ſir Robert ; ſa conduite avoit été preſque celle de l'indifférence, il ne lui étoit échappé aucun de ces mouvemens qui décèlent un ſentiment violent : il avoit été poli ſans empreſſement, il n'avoit point cherché à être près de moi, & il me laiſſa ſans éloge, ſans louange. Ma première idée fut d'en être en peine ; un certain air

gêné que je ſus démêler, me fit penſer qu'il craignoit ſes parens; qu'il vouloit juger de leurs diſpoſitions, & ne rien faire qui pût les prévenir contre moi; peu-à-peu il ſe contraignit moins; il ſe livra auſſi à la gaieté. — Bientôt ſes yeux plus animés ne me perdirent plus de vue, tout devint pour lui une occaſion d'empreſſement; il s'approchoit, il admiroit, il rioit avec la naïveté du contentement & du plaiſir: tout étoit chez lui d'une vérité charmante. Hélas! je vis l'inquiétude naître dans l'eſprit de milord *Walmore*; il regardoit ſon fils, il l'examinoit, il devenoit ſérieux. Miſs Henriette parla de ma voix, on me preſſa de la faire entendre; je chantai la chanſon: *Que ma patrie ſoit libre & mon amant eſclave; j'aime les chaînes & la liberté*, &c. Le vieillard fut enchanté froidement, il gronda ſa fille de ne pas chanter auſſi bien que moi, quoiqu'elle eût eu de bons maîtres;

j'offris de lui apprendre cette chanſon ; même auſſi des duos que nous chanterions enſemble : ſir Robert approuva avec une eſpèce de tranſport, milord ſecoua la tête ; miladi, dans l'ame de laquelle avoit paſſé la même inquiétude & la même jalouſie ſur ſa fille, ne diſoit plus que des mots qui marquoient ſon humeur ; & tout d'un coup elle s'écria, qu'il étoit bien extraordinaire qu'avec tous les talens que j'avois, je demeuraſſe ſeule dans une maiſon de payſan. Je fus d'abord un peu interdite ; je dis enſuite d'un air très-modeſte & ſans colère, que l'on n'étoit pas toujours maître des circonſtances ; que d'ailleurs je n'y reſterois pas longtems, & que je comptois partir bientôt. Toutes les phyſionomies changèrent & devinrent ou triſtes ou gaies, & comme je pris ce moment pour m'en aller chez moi, milord ſe décida, il m'invita à revenir chez lui ; avant que de quitter ce pays, il promit de

me dire tous les endroits par où je devois paſſer, même juſqu'en Irlande; je dis que je lui en ſerois infiniment obligée, d'autant que j'avois riſqué de m'égarer depuis Briſtol. — Miſs Henriette me fit des careſſes, me recommanda de ne pas oublier la muſique & les chanſons lorſque je reviendrois : miladi étoit entre ſon humeur & le peu d'amitié qu'elle avoit pris pour moi. — Je ne voulus point de voiture, & me voilà dans la cour avec Betty : ſir Robert me laiſſera-t-il aller ſeule? J'ignore ce qu'il conſulta, mais le voilà auſſi à côté de moi. — Je retournai la tête, je vis miladi à une fenêtre qui nous regardoit, & dont l'air & les grimaces ne laiſſoient pas douter de ce qu'elle penſoit. — Nous marchons, Betty un peu en arrière, tous trois ne diſant rien, également embarraſſés de parler & de ne rien dire; nous n'allions pas fort vîte, je ne me preſſois point; j'avois une eſpèce de ſtupidité : je ne

ſais s'il s'étoit prononcé quelques paroles, mais les premières qui frappèrent mes oreilles furent : Miſs, vous êtes adorable, & mon cœur ne peut réſiſter. — Nouveau ſilence ; je regardois bien où je marchois. — Seroit-il poſſible que vous quittaſſiez ſi vîte ce pays ? feriez-vous ſi peu de cas des impreſſions que vous y avez faites ? — Il n'eſt pas fait pour moi, monſieur, pour une ame auſſi ſenſible que la mienne. — Il n'en fallut pas davantage pour donner l'eſſor à ſes paroles ; la paſſion ſeule peut donner cette volubilité, cette chaleur d'expreſſions. Il fit des ſermens qu'il m'aimeroit toute ſa vie, & que ſi j'étois toujours indifférente, je le verrois mourir de chagrin. Je ne ſais que vous répondre, monſieur, lui dis-je ; je voudrois ne point irriter vos ſentimens par l'oppoſition, je voudrois ne pas les flatter par de fauſſes apparences ; j'en appelle à votre raiſon : reſpectez ma ſituation, con-

ſiderez la vôtre, & ne vous laiſſez pas aller aux premiers mouvemens d'une ame que la réflexion & l'intérêt feront bientôt changer. — Nouveaux ſermens que rien ne peut le faire changer, qu'il me connoît, que je ſuis parfaite, que je ſuis la ſeule femme qu'il puiſſe aimer, qu'il veut m'entretenir encore une fois. — Dans ce moment nous arrivions à la porte de la maiſon ; Betty avoit déjà ouvert celle de ma chambre : nous n'avions preſque rien dit encore, & nous avions fait plus d'un mille : la diſtance de ce château eſt toujours ou trop longue ou trop courte. — Ses yeux cherchèrent s'il pourroit me ſuivre ; il vit que je ne le voulois pas. Miſs, me dit-il, je ne puis plus vivre & être longtems ſans vous voir. Je pris congé ſans rien dire, & je rentrai. Il s'en retournoit ſeul, je ne voulois pas que trop d'eſpérance l'accompagnât : c'eſt le doute, l'inquiétude, l'incertitude qui attiſent les pre-

mières étincelles ; je voulois auſſi être ſeule, j'avois beſoin de repos, & je n'aurois pas répondu de mon eſprit plus longtems ; il eſt plus sûr de ſe défier de ſes forces, & il falloit en reprendre en penſant, en réfléchiſſant : c'eſt ce que j'ai fait toute la nuit, & juſqu'au moment où j'ai pris la plume pour t'écrire. Mais, Nancy, je vois tes yeux ſe fermer, tes bras tomber de la longueur de ma lettre, je la vois même reſter ſur la table ſans être lue juſqu'à la fin, & en danger de tomber ſous les ciſeaux du premier friſeur qui en aura beſoin. Je ne ſuis pas poſſédée de l'amour-propre des auteurs qui veulent abſolument être lus juſqu'au bout ; je voudrois ſeulement que ſi mon amitié pour toi me fait tout écrire, la tienne te fît tout lire ; je voudrois de plus être intéreſſante à tes yeux, exciter au moins ta curioſité ; pour cela il ne faudroit pas ſans doute me montrer à toi avec cette facilité de tout dévoiler, & cette opi-

niâtreté de ne te rien cacher : en vraie coquette qui diſparoît pour ſe faire chercher, je ne veux plus t'écrire, j'attendrai que tu m'en ſupplies, je n'écouterai plus mon envie là-deſſus. Si tu peux attendre tranquillement & ſans impatience qu'on t'apprenne ou ma mort ou l'autre évènement, tu ne mérites plus rien de moi : plus de lettres, plus de détails, que tu ne les demandes à mains jointes. Il m'en coûtera un peu de me taire, mais tu ne le ſauras pas : ſi tu ne te ſoucies plus d'être de moitié de ce que je fais & de ce que je penſe, c'eſt que tu n'es pas capable de me rendre les ſentimens que j'ai pour toi ; ou tu n'en as pas le tems, ou tu es trop ingrate, & alors je te dis adieu juſqu'à l'évènement, ou juſqu'au monument.

P. S. Fais partir, je te prie, la troiſième lettre de mon père.

LETTRE XXVIII.

Nancy à Camille.

JE me ſouviens, ma chère Camille, que lorſque je reçus ta lettre, il y a, je crois, quinze jours, la fin me fit un très-grand plaiſir : tu promettois de ne plus écrire que je ne le demandaſſe, & moi je promis bien de ne pas t'importuner. Ton verbiage m'ennuie, tes détails m'impatientent, même tes amitiés m'excèdent quelquefois : j'aurois fait quatre hiſtoires pendant que tu en commences une. — Si réellement tu as envie de faire quelqu'un de ces plats romans en douze volumes, cherche un libraire, un journaliſte, & point une amie comme moi. — J'étois bien réſolue, ſi tu avois continué tes lettres, de ne plus lire que la dernière ligne, pour ſavoir ſeulement que tu es en vie. Mais ton ſilence me déplaît auſſi ; amitié ou curioſité, je

voudrois pourtant ſavoir ce que tu deviens : ne pourrois-tu pas me le dire en peu de mots? Je te vois venir avec quelque hiſtoire ancienne, ou de cette doucereuſe Juliette, ou de ta ſervante Betty : eh bien ! quoi, des filles attrapées, ou des hommes qui le ſeront; c'eſt l'ordre de la nature, je ne vois rien là de piquant : tu appelleras cela, ſans doute, épiſode; je te prie de m'en faire grâce, car j'en meurs déjà d'ennui. Tu as aſſez à t'occuper de toi, ſans te mêler des aventures des autres; laiſſe tes campagnards faire l'amour à leur inſipide manière : expédie-moi ce ſir Robert, & reviens; ou bien ſi tu le veux abſolument, donne-moi de tes nouvelles, mais que ce ſoit en quatre mots comme je te le demande; un ſur ta perſonne, un autre ſur ton retour, & le reſte à la garde de dieu, ſur ton cher amoureux, qui eſt, en vérité, un triſte monſieur, ainſi que ſon cher père, ſa chère mère,

& toute ſa chère famille. Je me garderai bien de mettre mon journal à côté du tien; nos évènemens ne ſe reſſemblent pas; je ne fais pas tout-à-fait autant de phraſes : tu as tant d'eſprit ! Adieu, ma pauvre enfant, dis-moi ſeulement ſi tu es morte ou en vie; ne me fais pas trop attendre, parce qu'il pourroit bien arriver que j'oubliaſſe tout-à-fait la meilleure de mes amies : je ſuis certainement la tienne, quand même tu me fais pitié. Adieu.

P. S. Si tu avois encore beſoin de quelque oncle, de quelque couſin, même d'un père, tu ſais que j'en ai à ton ſervice. — Je t'ai envoyé la lettre que tu m'as demandée; les tiennes n'ont rien à craindre, lues ou non lues, je les fourre dans une layette de mon ſecrétaire, où elles reſteront juſqu'à ce qu'à ta réquiſition, & pour l'expiation de tes fautes & des bêtiſes qu'elles contiennent,

nous en faſſions enſemble une exécution exemplaire. Adieu.

LETTRE XXIX.

Camille à Nancy.

TU m'embarraſſes beaucoup, ma chère Nancy : je ne ſais ſi dans mes lettres je dois te traiter comme tu le demandes, ou ſi je dois rompre avec toi, ou bien continuer à t'ennuyer & t'impatienter comme tu le dis. En vérité, tu ne mérites aucun égard de ma part ; je commence à avoir aſſez mauvaiſe opinion de ton amitié ; il lui faut toujours des évènemens pour ſe montrer, & elle ne ſait pas ſoutenir le détail de ma vie & de mes défauts. — Tu es capable de belles actions, de grands ſacrifices, & tu te plains quand il ne s'agit que de m'écouter ; tu ne veux pas entrer dans le foible de ton

amie, le ſupporter : quand mon ame s'exhale avec toi, la tienne s'ennuie ; & pourquoi cet ennui, cette impatience ſur les détails de ce qui m'intéreſſe ? Il y a là-deſſous quelque manège de l'amour-propre. Tu ſens ma ſupériorité ſur toi ; dans le fond du cœur, tu es forcée de me reſpecter : tu admires ma façon de penſer & de ſentir ; c'eſt-là ce qui t'irrite, & c'eſt là-deſſus que je ne veux point te ménager. Peut-être un jour tu penſeras comme moi ; en rendant juſtice à mes ſentimens, tu auras l'orgueil de t'en croire capable & de le prouver : c'eſt ce que j'eſpère, c'eſt ce que je voudrois opérer. Voilà donc l'obſtination des convertiſſeurs qui ſe joint à l'intérêt, au plaiſir de tout dire à ſon amie unique. Je me regarde dès ce moment comme une miſſionnaire ; j'ai des eſpérances à te propoſer, des jouiſſances à t'offrir, des plaiſirs plus vrais à te

faire connoître : il ne s'agit que de ſacrifier au ſentiment, il doit être l'idole de nos ames : point d'exiſtence, point de bonheur ſans lui ; la nature en aſſemblant nos atomes, en a formé le lien qui devoit les unir. Ne pouſſe pas l'étourdiſſement juſqu'à ne pas m'entendre ; écoute ton cœur de bonne-foi, il parle encore plus haut que moi : dis-moi ce que c'eſt qu'une femme qui n'a jamais éprouvé ce vif ſentiment de préférence, qui n'a jamais ſuivi que l'impulſion méchanique des circonſtances, qui enfin n'a jamais connu d'objet unique ? c'eſt n'être rien, c'eſt rouler au fond d'un torrent avec la fange & la terre groſſière. Si tu viens avec des exemples, ſeront-ils dégagés de tous ces horribles arrangemens de la ſociété, & ne ſeront-ils pas l'effet de la ſotte vanité, de la cruelle ambition, de la baſſe avidité de la fortune, de la coquetterie ſi bête ? Voilà la ſource de ces

aſſociations ſans goût, de cette galanterie ſans délicateſſe, de cette légèreté ſans intérêt. Il en eſt, ſans doute, beaucoup de ces petits êtres dont l'exiſtence eſt ſi bornée, ſi raccourcie; mais qu'elle eſt loin de celle d'une ame tendre, ſenſible, occupée uniquement du ſeul objet qu'elle peut aimer! & ſi la ſympathie, ſi le rapport du caractère, ſi l'amour-propre aſſurent les liens qui l'attachent, alors le bonheur eſt à ſon comble, alors l'univers n'eſt rien, & le cœur eſt tout; la vie, la mort, tout ſe confond avec l'objet préféré. C'eſt ce que j'éprouve aujourd'hui, chère Nancy; c'eſt ce qui remplit mon cœur & mon ame: je ſens cette inquiétude brûlante d'un être à qui la terre va échapper, dont l'exiſtence tient à un ſeul point: Ou la mort, ou ſir Robert; point de milieu, le ſort en eſt jeté. Heureuſement, chère amie, j'ai aſſez de force pour réſiſter à la violence de

ma paſſion, & je ne m'y livrerai pas aveuglément, je ſais la gouverner; c'eſt une poſſeſſion entière que je veux, je n'en peux rien exclure, pas le plus petit des ſentimens : là où ſeront l'eſtime, le reſpect, l'admiration de *Walmore*, là ſera mon ambition : plus j'ai d'eſpérance, plus je redouble mes efforts, & tu vois tous ceux que j'ai à faire. Ce que je veux, ce qui doit conſommer mon bonheur, chère Nancy, c'eſt la certitude de faire celui de l'être que j'aime. Qu'il ſoit heureux, ou que je n'exiſte pas; c'eſt le ſecond objet de mon ambition, & c'eſt-là ma juſtification; j'en prends l'engagement à chaque eſpérance nouvelle. Alors je ne ceſſe de penſer à moi, à ce que je ſuis; je m'examine avec ſévérité, je fouille dans les replis de mon cœur & de mon ame, je viſite toutes les nuances de mon caractère, je me vois tous les jours, & je crois pouvoir dire ſans

aveuglement : ſir Robert ſera heureux. Voilà la ſoupleſſe de mon eſprit pour tous ſes goûts ; voilà la douceur de mon caractère pour toutes les circonſtances de ma vie ; voilà ma gaieté, mes talens, mes connoiſſances contre les dangers de l'ennui ; voilà ma tendreſſe, mon envie de plaire, pour entretenir ſes ſentimens, pour le rappeler à moi, & ce qui me manque, je vais l'acquérir ; je le puis, car mon amour-propre le veut. — Malheur à la pauvre femme qui en ſe mariant ne ſe promet pas le ſpectacle d'un être heureux ! Se ſoumettre à un homme ſans le captiver, ſans être au bout de toutes ſes penſées, eſt une lâcheté contre laquelle mon ame ſe révolte. — Je ne ſais ſi je changerai, mais aujourd'hui je ſuis jalouſe de toutes les idées de mon amant ; je ne puis en céder aucune. — Ces ſentimens ne vont-ils point juſqu'à toi, Nancy ? & ne com-

prends-tu point toutes les jouiſſances d'un cœur qui aime & qui eſpère ? Ne vois-tu point tout ce que j'éprouve à la moindre expreſſion de ſir Robert, à tout ce qu'il fait pour me plaire, à tout ce qui caractériſe ſa paſſion ? Mon ame eſt comme la ſurface de l'eau pure que le moindre vent agite ; tout s'y peint, tout s'y réfléchit : les ondes qu'un léger zéphyr met en mouvement & qui troublent un peu la réflection des objets, valent bien mieux que ce calme tranquille qui ne préſente qu'une peinture immobile. Si tu me demandes, où ſont donc ces jouiſſances ? Elles ſont, te dirai-je, dans tout ce qui flatte mes eſpérances, dans l'amour-propre ſatisfait aujourd'hui, & dans l'imagination qui rapproche l'avenir : en faut il davantage pour enflammer mon courage ? Déjà, chère Nancy, j'ai plus de bonheur que tu n'en auras jamais dans l'aventure la plus heureuſe ; je ne puis l'être, moi, que par le ſen-

timent, & je périrois, je crois, s'il eût manqué d'objet. — C'eſt donc pour ma vie que je combats, & juſqu'à préſent je puis me flatter de vivre; depuis ma dernière lettre, tout me le fait eſpérer. Tu n'as cependant que de la défiance ſur mes ſuccès, tu ris de mes eſpérances, & ſi par haſard tu te donnes la peine d'y penſer, le doute & l'ironie eſt tout ce que peut produire la bonne opinion que tu as de ton amie. Je t'entends dire en ricanant: ſans doute, cette pauvre Camille n'a eu qu'à paroître pour tromper un vieux lord, qui ſûrement l'a été mille fois dans ſa vie; pour en impoſer à une vieille ladi, qui y tâche elle-même tous les jours; pour ſéduire enfin toute une famille, qui a le plus grand intérêt à voir & à ſe défier, qui voit & qui ſe défie. Tu as raiſon; mais je vois & je me défie auſſi: je ne me livre à la perſuaſion qu'après l'examen le plus

impartial. — Je fais taire l'amour-propre, je réduis toutes les circonſtances, tous les mots à leur juſte valeur, & alors je vois que certainement milord a une certaine conſidération pour moi, que même il eſt diſpoſé à l'amitié ; il voudroit une belle-fille comme moi : il ne me manque qu'un héritage, comme ſi ce n'étoit pas aſſez d'avoir le cœur de ſon fils ! — Miladi me hait peut-être, mais c'eſt parce que je ne lui ſuis rien ; c'eſt parce que la fille qu'elle a faite, qu'elle a élevée, que même celle qu'elle aura, ne ſont pas ſi bien que moi ; elle en eſt humiliée ; & ne veux-je pas flatter ſon orgueil autant qu'il dépendra de moi ? Cet œil inquiet qu'elle porte ſur moi, c'eſt la juſtice qu'elle me rend : elle voit mon pouvoir. Miſs Henriette eſt entre la jalouſie & l'amitié ; mais je ſuis ſi bonne, je la fais ſi bien valoir lorſqu'elle chante, lorſqu'il y a des hommes, je

lui apprends à ſe coëffer, à être plus jolie, & l'amitié devient la plus forte. Les domeſtiques, les gens, les fermiers, dépendent de ma généroſité, de cet air impoſant qui ſe fait reſpecter, d'un peu d'affabilité, enfin de l'admiration de Betty; ils n'oſeroient toucher qu'en tremblant au voile qui me couvre, & comme l'obſcurité groſſit les objets, je ſuis aux yeux de ce peuple un être conſidéré, reſpecté. Je ne dis rien de ſir Robert, parce qu'il faut ſe taire ſur ce qu'on poſsède; mais je ne crois pas qu'il y ait dans le ciel de divinité qui me vaille à ſes yeux. Pour t'en convaincre, je n'ai toujours qu'à ſuivre mon hiſtoire; tâche de l'écouter ſans envie; c'eſt sûrement ce qui te donne cette humeur ſur ce que tu appelles mon verbiage. Eh bien oui, Nancy, je deviendrai peut-être ladi; qu'eſt-ce que cela te fait? ne peux-tu ſoutenir cette idée? Sois jalouſe de

mon eſprit, de mon habileté, à la bonne heure; mais laiſſe venir les évènemens, il y aura toujours un coin pour toi, je te le promets, & compte ſur ma modeſtie & ſur ma protection. — Je crois que je ne veux plus de parens; c'eſt eux qui gâtent toujours tout; & ils ſont difficiles à arranger. Cet oncle m'a donné plus de peine que toute ma famille entière. Par politeſſe on s'eſt informé de ſon voyage, on m'a fait des queſtions ſans nombre ſur tout ce qui le regarde; il a fallu avoir de la préſence d'eſprit ſur tout, & répondre avec cette modeſtie ſérieuſe qui en impoſe à la curioſité. — Je ne te cache pas que cette comédie eſt difficile à ſoutenir, & qu'il faut peu de choſe pour la faire évanouir; mais enfin dans ce moment mon oncle eſt un ſeigneur d'Irlande; je ſuis ſa nièce: il reviendra dans quelque tems, & je dois m'en retourner avec lui. Tu comprends qu'il

me convient d'avoir un départ tout prêt, ou pour ſe faire retenir, ou pour faire articuler certaines choſes, & ſurtout pour avoir bien l'air de n'être ici que par accident. C'eſt le fond de mon hiſtoire, & je ne prévois pas d'avoir plus beſoin de perſonne. Donne-moi ſeulement de la prudence & du courage, & aies plus de confiance dans mes forces. Je ſais ménager les circonſtances, & trouver les moyens; je n'en mépriſe aucun. Cette pauvre Betty, par exemple, n'eſt pour toi qu'un être vil, inutile. Ignores-tu qu'entre les mains du génie, les petits moyens ſervent aux grandes choſes? elle eſt déjà un de me reſſorts pour faire agir comme il me plaira la maiſon des *Walmore*: il n'y a aucun de mes alentours dont je ne tire parti; tout contribue à former le corps de mon hiſtoire. Ce qui en fait la ſolidité, cependant, c'eſt ce que je ſuis véritablement, ce ſont les

attraits

attraits & l'eſprit que le ciel m'a donnés & que je cultive ; ce ſont de certains yeux dont ſir Robert connoît le pouvoir ; c'eſt cet air noble, aiſé, modeſte, dont tu t'es moquée ſouvent ; cet art de ſe mettre avec ſimplicité & élégance ; cette hauteur affable avec les inférieurs ; cette réſerve honnête avec tout le monde ; cette attention de ſe cacher, qui pique la curioſité ; enfin, cette manière d'être, qui ne laiſſe rien d'indifférent quand on a quelques charmes, que ſi peu de femmes ſavent avoir, & dont elles ne connoiſſent pas le pouvoir. Tu en as quelque choſe, mais tu as trop vîte renoncé à l'art & à la fauſſeté, & je crains que tu n'y reviennes plus : tu n'auras jamais que du plaiſir & point de bonheur. J'en ſuis fâchée pour toi ; tu avois de quoi être heureuſe. — Je ne puis aujourd'hui te continuer les détails de ma vie, car tu les veux sûrement. Ayant

penſé que je ne t'écrirois plus, & que tu ne voudrois plus de mes lettres, c'eſt pourquoi je n'ai pris que des notes pour mon utilité & pour ma mémoire. Cependant, comme j'aime à m'occuper de moi, que j'ai du tems, que même j'ai beſoin de cette occupation, je retournerai avec plaiſir en arrière pour t'inſtruire de tout. — Depuis environ quinze jours que je ne t'ai rien dit, je n'ai pas fait des progrès bien rapides; mais dans ma ſituation, il faut bien que j'avance ou que je recule : c'eſt pas à pas que je dois arriver à quelque cataſtrophe : je ne la prévois pas encore; mais enfin, quelle qu'elle ſoit, il faudra en venir-là; tout l'annonce ainſi. Et réellement, Nancy, peut-être un jour il vaudra la peine d'écrire mon hiſtoire. Elle ne ſera pas d'une grande utilité au genre humain; mais dis-moi, ſi la vie de Calypſo étoit auſſi bien écrite que celle de Télémaque, ne la liroit-

on pas plus ſouvent ? & ſi dans l'hiſtoire on cherche le tableau & les traits de l'humanité, où peut-on mieux les trouver que dans celle d'une femme ? J'ai déjà penſé à mettre la mienne en Chapitres; & ſi quelqu'un entreprend jamais un auſſi important ouvrage, je veux lui épargner la peine de fouiller dans notre correſpondance. C'eſt donc des Chapitres que tu recevras par la première poſte, dans leſquels je te fais, ou à quelqu'autre de mes amies, le récit de mes aventures. Peut-être que cette manière t'en impoſera, tu auras plus de reſpect pour un Chapitre que pour une Lettre : tu verras une héroïne au lieu d'une amie familière, & tu n'oſeras me répondre avec ta légéreté ordinaire, Ah ! ſi je pouvois parvenir à l'honneur d'être imprimée ! Je me ſens déjà l'orgueil & la vanité d'un auteur ; je m'élève au-deſſus de toi, & déjà je te confonds dans la foule des lecteurs qui

viennent humblement prier un libraire de les amuſer & de les intéreſſer pour un ſcheling. — Adieu donc, chère Nancy, juſqu'au Chapitre : tu ct ehargeras de l'errata, je penſe. Adieu ; compte toujours ſur mon amitié.

FIN du Tome premier.

BRITISH
16 SE 76
MUSEUM